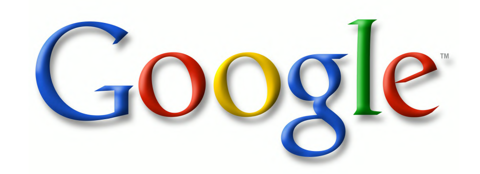



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

Gentil lembrança de uma
carinhosa irmã,



[illegible]

# L'AMÉRIQUE INCONNUE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie. — MESNIL (EURE).



D'après un cliché photographique communiqué par la maison CHALOT
G. CAMUS, successeur.

MALLAT DE BASSILAN

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

# L'AMÉRIQUE INCONNUE

D'APRÈS LE JOURNAL DE VOYAGE

DE J. DE BRETTES

Chargé d'une Mission scientifique par le Ministère
de l'Instruction publique.

DESSINS DE M. GASTON BONFILS

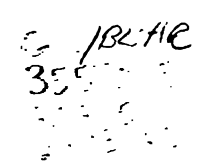
D'APRÈS LES DOCUMENTS
DE L'EXPLORATEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1892



# L'AMÉRIQUE INCONNUE

---

## CHAPITRE PREMIER

### L'AMÉRIQUE INCONNUE.

Il y a cinq ans environ — c'était en 1886 — je me trouvais un soir, à l'heure de l'apéritif, dans un coin du café Riche, devisant avec quelques confrères d'un peu de tout et de beaucoup de riens. La politique était sur le tapis; un ministère venait d'être renversé; — ne cherchons pas lequel, peu importe — et le gâchis gouvernemental avait eu son contre-coup momentané dans notre petit cercle en lèsant quelques intérêts, en détruisant quelques illusions.

— C'est insensé de mener une pareille existence, s'écria l'un d'entre nous. Être toujours dans l'incertitude du lendemain! A ce compte, j'aimerais mieux vivre parmi les sauvages... Malheureuse-

ment, on ne trouve plus de sauvages qu'à la foire de Neuilly, et quand ils se retirent des affaires, ils finissent dans la peau d'un conseiller municipal.

— Le contraire serait plus logique, fit observer un autre.

Un jeune homme, placé à une table voisine, se mit à rire dans sa barbe de cette boutade paradoxale, et comme je l'interrogeais du regard :

— Pardonnez-moi, me dit-il, de me mêler à votre conversation... Si l'exclamation de votre ami m'a fait rire malgré moi, c'est qu'il y a trois mois à peine j'étais parmi des sauvages, des vrais, je vous le jure...

Je me rapprochai; un ami commun nous présenta mutuellement.

Mon interlocuteur, âgé de vingt-cinq ans environ, à l'abord ouvert et sympathique, arrivait d'une rude exploration dans le Chaco austral.

C'était le vicomte Joseph de Brettes.

Ce nom ne m'était pas inconnu; je l'avais rencontré dans les journaux et dans le *Bulletin de la Société de géographie*. Entre le jeune explorateur et un fervent colonial, un passionné de voyages, un chercheur d'inconnu comme votre serviteur, la connaissance ne devait pas être longue à faire : quelques heures après nous étions de vieux amis.

Ce n'est pas sans peine que je pus pénétrer dans cette existence aventureuse où chaque heure avait apporté une émotion, où chaque jour était marqué d'un péril bravé, d'une souffrance supportée avec cette vaillante bonne humeur, cette naïve inconscience du danger qui est la suprême ressource du caractère français. Contrairement à beaucoup de voyageurs, M. de Brettes n'aimait pas à raconter ses aventures.

Il se livrait peu; mais parfois le regard de ses yeux gris d'acier, voilé comme dans une vision intérieure, s'allumait soudain, lançant un rapide éclair. Alors le jeune explorateur s'exaltait au souvenir des épreuves passées, et d'une voix vibrante il parlait de la tâche de la civilisation dans le centre de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, les deux seules régions du monde qui lui soient encore fermées. Mais bientôt, par une sorte de pudeur de s'être abandonné, le narrateur s'arrêtait, éteignait la flamme de son regard et se renfermant en lui-même, reprenait son rêve intime et mystérieux.

Et comme mes questions le pressaient, cherchant le défaut de cette cuirasse d'impassibilité :

— Mon Dieu! c'est bien simple, me dit-il. Au centre de l'Amérique du Sud, entre les riches États

que baignent l'Atlantique et le Pacifique, il y a sur la mappemonde une petite place blanche, portant pour toute désignation : *territoire inexploré.* C'est un désert de 20,000 lieues carrées que quarante-sept expéditions ont essayé vainement de traverser pour y tracer des routes commerciales; car, à cette distance de leur embouchure les fleuves sont peu ou point navigables, et à notre époque de communications rapides, il est vraiment ridicule d'être obligé de passer par le cap Horn. C'est ce désert du Chaco, habité par de nombreuses tribus indiennes, que j'ai tenté d'explorer dans sa partie australe, de Corrientes à Candelaria (province de Salta). Mais, arrêté à la moitié du chemin par la fièvre et surtout par un grand lac salé inconnu, auquel j'ai donné le nom de notre compatriote Crevaux, privé de mes chevaux, et sans autre boisson que l'eau des marécages dans lesquels j'ai vécu pendant dix-sept jours, j'ai dû revenir vers Corrientes, mon point de départ, où je suis parvenu avec mes deux Indiens, Manuel et Capitimi, dans un état difficile à décrire. En somme, j'ai essayé de pénétrer dans l'Amérique mystérieuse, j'ai échoué; mais j'espère bien retourner sous peu dans le Chaco, et, cette fois, je traverserai ce désert ou j'y resterai. Voilà tout, c'est bien simple, n'est-ce pas?

— Pas si simple pourtant, puisque quarante-sept expéditions ont échoué avant vous.

— C'est sans doute parce que la foi faisait défaut à leurs chefs, répondit l'explorateur en souriant. Ainsi, l'expédition de 1877 composée de 600 miliciens, après s'être aventurée d'une vingtaine de lieues dans l'intérieur, ne parvint qu'à constater l'absence de l'eau pendant la « saison sèche ».

— Voilà une découverte digne de M. de la Palisse! Et les Indiens? Les cruels *Indios bravos?*

— J'ai rencontré sur mon chemin diverses peuplades de la tribu des Mocovis, des Velelas et des Chunupis; elles ne se montrèrent point hostiles. Du reste, je comprenais leurs dialectes, qui dérivent plus ou moins de la langue *tupi* avec laquelle je m'étais familiarisé, et je suis persuadé que la plupart des difficultés et des malheurs naissent de malentendus ...

— Mais enfin des géographes dignes de foi signalent l'existence de certaines tribus anthropophages?

— Vous voudriez bien apprendre quelques horribles détails, répliqua M. de Brettes. Pour ne point vous contrarier, je vous accorderai que ces Indiens, toujours en guerre, de père en fils, sans

trop savoir pourquoi, sont cruels envers leurs prisonniers. Parfois ils leur percent les yeux avec de petits os aigus ou bien ils leur entaillent la plante des pieds, mais c'est pour les empêcher de se sauver ...

— Vous avez réponse à tout.

— Quant aux anthropophages, je n'en ai pas rencontré quoique j'en aie fréquemment entendu parler.... Ah! la faim et la soif; voilà, avec les moustiques, les vrais ennemis des voyageurs. Les Indiens, les serpents, les jaguars ne viennent qu'ensuite. Mais la soif! Que ne ferait-elle pas faire? Quatre de nos chevaux étaient morts, nous fûmes obligés d'en abattre un cinquième pour boire son sang. Nous n'avions pas bu depuis cinquante-deux heures; nous devenions fous.

— Contez-moi ça, fis-je, vivement intéressé; boire du sang de cheval! voilà qui va faire vibrer délicieusement les nerfs de nos blasés du boulevard.

— A quoi bon? reprit le jeune explorateur. Vous êtes habitué à considérer ces contrées lointaines à travers les romans de Gustave Aymard. Tout ce qui s'écarterait des légendes dont vous avez été imbu vous paraîtrait au-dessus ou au-dessous de la vérité. Croyez-moi, les explorateurs

ne doivent pas tout dire, car rien ne prévaut contre certaines opinions préconçues et que leur ancienneté rend sinon respectables, du moins indestructibles. Poussé par le démon des aventures, par je ne sais quel désir de voir et quelle humeur inquiète, on part un beau matin pour l'Amérique ou pour l'Afrique, emportant dans son cœur un peu de la patrie.... On arrive quand on peut et comme on peut; au milieu des souffrances et des luttes de chaque jour, il vous reste pour vous soutenir cette âpre jouissance de vous répéter qu'à ce moment suprême, où votre vie est dans la main du hasard, vous représentez tout seul, au milieu des sauvages, l'Europe et sa civilisation, héritière de quatre ou cinq civilisations.... Vous souriez; il faut être sans cesse face à face avec la mort, il faut se dire chaque matin et chaque soir, en examinant son revolver, que la dernière balle est la suprême ressource du voyageur, pour comprendre l'attrait puissant, la séduction ensorceleuse de cette existence qui met en jeu tous les ressorts de la machine humaine.....

Quelques jours après, mon ami de Brettes reçu par la Société de Géographie lui communiquait les résultats de sa première exploration dans le Chaco : relèvements du lac salé, désormais dénommé lac

Crevaux, déterminations de positions géographiques, documents ethnographiques, etc., qui désormais demeurent acquis à la science.

Chargé d'une mission géographique et ethnographique par le ministère de l'Instruction publique, le jeune explorateur ne tarda pas à repartir pour l'Amérique du Sud. Il s'agissait, cette fois, de chercher une voie de communication terrestre entre le Paraguay et la Bolivie. Enserrée de tous côtés par de puissants voisins et ne possédant pour seuls débouchés à ses riches produits que deux routes longues et difficiles par Jujuy (République Argentine) et par Corumba (Brésil) la Bolivie a un besoin absolu d'une route commerciale directe et commode, surtout depuis que, par la guerre, elle a été privée de ses ports du Pacifique. Tandis que le vaillant continuateur du Docteur Crevaux, l'explorateur Thouar étudiait le rio Pilcomayo, Joseph de Brettes cherchait une voie de communication à travers les déserts du Chaco.

Pendant les premiers mois qui suivirent son départ, des lettres fréquentes me tinrent au courant de ses tentatives et de ses désillusions.

Après avoir obtenu à grand peine une escorte, il était arrêté tout à coup par un contre ordre; puis c'était un compagnon de route précieux qui

l'abandonnait, effrayé par les récits qu'on lui faisait de la férocité des fameux *Indios bravos;* ensuite, c'était le choléra qui l'enfermait dans l'Assomption du Paraguay.

Soudain les nouvelles cessèrent, et, durant quelques mois, j'échangeai avec le père de l'explorateur, qui habite dans la Dordogne le château familial, des lettres pleines d'inquiétudes et de points d'interrogation.

De Brettes avait-il pu se mettre en route? Un malheur était-il arrivé? Ou bien, las de lutter, avait-il abandonné son projet de pénétrer dans l'Amérique du Sud? Cependant, je dois l'avouer, cette dernière expectative paraissait peu plausible. Je connaissais trop la ténacité de notre explorateur qui, avant de quitter Paris, s'était plu à faire graver sur le chaton de sa bague, cette devise qui peint l'homme : *Que mort ne démords,* pour croire un seul instant qu'il se fût laissé arrêter dans sa mission par un autre obstacle que la mort. En effet, après seize mois de tribulations et de luttes, pendant lesquels à bord de son yacht le *Crevaux,* il avait opéré des sondages dans les *rios* Parana et Paraguay et corrigé diverses erreurs des cartes hydrographiques, le jeune explorateur put enfin se mettre en route. Le 13 octobre 1887,

il partait d'Apa, sur la frontière du Brésil et du Paraguay, et entrait dans le Chaco avec cinquante Indiens Guanas et un Paraguayen, le *péon* Ayala. Mais d'autres épreuves allaient commencer : les Indiens de l'escorte disparaissent un à un, Ayala lui-même quitte l'expédition... Puis vient l'attaque des Indiens Banghis qui blessent le voyageur et son cheval. Enfin la soif, plus terrible que les serpents, les jaguars et les autres hôtes de la forêt vierge, la soif qui brûle, la soif qui rend fou... Plus d'eau dans les citernes indiennes — il n'a pas plu depuis quatre ou cinq lunes, au dire des caciques — plus de cœurs de palmes, ni d'eau boueuse à l'aisselle des feuilles de *Karaguatas*... Deux gourdes d'eau seulement restent au voyageur pour traverser avec un Indien, sa chienne et son cheval, le bois épineux qui le sépare du rio Pilcomayo! Neuf jours de marche! A ce moment suprême, brisé de fatigue, en proie à la fièvre et au délire, M. de Brettes retournera-t-il en arrière vers le rio Paraguay. Abandonnera-t-il le fruit de tant d'efforts?

Déjà il y songe; et dans une heure de défaillance, il enterre au pied d'un cotonnier une bouteille renfermant quelques feuillets de son carnet de route : testament de l'explorateur! Mais le len-

demain, 25 octobre, après une nuit d'angoisses, le découragement était vaincu; l'explorateur reprenait la route de l'Ouest, décidé à aller aussi loin que ses forces le porteraient plutôt que de reculer pour quelques gouttes d'eau, une misère, qui cependant est la vie! Enfin, le 30 octobre, apparaissent des pas; des hommes sont venus là, l'eau n'est pas loin.

En effet, les Indiens Aksseks qu'il rencontre le réconfortent de leur mieux. En leur compagnie, quelques jours après il pénétrait sur le territoire bolivien.

Le but de son voyage était complètement atteint; la *senda* ou sentier indien qu'il venait de suivre pendant 400 kilomètres environ, en fixant ses diverses positions géographiques par le lever trigonométrique de sa route et par une série d'observations astronomiques, établit une voie de communication courte, directe et praticable entre le rio Paraguay et la Bolivie : c'est la route commerciale entre l'Atlantique et le Pacifique désirée depuis trois siècles.

Parvenu au point extrême de son voyage, l'explorateur décida les deux caciques Aksseks à l'accompagner au retour avec trente Indiens pour porter les documents ethnographiques recueillis sur sa

route, et après quatre mois de voyage, il rentrait à Apa à la tête de ses Indiens et, dans un assez piètre costume, se présentait au gouverneur qui pensait bien ne plus le revoir. Après avoir pris un repos nécessaire, l'explorateur, laissant les Aksseks ravis des cadeaux qu'ils avaient reçus, revint à Buenos-Aires d'où il repartait bientôt pour la France.

Pendant son absence, qui n'a pas duré moins de deux ans et demi, M. de Brettes a réuni une foule de documents intéressants sur les diverses régions de l'Amérique du Sud qu'il a parcourues. En dehors de ses collections, parmi lesquelles figurent de fort curieuses poteries Indiennes remontant probablement au treizième siècle, il a rapporté des carnets de route très complets dans lesquels l'explorateur nous a permis de puiser le récit de son séjour au milieu des derniers sauvages, pendant qu'il se prépare à une nouvelle exploration.

Ce jeune homme de trente ans à peine appartient, en effet, à la forte race de ces infatigables voyageurs, amoureux des aventures et des grands spectacles de la nature, qui ne trouvent pas dans notre vieille Europe un champ assez vaste et un air assez libre pour déployer leur dévorante activité.

A l'âge où l'on est encore sur les bancs du collège, M. de Brettes avait déjà parcouru, pendant trois ans, les côtes de la Méditerranée et, à cette rude école de la navigation à voile qui fait les vrais marins, il se préparait à la dure existence d'explorateur dont les périls et le mystérieux inconnu avaient hanté ses rêves d'enfant. Puis, engagé volontaire dans la cavalerie, nous le retrouvons faisant partie d'une des expéditions envoyées dans le Sud Algérien à la recherche de la mission Flatters. Plus tard, il est adjoint au corps expéditionnaire de Tunisie, fait partie de la colonne chargée de s'emparer de Kairrouan et rend des services par sa connaissance de la langue arabe.

De son séjour en Afrique, il a rapporté quelques poésies et en collaboration avec M. Gabriel Sarrazin une nouvelle — *Saïd* — d'une saveur tout arabe et d'une intensité de couleur vraiment remarquable.

En résumé, la dernière exploration de M. le Vicomte Joseph de Brettes à travers l'Amérique inconnue a complètement réussi grâce à sa ténacité, à sa connaissance des dialectes indiens, grâce aussi à son aménité et à sa circonspection dans ses rapports avec les naturels.

Par son important contingent de documents et

surtout de levés et d'itinéraires, elle apporte une notable contribution aux sciences géographiques. Aussi, devons-nous être flattés qu'une des futures routes de la civilisation dans l'Amérique du Sud porte le nom d'un explorateur français.

## CHAPITRE II

### LE CHACO ET SES HABITANTS.

Chaco vient de *Chakou,* mot *quichua* signifiant « troupeau acculé » donné par les Incas aux tribus indiennes qui, pour échapper à leur domination, se refugièrent dans les immenses plaines situées à l'est de la Cordillère des Andes. D'une superficie évaluée à 20,000 lieues carrées, le « Chaco Grande » s'étend de la frontière de Bolivie jusqu'à la province de Santa-Fé, sur la rive occidentale des *rios* Paraguay et Parana.

Ce désert américain, habité par de nombreuses tribus indiennes encore à l'état primitif et hostiles aux blancs, ne présente pas l'aspect ordinaire des déserts de l'Asie ou de l'Afrique. On n'y rencontre pas de sables, même dans les parties privées d'eau.

Des forêts vierges inextricables, de vastes plaines couvertes d'une herbe plus ou moins abondante

selon la saison, des fourrés de plantes grasses épineuses, des marécages, d'immenses lacs constituent cette région divisée en trois parties :

— Le Chaco boréal, c'est-à-dire tout le territoire au nord du rio Pilcomayo, jusqu'à la frontière du Brésil;

— Le Chaco central, entre le Pilcomayo au nord et le Vermejo au sud;

— Le Chaco méridional au sud du rio Vermejo jusqu'aux frontières de Santa-Fé.

Le sol est généralement argileux et appartient aux formations de la période tertiaire, recouvert par suite de la décomposition des végétaux d'une épaisse couche d'humus.

Les rives des immenses fleuves qui lui servent de frontières sont cachées par la luxuriante végétation des saules, des bambous, des palmiers carandays, peuplés d'une multitude d'oiseaux et d'insectes.

Derrière ce premier rideau toujours vert et dont la profondeur ne dépasse pas une vingtaine de lieues, s'étend le *campo,* vastes plaines couvertes d'herbes et parsemées de nombreux bouquets d'arbres. Puis ce sont des forêts d'arbres rabougris, repaires des jaguars et des boas, ou bien dans les régions désolées par le manque d'eau, des fourrés

de plantes grasses gigantesques et de palmiers nains.

Tel est l'aspect général du Chaco, pays presque uniformément plat, à l'exception de quelques massifs montagneux sur les bords du rio Paraguay, tels que les cerros de Galvan et quelques montagnes en face d'Apa (frontière du Brésil).

C'est un merveilleux territoire de chasse et d'élevage dont les forêts épaisses sont riches en bois de construction, comme le *Quebracho Colorado,* dont l'écorce est employée dans la tannerie; le *Nandubay* dur et noueux; l'*Urunday,* bois très dur que les Indiens recherchent pour leurs lances et leurs flèches rarement armées de fer; l'*Acacia aroma,* le majestueux *Algarrobo,* l'*Espinello,* le *Palo Santo,* le *Chanar,* l'*Espina de Corona,* etc.

Le palmier y est représenté par ses nombreuses variétés; le palmier *Caranday,* qui atteint de 20 à 25 mètres, croît en grande abondance sur les rives du rio Paraguay.

Le cotonnier et le caoutchouc s'y rencontrent sur différents points; le *Karaguata,* très répandu surtout dans la région sèche, mérite une mention spéciale pour les services qu'il rend aux Indiens.

Le *Karaguata,* qui appartient à la famille des *Broméliacées,* ressemble à l'aloès. Ses feuilles, d'un

vert clair, épineuses et peu épaisses, sont réunies en faisceaux à la base de la tige, ce qui leur permet de conserver l'eau des pluies — précieuse ressource pour le voyageur.

Sa racine se mange cuite sous la cendre ; enfin les fibres de ses feuilles, souples et fortes, valent le meilleur chanvre. Les Indiens s'en servent pour fabriquer les cordelettes, qui le plus souvent sont leur seul vêtement, les hamacs, les sacs en filet qui contiennent les menus objets d'un usage constant et représentent les poches absentes, faute de pantalon.

Le *campo* conviendrait fort bien aux cultures de patates et de manioc ; mais par suite de l'état de guerre continuel et de la vie nomade des Indiens, ces cultures sont très rares.

« Je me souviens, raconte M. de Brettes (1), de la course folle que me fit faire, après une journée très fatigante, un Cacique Néennssémaka pour me faire admirer un misérable champ de patates. Toute la tribu nous accompagnait. Le Cacique ne me fit grâce d'aucun de ses légumes : c'était le tour du propriétaire.

« Je parus enchanté de cette promenade forcée et

(1) Communication faite le 18 janvier 1889 à la Société de Géographie, par M. le Vicomte J. de Brettes (Extraits).

me répandis en compliments exagérés, ainsi qu'il convenait.

« A ce prix, j'acquis des droits à l'amitié de Néennssémaka. Les voyageurs sont parfois obligés à de durs sacrifices ».

La faune n'est pas moins riche que la flore.

Les forêts nourrissent le cerf, le tapir, le tamanoir, le *puma* ou lion d'Amérique, de la grosseur d'un gros chien de Terre-Neuve, des chats-tigres, le *coati* et le jaguar qui, contrairement à certaines légendes, attaque rarement l'homme. Les Indiens lui tendent des pièges ou bien l'attendent au passage, ayant pour toute arme un épieu en bois d'Urunday, long d'environ 60 centimètres. Inutile d'ajouter que la peau d'un jaguar qui, chez les Indiens soumis, s'échange communément contre dix boîtes d'allumettes ou vingt charges de poudre représente la vie de plusieurs hommes.

Aux branches des arbres se balancent des *sakis*, petits singes noirs qui vont ordinairement par bandes de cinq. Si on en tue un, les autres restent immobiles, tremblants de peur et se laissent tuer sans chercher à fuir. Les reptiles sont largement représentés par les tortues, les caïmans qui fourmillent sur les rives des fleuves, l'iguane dont la chair est supportable, enfin les serpents qui sont

très nombreux et très venimeux, mais peu à craindre quand on porte des bottes solides. Ils cherchent toujours à fuir; cependant on peut être mordu par suprise.

« Cet accident (1) faillit m'arriver quelques jours après mon entrée sur le territoire inconnu et mettre fin à l'exploration en supprimant l'explorateur. Heureusement que Diane, ma fidèle chienne, me dénonça à temps par ses aboiements furieux la présence du *lapo* sur la peau de mouton qui me servait de lit de campement. Je tuai immédiatement ce dangereux visiteur et les Indiens Sanapanas qui m'accompagnaient s'en régalèrent le lendemain. Chair et peau, tout y passa et, gourmets peu délicats, mes Sanapanas ne prirent pas même la peine de faire cuire cette anguille d'un nouveau genre.

« Quant au serpent à sonnettes que j'ai fréquemment rencontré dans les terrains secs et arides, il est chassé avec acharnement par les Indiens de l'intérieur qui font avec ses sonnettes — écailles mobiles de sa queue — des colliers pour leurs femmes ou des ornements qu'ils suspendent à leur lèvre inférieure et qui ne contribuent pas peu à leur donner un air parfaitement inintelligent ».

(1) *Société de géographie*. Communication du 18 janvier 1889. (J. de B.).

Disons encore que le boa, dont la longueur dépasse rarement cinq mètres, est innocent des terribles méfaits que les romans d'aventures lui attribuent. Il fait ordinairement une chasse aux rongeurs, aux batraciens et aux mille petits animaux qui passent à sa portée.

Il n'a de terrible que sa légende et son aspect; semblable en cela à tous les serpents.

Les poissons pullulent dans les eaux des immenses fleuves qui traversent le Chaco et constituent parfois pour les baigneurs un danger plus grand que les caïmans. Leur énumération nous entraînerait trop loin.

Les airs ne sont pas moins peuplés que les eaux; à côté des oiseaux-mouches — ces joyaux ailés — on trouve une grande variété de perroquets, canards, flamants, aigrettes auprès des fleuves. Le *Nandou*, autruche américaine, se tient de préférence dans le *campo* et, chez les Indiens, comme partout ailleurs, ses plumes servent de parure, soit comme coiffure, soit comme ceinture.

Les insectes ont d'innombrables représentants; les Indiens, quoique dépourvus de vêtements, entretiennent une véritable collection de parasites sur lesquels je n'insisterai pas.

Parmi les insectes, je ne citerai que les abeilles,

dont le miel et les larves servent de nourriture aux Indiens; les fourmis qui se construisent des habitations de forme pyramidale, dépassant parfois deux mètres de hauteur, de nombreux papillons aux couleurs variées; enfin, le moustique, le terrible moustique, le fléau le plus redoutable pour le voyageur après le manque d'eau, car les Indiens, les jaguars et les serpents ne viennent qu'en troisième lieu.

Citons encore parmi les hôtes du Chaco, une araignée, grosse et dangereuse, la *pansakas*.

Les animaux domestiques, bœufs ou chevaux, communs chez les Indiens soumis des bords du fleuve, sont seuls une rareté sur le territoire inexploré malgré l'abondance de l'herbe dans le *campo*.

C'est ainsi qu'à son retour de Bolivie, l'explorateur eut la plus grande peine à échanger chez les Indiens Aksseks son cheval fourbu contre un autre cheval qui ne valait guère mieux.

Certaines régions du Chaco constitueraient pourtant un merveilleux pays d'élevage; mais l'incurie des Indiens, leur paresse, le profond abrutissement dans lequel ils sont plongés, bornent leurs idées à la seule recherche de leur nourriture.

Tel est le Grand Chaco-Galamba, infranchissable barrière dressée entre les Républiques de

l'est et de l'ouest de l'Amérique du Sud, car 20,000 lieues de désert séparent plus les peuples que 100,000 lieues d'Océan.

Un des écrivains espagnols les plus consciencieux de la fin du dix-huitième siècle, Felix de Azara, n'hésitait pas à déclarer « qu'il est douteux que l'on puisse classer l'Indien parmi les hommes ». Cependant, le même écrivain, dans un autre chapitre, reconnaît que « pour barbare qu'il soit, pour incomplet que soit son langage et pour bornée que soit son industrie, réduite aux exigences de la vie la plus simple, l'Indien est le sujet d'études le plus intéressant de l'Amérique! »

Nous ne nous attarderons pas à réfuter la première opinion, naïve expression du mépris du conquérant pour les vaincus; la seconde doit seule nous arrêter.

Entre la chaîne des Andes aux glaces perpétuelles et les forêts vierges du Brésil et du Paraguay, dans cette immense plaine centrale, dont l'aspect varie à l'infini, habitaient autrefois des nations innombrables, — puisque les philologues ont cru distinguer jusqu'à 800 idiomes — et possédant une civilisation dont des derniers vestiges, échappés à la fureur des *conquistadores,* ne font qu'accroître nos regrets de ne plus pouvoir en pénétrer les secrets.

C'est à tort que l'on désigne sous le nom collectif de Peaux Rouges les Indiens de l'Amérique. Il en est de jaunes, de bruns et de presque blancs. Dans aucune race l'os frontal n'est aussi fuyant.

Les tribus indiennes les plus connues du Chaco étaient, en 1863, d'après de Moussy dont l'autorité est incontestable pour la géographie de l'Amérique du Sud, les Mocovis et les Abipons (aujourd'hui disparus) qui fréquentaient les frontières de Santiago et de Santa-Fé; les Tobas, les Ocoles et les Matacos qui occupaient les vallées du Vermejo et du Pilcomayo. Ces dernières tribus comptaient environ 20,000 individus.

Les Indiens Matacos sont laborieux et travaillent dans les fermes de Salta et de Jujuy. Ils sont pêcheurs et chasseurs, plutôt qu'agriculteurs; leur bétail est peu nombreux. Chez eux, la mortalité est très grande, car leurs cases et leurs abris sont insuffisants, leur misère est profonde et ils prennent peu de soin de leur santé. Les tribus qui ont quelques relations avec les blancs comme les Chunupis, les Mocovis et même les Tobas, pour des échanges de peaux de pumas, de jaguars, de renards, de singes, de plumes d'autruche, de miel sauvage et de résine de palo santo, etc., en ont gardé de vagues superstitions; quant aux autres Indiens, ils

n'ont aucune religion, ni aucune notion de la vie future.

On retrouve des vestiges du passage des jésuites sur différents points des bords du fleuve où des églises en ruines, entourées de plantations de cannes à sucre et de coton, attestent encore le progrès de ces villages indiens au siècle passé. Le gouvernement argentin entretient aussi un certain nombre de postes militaires et de colonies qui aident à la civilisation de ces peuplades déshéritées; mais en dehors de la zone fluviale, les tribus de l'intérieur croupissent dans l'ignorance et la plus affreuse barbarie.

Aujourd'hui, dans le Chaco boréal seulement, on compte quatre grandes tribus indiennes : les Guanas, les Kamananghas, les Néenssemakas et les Aksseks, appartenant comme les tribus secondaires des Banghis, des Zamucos, des Chamacocos, des Sapoukis à la grande famille Guarani, et dont on peut estimer la population à 50,000 âmes environ.

Nous évaluons le chiffre de la population des tribus guanas à 20,000 individus environ, et les bases de ce calcul sont les suivantes :

Chaque *paât* (case indienne) compte de 60 à 80 personnes, hommes, femmes et enfants : en moyenne 70. Selon les renseignements recueillis,

les tribus Guanas comprennent environ 300 paâts, $70 \times 300 = 21{,}000$.

Les Kamananghas constituent une population d'environ 3,000 individus, divisés en 100 *paâts* de 30 habitants.

Les Néenssémakas doivent être au nombre de 10,000 environ, répartis entre 200 *paâts* de 50 individus.

Quant aux Banghis, qui ont blessé le voyageur, il ne lui a pas été possible de se procurer sur eux des renseignements précis. Nous estimons leur population à 8,000 individus, et celle des Aksseks à 600 environ, divisés entre 30 *paâts* de 20 habitants.

Il est évident que tous ces chiffres sont approximatifs; mais ces évaluations sont probablement exactes à cause de la densité de la population. Dans les grandes tribus dont je viens de parler, les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes. Cela tient, prétend-on, sans qu'on puisse l'affirmer, à ce que les femmes ne gardent qu'une fille et tuent les autres. Les vieillards sont également nombreux; il n'est pas de *paât* où ne vive un vieillard presque centenaire.

La propriété est collective dans chaque tribu; du reste, à part les Guanas qui cultivent le maïs, le manioc et les patates et ont des animaux domes-

tiques, elle ne se compose guère que de la *tolderia,* appelée encore *tolde, tohonto* ou *paát,* sorte de hangar, long parfois de cinquante et même de cent mètres, élevé de trois à quatre mètres et construit presque toujours auprès d'une citerne, au milieu d'un petit bois entouré de tous côtés par le *campo.*

Les parois des trois côtés de cette hutte consistent en branchages reposant sur des piquets de bois dur et noueux comme le *nandubay* ou le *quebracho colorado.* Le toit est formé de jonc ou de paille non tressée et pendant jusqu'à terre. C'est derrière ce rideau de paille que les Indiens observent continuellement les arrivants sans que ces derniers puissent savoir si le *tolde* est vide ou habité.

A l'intérieur, d'une largeur de quatre mètres environ, sont disposées des peaux de jaguars ou de cerfs, tendues sur des piquets un peu au-dessus du sol. Ce sont les lits des gens mariés; plus loin, au fond du hangar se trouvent les lits des célibataires et des enfants. Çà et là, aux piliers du *tolde* sont suspendus des flèches, des lances en bois *d'urunday* dense et très dur, des ustensiles de pêche, des sacs et filets en fibres de karaguatas.

Lorsqu'un homme meurt dans le *tolde,* les Indiens brûlent la cabane et vont s'établir plus loin.

Aucune de ces tribus ne fait d'échanges perma-

nents avec le monde civilisé. Les Guanas, qui sont le plus directement en rapport avec les blancs, viennent à des époques indéterminées échanger des peaux de cerf, de jaguar et des plumes d'autruche pour des couteaux et des morceaux de fer, dont ils font leurs haches, la pointe de leurs flèches, et parfois pour des fusils, de la poudre et des capsules.

Aucune sorte de monnaie n'est en usage et n'a cours chez les Indiens. Si quelque pièce de monnaie tombe entre leurs mains, ils la percent aussitôt et la suspendent à leur cou en guise de parure. Un fusil s'échange facilement chez les Guanas contre un cheval, un bœuf ou un enfant prisonnier, de 14 à 15 ans. Une peau de jaguar vaut dix boîtes d'allumettes, une peau de fourmilier vingt charges de poudre.

La disproportion qui existe entre la valeur des objets échangés prouve leur ignorance de tout commerce et leur indifférence pour la propriété. Voici ce que M. de Brettes rapporte à ce sujet :

— Donne-moi cela, me disaient souvent les Indiens en désignant ma chemise ou mon *poncho*.

Mais quand je leur avais fait observer que j'avais besoin de ces vêtements, ils n'insistaient pas et je n'ai pas un eu seul vol à leur reprocher.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, leur vie commune

est celle d'un troupeau qui mange ce qu'il trouve et se couche où il est parqué.

L'autorité du cacique n'est reconnue qu'à la guerre. En temps ordinaire, le cacique travaille comme les autres. Je n'ai pas pu découvrir chez eux la moindre trace de religion.

Je leur demandais, en leur montrant les étoiles : « Qu'est-ce que c'est que çà? » Ils me répondaient : « Çà, c'est du feu. » — « Pourquoi faire ce feu? » — « Ah! je ne sais pas », disaient-ils avec une indifférence complète.

Ils n'ont pas même un nom pour se désigner les uns des autres. Quand ils veulent parler d'un autre homme de la tribu, ils l'indiquent de la façon suivante : *Celui qui était couché près du feu hier soir* », ou bien : « *Celui qui est allé à la fontaine ce matin* ».

Seuls quelques caciques ont un nom, mais qui leur a été donné par des Guaranis paraguayens; eux-mêmes n'eussent pas été capables de le trouver. L'un s'appelle Karapé (court), l'autre Puku (grand), un troisième Kira (gras), etc.

A mon départ d'Apa, j'avais comme second un péon paraguayen du nom d'Ayala. Entendant fréquemment ce nom, les Indiens de mon escorte l'adoptèrent et le soir même, il y en avait déjà trois qui répondaient au nom d'Ayala.

Les hommes ne se souviennent pas toujours de leur père et plus rarement encore de leur grand-père. Ils n'ont aucun sentiment de l'âge. « Je suis né, vous répondent-ils quand on les interroge à ce sujet, l'année où mon père a été blessé par le tigre », ou bien « je suis né le jour où mon père s'est coupé un doigt ».

Pas d'histoire, pas de traditions. Ils ne se souviennent de rien. Ils n'ont peur que du tonnerre. Si vous leur demandez pourquoi, ils vous disent : « Parce que cela tue ». Certaines tribus, les Chamacocos, par exemple, et les Zumacos se battent entre elles depuis des années, sans savoir pourquoi.

Seuls les Guanas, parfois en relations avec les blancs, sont plus intelligents, portent des vêtements rudimentaires et possèdent des fusils et des bestiaux. On trouve chez eux des traces de littérature — le mot est peut-être un peu prétentieux — témoin cette fable, sans doute d'origine guaranie, que l'explorateur nous a rapportée, et qu'il est difficile de reproduire dans toute sa grâce naïve :

« Une jeune fille s'en allait à la *tolderia* (1), portant sur sa tête un pot au lait.

« Joyeuse, elle pensait au produit de la vente.

(1) *Talderia,* village indien.

J'aurai des colliers, des bracelets; je serai belle, et les jours de fête, les jeunes gens me regarderont passer, ils me souriront et me salueront.

« Et moi, je leur sourirai aussi, et je les saluerai.

« Je les saluerai comme ceci..., je les saluera comme cela.....

« Accompagnant sa pensée d'un geste de salut, la jeune fille inclina la tête, et le pot au lait tombant à terre renversa le lait et les projets de la laitière ».

Il pourrait paraître étonnant de retrouver dans l'Amérique du Sud une fable de la Fontaine, qui n'est elle-même qu'une imitation de Phèdre, d'Ésope et des conteurs orientaux; mais il y a chez tous les peuples un fonds commun de traditions populaires qui servent de base aux cosmogonies et aux légendes.

Les idiomes sont très variés et diffèrent complètement de l'espagnol (1) ; ainsi les yeux, qui en espagnol se disent *ojos,* se traduisent en guarani par *déressa,* en toba par *laitch,* en chamacoco par *ri,* en guana par *anonamo*... La prononciation est ordinairement gutturale.

En général, la couleur de la peau est rouge

(1) Appendice, *Petit Vocabulaire des dialectes indiens.*

bronzé; les Guanas sont parfois bronze clair, tandis que la couleur des Kamananghas, des Néenssémakas et des Aksseks est plus foncée.

Leurs cheveux sont durs et plats, coupés sur le devant du front; ils y plantent un grossier peigne en corne et quelques plumes ou bien ils les attachent sur l'occiput avec une cordelette de karaguata. La barbe, les cils et les sourcils sont toujours soigneusement épilés.

Leurs yeux sont longs, bridés et légèrement relevés vers les tempes; les pommettes sont saillantes et la mâchoire inférieure est proéminente.

Leurs dents sont étincelantes de blancheur et ils se tiennent toujours la bouche ouverte, d'autant plus que la lèvre inférieure percée est distendue par des ornements divers, tels que gousses de petits fruits, poils de fourmilier, queues de serpents à sonnettes, etc.

Les Indiens ne sont pas tatoués, mais peints. Ils se tracent de l'un à l'autre, sur la figure et sur le corps, des lignes et des cercles bleus et rouges, avec des boulettes de fard qu'ils nomment *eteïma*. Le fruit du genipayer (*genipa americana*), leur fournit une couleur bleu foncé, tandis que le rouge est obtenu par les téguments de la graine d'un arbuste (*buxa orellina*) : c'est l'urucu ou roucou.

En temps de guerre, ils se barbouillent avec le sang de leurs ennemis.

Leur costume est des plus légers, car ils sont presque toujours complètement nus. Parfois, un lambeau de *poncho* ou un carré d'étoffe en fibres de karaguata est retenu à la cordelette qui leur serre la taille, et constitue à peu près tout leur



Types d'Indiens du Chaco austral.

costume national. Mais, le plus ordinairement, ils n'ont que des sandales plates en cuir, pour marcher la nuit dans la *senda;* et, autour du cou, des colliers de dents de rongeurs ou de plumes.

Par exemple les Indiens ont toujours en bandoulière un petit sac fabriqué avec des fibres de cactus karaguata. Dans ce sac, ils mettent les sandales le jour, les baguettes à faire du feu, car ils font du feu en frottant deux baguettes de bois l'une sur l'autre, leur pipe et leur blague à tabac formée d'un cou d'autruche.

Le fourneau de la pipe est un cône de bois placé en prolongement du tuyau. Pour faire leur tabac, ils mettent dans un mortier une sorte de tabac vert avec un peu d'eau ; ils pilent et font une pâte qu'ils laissent sécher au soleil, après l'avoir arrangée en boule de la grosseur d'une mandarine.

La pipe, aussitôt allumée, passe de main en main, car l'Indien ne fume jamais sa pipe tout seul.

Comme armes, ils ont la lance en bois dur de Karanday, la massue, une hache quand ils peuvent avoir un morceau de fer, l'arc et les flèches et les boules de guerre.

Cette dernière dénomination s'adresse à trois lanières de cuir, unies à une extrémité et se terminant aux trois autres par trois poches de cuir, grosses comme une poire moyenne, et pleines de cire. Ces poches pèsent autant chacune qu'un morceau de plomb de leur grosseur.

Ils lancent les boules de guerre avec une grande dextérité et à une distance d'environ 50 mètres.

Les flèches ne sont jamais empoisonnées, par cette bonne raison que les Indiens du Chaco ignorent complètement l'art d'empoisonner leurs armes.

La nourriture habituelle des Indiens qui sont sur les bords du fleuve se compose de manioc, maïs, patates, chèvres, bœufs, chevaux et caïmans; et dans l'intérieur, de reptiles, iguanes, serpents, gousses d'enghaâh, cogoyas, racines de karaguatas, cœurs de palmiers, tortues, gros escargots, perroquets, singes et miel, et de tout le gibier qu'ils peuvent tuer à la chasse.

Les maladies cutanées sont fréquentes chez eux et ils ont pour leur santé, comme pour tout le reste, une superbe indifférence.

Un Indien est-il blessé grièvement par un tigre, on ne le soigne pas.

« J'eus l'occasion un jour de voir un de ces blessés, raconte M. de Brettes dans son journal de route.

« Il faut lui laver les plaies », dis-je à sa femme et aux Indiens.

La femme me répondit tranquillement :

« Ce n'est pas la peine, il va mourir ».

Les Indiens me répétèrent la même chose avec la même indifférence ».

On a souvent parlé de leurs herbes miraculeuses pour la guérison de toutes les maladies. Ils en ont, en effet, mais leur efficacité est loin d'être prouvée.

Les femmes sont, en général, assez jolies et bien

faites, quand elles sont jeunes; elles vaquent aux soins du *tolde,* vont à la chasse, tissent les fibres de karaguatas; mais ces fatigues, jointes à la maternité, en font bientôt d'horribles mégères.

La femme du Cacique travaille comme les autres.

Un Indien n'a qu'une femme. C'est le Cacique qui la désigne. Il dit simplement « toi, prends cette femme » et le mariage s'opère sans autre formalité.

Chose curieuse, un Indien ne prend jamais la femme d'un autre. Il n'y a jamais entre eux de scènes de jalousie. Hommes et femmes sont arrivés à un degré d'abrutissement qui les rend incapables de penser beaucoup.

Tels sont, dans cette région immense du Chaco, les débris des tribus insoumises qui échappent par la fuite à l'extermination systématique des blancs; ils constituent ces fameux *Indios bravos,* ces sauvages féroces dont le nom seul inspire une terreur invincible aux Indiens soumis! Il faut reconnaître cependant que ces barbares, malgré leur état de décadence, ont en général des mœurs douces; leur caractère est serviable et hospitalier, et s'ils deviennent parfois perfides et cruels, c'est que malheureusement des expéditions trop fréquentes,

de vraies chasses à l'homme, leur ont trop souvent donné l'exemple de la cruauté et de la perfidie.

Nous terminerons par quelques notes particulières aux principales tribus empruntées aux carnets de route de l'explorateur.

« Complètement nus et en proie à une affreuse misère, les Néennssémakas avec leur front très bas, leurs grosses lèvres, leur menton fuyant ont l'air d'être descendus au dernier degré de l'intelligence humaine. Une simple ficelle en fibres de karaguata supporte la hache, les bâtons pour faire du feu, et les flèches qui ne sont point armées d'une pointe de fer. Les femmes sont moins douces que les hommes et la nuance de leur peau est plus foncée que chez les Guanas.

« Les Indiens Aksseks que j'ai eu l'occasion de fréquenter plus longtemps, pendant mon voyage de retour, sont encore entièrement à l'état sauvage. Ce sont avec les Néenssémakas les peuplades les plus misérables du Chaco. Leur territoire, très étendu, est borné au nord par la tribu des Zamucos, à l'est-sud par le rio Pilcomayo. Ces Indiens sont nomades et changent de campements selon les besoins de leur existence. Leur costume est des plus sommaires, car les hommes seuls portent autour du

corps une ceinture en corde de karaguata. Quant aux femmes, un collier de dents de rongeurs suffit à leur vêtement et à leur parure. Elles ont à pourvoir à la nourriture de la *tolderia,* dont un peu de miel, des serpents, des escargots et surtout les gousses de l'*enghaâh,* font tous les frais.

Les Guanas sont assurément les plus intelligents et les plus riches de tous les Indiens que j'aie rencontrés, en ce territoire inexploré. Leurs cases sont spacieuses et relativement propres. Ils élèvent des bœufs, des chevaux, des moutons, des chèvres, cultivent du maïs, du manioc, des patates, du tabac et des courges. Les femmes fabriquent des poteries de terre de formes régulières et ornées de dessins. La plupart sont vêtus ou du moins possèdent des rudiments de vêtements.

Les Guanas se servent pour compter des doigts des mains et des pieds. Au delà de 20, ils disent *ensaamié,* c'est-à-dire nombreux, en faisant précéder du chiffre inférieur à 20 qui sert de multiplicateur. Ils dépassent rarement 20 fois 20.

Désireux de me procurer quelques colliers guanas, je proposai à des Indiens de leur échanger leurs colliers contre 10, 12 ou 20 charges de poudre, selon la beauté des colliers. Quoique les conditions du marché fussent strictement exécutées,

mes Guanas paraissaient de mauvaise humeur, et je ne pouvais m'expliquer cette irritation.

En effet, à chaque mesure de poudre, je touchais chaque doigt et les Indiens tenaient ce doigt jusqu'à ce que j'eusse versé la mesure de poudre dans leurs bourses en cou d'autruche. Enfin, l'un d'eux, plus emporté, se fâcha tout rouge au milieu du marché et s'en alla se plaindre au cacique. Tout me fût bientôt expliqué : les pouces de notre Guana étant plus gros que les autres doigts, il était juste que la mesure de poudre fut plus considérable et son indignation avait éclaté lorsqu'à l'orteil de son pied gauche, je n'avais pas augmenté la mesure de poudre. La logique de cet argument était irréfutable et je m'empressai de faire droit à ses trop justes réclamations. Mais, en revanche, tandis que j'augmentais la quantité de poudre à chaque pouce ou orteil, pour la même raison, je la diminuais à chaque petit doigt. Le Guana se montra enchanté de mon équité et m'appela *immuok* « son bon ami ».

# CHAPITRE III

## LES EXPLORATIONS DU CHACO SEPTENTRIONAL.

Depuis trois siècles, les riches États de l'Amérique du Sud ont cherché à établir entre eux à travers le Chaco une route commerciale qui les dispensât de passer par le cap Horn. Nous allons rapidement passer en revue les principales explorations de cette immense région.

Le premier Européen (1) qui osa s'aventurer dans le Chaco septentrional fut un colon portugais établi au Brésil, nommé Alexis Garcia. Il traversa le continent jusqu'au Pérou, entraînant à sa suite une armée de 2,000 Indiens Tupis et Guaranis, auxquels il avait promis un empire nouveau dans l'Occident.

Après avoir soumis diverses peuplades, il revenait chargé d'un énorme butin lorsqu'il fut assas-

(1) D'après les documents recueillis par M. Mulhall, rédacteur au *Standard* de Buenos-Aires, 1876.

siné par ses soldats qui se partagèrent le butin. Son fils, alors enfant, fut épargné.

Un autre portugais, Georges Sedenho, entreprit avec 60 Européens une expédition semblable; tous furent tués sur les bords du Paraguay par des Indiens Tupis. Don Juan de Ayolas est le premier Espagnol qui, appelé en 1536 par « l'Adelantado » Mendoza de Buenos-Aires, essaya avec une escorte de 270 hommes d'ouvrir un chemin entre le Paraguay et le Pérou. Ayolas fonda la ville de l'Assomption et, remontant le rio Paraguay, il fonda à environ 100 lieues de ce point la ville de Candelaria, ainsi nommée à cause de la fête célébrée le même jour (2 février 1537) (1). De là, il passa sur la rive du Chaco et donna l'ordre à son lieutenant Irala de retourner à l'Assomption avec 70 hommes et les barques pour y chercher des vivres, tandis que lui-même s'enfoncerait dans l'intérieur avec le reste de ses hommes. L'expédition réussit; Ayolas parvint aux possessions espagnoles du Pérou et revint par le même chemin à Candelaria. Mais son lieutenant n'était pas au rendez-vous et, obligé de se défendre contre les Indiens Payaguas, Ayolas construisit un fortin sur le bord du fleuve qu'il ne

(1) Le jour de la Chandeleur (fête des cierges).

pouvait traverser faute de bateaux. Pendant qu'il était occupé à ce travail, les Indiens le surprirent et le tuèrent avec toute sa troupe.

Cependant son lieutenant Irala partit en 1542 à la recherche de l'expédition d'Ayolas et de ses restes. Mais au lieu de s'aventurer lui-même sur le territoire inconnu, il chargea le cacique Aracaré d'explorer le pays avec 800 Indiens et 3 Espagnols et de pousser jusqu'au Pérou. Ils apprirent bientôt la mort tragique d'Ayolas et ne trouvant pas de vivres, ils renoncèrent à poursuivre leur voyage. Irala reçut l'ordre du vice-roi de l'Assomption, Alvar Nunez, de faire étrangler le cacique Aracaré pour avoir osé enfreindre ses ordres. Il accomplit cette barbare mission; une révolte des Indiens s'ensuivit et Irala put à grand'peine échapper à leur vengeance.

C'est alors qu'Alvar Nunez lui-même entreprit une troisième expédition en 1543, à la tête de 400 Espagnols dont 12 à cheval. Après s'être avancé sur le territoire des Guaranis, le manque de vivres et la fièvre l'obligèrent à revenir sur ses pas. Arrivé à l'Assomption, il fut mis aux fers et, malgré son état lamentable, envoyé prisonnier en Espagne. Il expia ainsi le meurtre du cacique Aracaré.

Une quatrième expédition fut tentée par Irala,

devenu vice-roi, avec 350 Espagnols et un grand nombre d'Indiens Guaranis. Irala laissa une partie de ses hommes au Pain de Sucre avec 2 goëlettes et se lança hardiment à travers le Chaco. Il y souffrit horriblement, manquant de vivres, attaqué par les Indiens Chiquitos et obligé de réprimer une révolte parmi ses hommes. Enfin, ayant rencontré en route le gouverneur de Chuquisaca, il put envoyer six messagers au vice-roi de Lima et retourna sur ses pas.

Les messagers revinrent promptement du Pérou, ramenant un troupeau de brebis, les premières qui aient été vues au Paraguay. Pour donner plus de sécurité au chemin entre le Paraguay et le Pérou, le vice-roi envoya, en 1557, Nuflo Chaves pour fonder la ville de Santa-Cruz de la Sierra, qui est encore aujourd'hui la ville de Bolivie la moins éloignée du Paraguay.

Après Irala, les expéditions espagnoles suivirent de préférence une ligne parallèle au rio Vermejo, car on crut que les régions au nord du Pilcomayo offraient des difficultés insurmontables.

Après les conquérants vinrent les missionnaires qui fondèrent 75 missions, depuis 1567 jusqu'à l'époque de l'indépendance. En 1690, les jésuites Arce et Zéa fondèrent les réductions de Tariquea

et de Presentacion; deux ans après, ils commencèrent à convertir les Chiquitos et les Zamucos, fondèrent les missions de San Rafael, de Santo Corazon, de San José et autres. En 1702, les pères Yegros et Hervas découvrirent le lac Yayva et explorèrent tout le pays jusqu'à Tucuman; puis ils revinrent à l'Assomption par le Parana. En 1715, les pères Arce et Blende furent tués en pénétrant dans le pays des Payaguas.

Peu après, les jésuites entreprirent l'exploration du Pilcomayo pour établir une communication avec les missions de Chiquitos et de Tarija. Le rio Pilcomayo a un cours d'environ 500 lieues. Son embouchure est située en face de l'Assomption et il prend sa source au milieu des Andes boliviennes, dans la vallée de Chuquisaca. Le pays qu'il traverse est, pour ainsi dire, inconnu. Il a été exploré six fois : par le père Patino, en 1721; par Casales en 1735; par Castañares et Chomé en 1741; par le lieutenant Van Nivel en 1844; par le regretté docteur Crevaux, massacré sur ses bords en 1882, et par l'expédition bolivienne de 1883 dirigée par M. Thouar. Gabriel Patino, accompagné de trois autres jésuites, du capitaine Portillo, de six soldats espagnols et de 60 Indiens Guaranis, partit de l'Assomption et entra dans le Pilcomayo, le 18 août

1721, avec un navire de 87 tonnes et deux canots. Après quinze jours de navigation, ils avaient remonté 87 lieues sans avoir rencontré d'autres obstacles que des arbres entraînés par le courant. Mais ils se trouvèrent en présence d'une chute qu'ils ne purent franchir qu'au moyen d'un canal qui coûta dix jours de travail. Sept lieues plus haut, le rio se divisait en deux bras.

A ce point, Patino laissa le bateau avec deux jésuites, trois soldats et 20 Indiens. Les autres s'embarquèrent avec lui dans les canots et suivirent le *rio* pendant 80 lieues, trouvant sur leur route assez de poissons et d'oiseaux pour leur nourriture. Puis, la rapidité du courant rendit le voyage difficile pendant 33 lieues. Nos explorateurs arrivèrent alors dans une région plus peuplée, où se rencontraient de nombreux villages indiens; ils continuèrent pendant 170 lieues environ et parvinrent à 364 lieues de l'embouchure du fleuve. Là, ils furent attaqués par les Tobas qui obligèrent l'expédition à revenir sur ses pas. Patino et ses compagnons ramèrent nuit et jour et, après vingt-huit jours de navigation, ils atteignirent le poste laissé au confluent des deux rios.

En quarante-deux jours, c'est-à-dire à raison de 7 lieues par jour, ils avaient exploré 270 lieues en

remontant le *rio*. L'expédition avait compté sur la crue des eaux, mais les *rios* ne commencèrent pas à grossir avant le mois de décembre, ce qui compromit son succès.

Castañares et Chomé entreprirent simultanément une expédition de la source et de l'embouchure du *rio*. Le premier, accompagné de dix hommes, remonta le fleuve pendant douze jours, jusqu'à ce que le manque de vivres et l'excès de la fatigue l'obligeassent à renoncer à son entreprise. Chomé n'eut pas un meilleur succès en descendant le Chuquisaca; le *rio* était tellement bas, que la navigation devint impossible. Après ces tentatives, la question du Pilcomayo sommeilla pendant plus d'un siècle.

En 1843, le général Ballivan, président de la Bolivie, organisa une expédition sous les ordres du général Megarmos pour descendre jusqu'au Paraguay depuis les Puntas, près de Chuquisaca. Mais les bateaux calaient trop d'eau et l'expédition n'eut pas lieu.

L'année suivante, le gouvernement confia la même entreprise au lieutenant Van Nivel, en lui accordant trois pirogues, 8 canots et une escorte de 56 soldats sous les ordres du major Acha.

L'expédition se mit en route le 30 septembre et,

après de nombreuses difficultés, fut obligée d'abandonner les *canoas* et quelques bagages dès le 5 octobre. Les pirogues continuèrent leur route, avec une profondeur de cinq pieds d'eau jusqu'au 11 octobre. Les explorateurs virent qu'à cet endroit le Pilcomayo se divisait en une soixantaine de ruisseaux et finissait par se perdre dans un lac de 20 lieues de circonférence.

Les guides indiens assuraient qu'on pouvait arriver en trois jours au Paraguay. Van Nivel, qui évaluait à 151 lieues le chemin déjà parcouru, résolut de continuer son voyage à travers les forêts. Laissant ses pirogues dans le lac, l'expédition chemina au milieu des fourrés et des marécages, en butte aux hostilités des Indiens que la crainte du feu n'éloignait plus. Après avoir parcouru ainsi 12 lieues, Van Nivel rencontra de nouveau le Pilcomayo et suivit son cours pendant neuf jours. Treize petites chutes entravaient le cours du *rio* qui finissait par se perdre entièrement dans un lac d'environ 60 lieues de tour. Arrivés à ce point, les guides déclarèrent qu'ils ne connaissaient plus leur chemin et l'expédition était tellement affaiblie que Van Nivel donna l'ordre de rétrograder. Ses hommes n'avaient plus pour nourriture que le poisson du fleuve et des racines de chanar; enfin, ils atteignirent leur

point de départ après un voyage de 300 lieues.

Van Nivel déclara que « la navigation du rio Pilcomayo était impraticable » et il évalua la population indienne à 80,000 individus.

Cependant le président Ballivan ne se découragea pas et il organisait une nouvelle expédition, quand il tomba du pouvoir.

En 1830, le gouvernement bolivien concéda à M. Oliden 2,500 lieues carrées près du rio Otuquis pour y faire des essais de colonisation. Oliden ne put mener à bonne fin son entreprise et transmit ses droits à M. Vernet qui rencontra également des difficultés insurmontables.

A la fin de 1874, le capitaine Greenley Cilley, neveu de Vernet, partit pour le rio Otuquis avec quatre Européens et six Indiens, en suivant la même route qu'avaient suivie Irala et Chaves au seizième siècle. Au bout de trois mois, il parvint à Santa-Cruz de la Sierra. Pour le récompenser, le gouvernement bolivien lui accorda la concession d'un chemin à établir de la Bolivie au Paraguay.

En 1876, le colonel Paradis tenta de fonder une colonie près de Bahia-Negra avec un chemin de ce point jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, afin de créer un débouché commercial à la Bolivie. Il fut question aussi d'établir un chemin de fer à travers le Chaco;

mais ce projet dû à Édouard Hopkins ne reçut même pas un commencement d'exécution.

Ces nombreuses tentatives prouvent l'importance d'une voie de communication courte et directe entre le rio Paraguay et la Bolivie.

En effet, de toutes les Républiques de l'Amérique du Sud, la Bolivie, privée depuis 1879 de ses débouchés naturels sur le Pacifique, est devenue par suite des événements politiques, un état méditerranéen. La Bolivie a surtout besoin d'une issue vers l'Atlantique par le Paraguay et la République Argentine à travers le Chaco.

Cette République, d'une étendue de 1,139,250 kilomètres carrés, deux fois et demie la superficie de la France, — pour une population de 1,182,279 âmes sans compter les Indiens, — et dont le mouvement commercial ne dépasse guère 150 millions, ne possède pour tout écoulement à ses riches produits : céréales, quinquina, caoutchouc, coco, minerais d'argent et de cuivre, etc., que deux routes longues et difficiles. L'une, de Tarija à Buenos-Aires, d'une longueur de 1,770 kilomètres, passe par Jujuy, Tucuman et Salta et traverse les derniers contreforts des Andes par des sentiers praticables seulement à dos de mulet.

L'autre, de Sucre à Buenos-Aires par Corumba,

Villa Conception et l'Assomption compte 3,160 kilomètres à travers des régions privées d'eau et les derniers contreforts des Andes.

Deux projets restent encore en présence : l'un, par voie fluviale, consiste à rendre le Pilcomayo navigable par des travaux d'art et une canalisation difficile à cause des brusques variations du niveau des eaux; l'autre, par voie terrestre, se dirigeant vers la Bolivie à travers les forêts du Chaco.

L'exécution du premier projet a été tentée par notre infortuné compatriote le D[r] Crevaux et poursuivie avec persévérance par son courageux successeur, M. Thouar. Nous emprunterons le récit de l'expédition du D[r] Crevaux à des documents qui n'ont pas encore été publiés en Europe.

*Rapport officiel sur les circonstances dans lesquelles le docteur Crevaux a trouvé la mort,* par le ministre bolivien S. VACA GUZMAN (1).

L'occupation des ports boliviens de Cobija et d'Antofagasta par les armes chiliennes, en 1870, priva le commerce du sud de la Bolivie de toute communication avec le Pacifique. Les commerçants de sucre de Tarija et de Potosi se virent obligés de se

(1) D'après la traduction de M. J. de Brettes qui s'est efforcé de conserver au texte toute son originalité.

tourner vers le rio de la Plata, tant pour exporter que pour acquérir les marchandises destinées à la consommation de ces départements. Mais 600 lieues à parcourir avec des moyens de transport très coûteux, la nécessité d'entretenir des employés sur différents points de la République Argentine pour effectuer le passage des marchandises, rendaient la nouvelle route excessivement onéreuse. M. S. Vaca Guzman, ministre plénipotentiaire de la République de Bolivie à Buenos-Aires, donna au docteur don Saturnin Laspuir, ministre de l'intérieur, l'idée d'ouvrir le Pilcomayo à la navigation.

M. Vaca Guzman fut alors chargé de rédiger un rapport sur les conditions géographiques du rio Pilcomayo ainsi que sur les avantages que cette voie pouvait donner au commerce. Ce travail devait servir de base à une exploration qu'on eût certainement effectuée si M. Laspuir avait conservé le poste bien mérité qu'il occupait.

Quelques tentatives, entre autres celle du capitaine Bossi, restèrent sans résultat.

Enfin l'importance du commerce de la Bolivie attira l'attention du pays; la presse bolivienne et surtout celle de Buenos-Aires reprirent la question de viabilité par le Pilcomayo.

Pour donner satisfaction à l'opinion publique, la

légation bolivienne, confiée au docteur Omiste, projeta une exploration à laquelle devaient prendre part de concert les gouvernements bolivien et argentin, également intéressés à la domination du rio.

Ce fut à ce moment qu'arriva à Buenos-Aires l'illustre voyageur Jules Crevaux.

M. Crevaux était venu dans cette partie de l'Amérique avec le projet d'étudier les affluents de l'Amazone.

Dès son arrivée, l'explorateur François Moreno lui parla du Pilcomayo, appelant son attention sur le Chaco central. Le ministre de Bolivie lui démontra l'importance de l'exploration du rio, et M. Crevaux résolut de l'effectuer.

L'explorateur et son ami, le docteur Moreno, entreprirent d'étudier tous les inconvénients et les dangers du voyage; et, fatale coïncidence! peu de jours avant son départ, parcourant tous deux le travail publié par M. Vaca Guzman, Crevaux s'arrêta au passage où il est question des tribus féroces qui peuplent les rives du Pilcomayo, et, comme s'il eût présagé qu'il devait être tué par l'une d'elles, il corna la page. M. Guzman la conserve encore, telle qu'il l'a laissée avant son départ.

L'explorateur se rendit en Bolivie pour descendre le rio. Il était accompagné de MM. Louis

Billet, astronome distingué; Auguste Ringel, habile aquarelliste et photographe; Ernest Haurat, timonnier de la marine française; Jean Dumigron, adjudant, et des marins argentins, Henri Rodriguez et Carmelo Blanco.

L'accueil enthousiaste des Boliviens, si désireux de communiquer avec le Paraguay, à travers le Chaco, donna au voyageur les plus heureuses espérances.

Le préfet de Tarija ainsi que le gouvernement avaient désigné cent hommes de ligne et cinquante miliciens des vallées de Caïza, connaissant le Chaco, pour protéger, en côtoyant le rio, la mission scientifique du docteur Crevaux. Mais celui-ci refusa leur concours, décidé à pénétrer au cœur du Chaco sans autres auxiliaires que ses compagnons d'étude et quelques jeunes gens de Tarija qu'il engagea comme escorte. Parmi eux se trouvait l'interprète Irimaye qui connaissait les dialectes des tribus du Chaco.

La lettre suivante qu'il adressa le jour même de son départ au ministre de l'instruction publique de France, choisie parmi beaucoup d'autres écrites de Tarija, montre quelle réception fut faite en Bolivie au docteur Crevaux.

« Bolivie, 13 mars 1882.

« Monsieur le Ministre,

« Après un voyage de trois mois à travers la République Argentine et la Bolivie, nous sommes sur le point d'entreprendre l'exploration du Pilcomayo.

« Nous avons été admirablement reçus par les Boliviens et en particulier par les habitants des pueblos de Tupisa et de Tarija. Le préfet de cette dernière ville, señor Samuel Campero, a bien voulu nous accorder son appui, non seulement moral mais encore pécuniaire, se chargeant des transports de l'expédition (dix jours par mule) jusqu'au rio et de l'équipement complet d'une escorte composée de onze volontaires.

« L'exploration du Pilcomayo est une entreprise beaucoup plus difficile et onéreuse que nous ne le pensions; mais le gouvernement bolivien, particulièrement intéressé à l'heureux succès de ma mission, prendra à sa charge nos frais extraordinaires.

« Avant de partir (dans une heure), je vous prie de vouloir bien récompenser le señor Campero pour les nombreux services qu'il nous a rendus, en le nommant officier d'Académie.

« Nous partons avec pleine confiance dans la réussite de notre voyage, nous ne manquons de rien et nous sommes dans un parfait état de santé.

« Les RR. PP. Franciscains du couvent de Tarija (qui sont Italiens), nous ont communiqué les plus précieux renseignements sur les indigènes du Grand Chaco, et nous ont offert leur coopération pour la construction de nos canoas (1).

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien les remercier aussi pour ces services...., etc., etc.

« CREVAUX. »

Le lendemain de son départ, dans une lettre écrite au préfet du département, le docteur Crevaux exprimait sa reconnaissance à la société de Tarija pour les manifestation dont il avait été l'objet :

« Santa-Ana, 14 mars 1882.

« *Monsieur Samuel Campero.*

« Mon cher ami,

« Je vous remercie pour les services que vous

(1) Canots plats et longs à avant et arrière tronqués comme l'avant de nos yoles de France.

m'avez rendus en qualité de préfet, ainsi que pour votre généreuse hospitalité.

« Merci aux familles de MM. Macedonio Trigo, Samuel Acha et Guillaume Caniso, qui nous ont offert des soirées.

« Merci à tous les habitants de Tarija, qui ont manifesté tant d'enthousiasme à notre départ pour le Pilcomayo.

« Merci aux mères de famille, aux épouses qui m'ont confié leurs enfants et leurs époux pour le bien de la patrie.

« Merci aux RR. PP. Franciscains pour avoir efficacement contribué à la cause de la civilisation bolivienne.

« Je vous serre la main, ainsi qu'à votre secrétaire, le docteur Taborgo.

« Jules Crevaux. »

« Nota. — Veuillez prier M. Louis Paz de bien vouloir prendre la peine de publier cette communication dans le journal de Tarija. »

Le séjour du docteur Crevaux à Tarija avait été court : son arrivée dans cette ville date du 4 mars; son départ pour la mission de San-Francisco, du 13 du même mois.

Après avoir passé par Caïza, capitale du département bolivien du Grand Chaco, il parvint au lieu qu'il avait fixé comme point de départ, et qu'il nomma « Embarcadero Omiste ». Il fit construire trois canoas; son impatience était telle que le 19 avril, avant que les petites cabines des embarcations fussent terminées, il les fit mettre à l'eau sans autre pensée, ainsi qu'il l'exprimait lui-même, que d'arriver à l'Assomption du Paraguay ou de mourir dans sa périlleuse tentative.

Au moment des adieux, on recommanda de nouveau à M. Crevaux de ne point se fier aux Indiens, qui se montrent toujours affables, reçoivent les présents et ne craignent pas de trahir ceux qu'auparavant ils appelaient des amis. Crevaux promit d'être prudent et affirma qu'on ne le tromperait jamais. Malheureusement il n'en fut pas ainsi.

Il était quatre heures de l'après-midi. Quatre lieues plus loin, nos expéditionnaires étaient à Irna. Ils rencontrèrent là les catéchumènes Noeténès, hommes timides et peureux élevés par les RR. PP. Convers et qui, regrettant la vie sauvage, venaient de quitter les missions pour rejoindre leurs familles. Les voyageurs restèrent en leur société jusqu'au jour suivant, conversant avec eux et leur faisant des cadeaux.

Puis Crevaux envoya au préfet un Indien, vêtu d'une chemise blanche qu'il lui donna, avec une lettre où il était dit : « Nous avons atteint Irna et nous avons fait la paix avec les Tobas ».

Il ignorait hélas! que ces Indiens *n'étaient point les Tobas* et qu'il n'avait eu affaire qu'à des êtres inoffensifs, tandis qu'il croyait avoir déjà conquis de cruels ennemis.

Le 20, Crevaux continua son voyage. Avant de quitter Irna, il engagea un Indien, nommé Calinis, pour lui servir de guide jusqu'à Téyou. Là il rencontra le cacique Caseraï et des Chiriguanos. Tous entourèrent l'explorateur français et lui demandèrent :

« Venez-vous avec de bonnes intentions?

— De bonnes intentions, répondirent les voyageurs.

— Bien! nous ne serons pas mauvais pour vous; nous vous accompagnerons jusqu'à Caballo-Repoti (1), et de cette façon vous serez en sûreté ».

Inconsidérément, nos voyageurs crurent à la parole de ces sauvages, d'une race bien différente de ceux d'Irna.

(1) Crottin de cheval, en guarani.

Tandis que Crevaux et ses compagnons se reposaient à Téyou, les Indiens s'assemblèrent pour décider du sort des expéditionnaires. Le conseil se divisa en deux camps; l'un criant :

« Coupons-leur la tête pour qu'ils ne passent pas », l'autre :

« Laissons-les passer puisqu'ils ne sont gens de Tarija ni de Caïza, et qu'ils ne viennent point nous enlever nos terres. Ce sont des *gringos* (chiens d'étrangers) qui retournent chez eux ».

Ceux du premier parti dirent à l'Indien que Crevaux avait amené d'Irna :

« Ne dis rien aux blancs, car si tu parles, nous te couperons la tête ».

Malgré cette défense, l'Indien leur donna cet avertissement :

« Les Tobas sont méchants et peuvent vous tuer ». A quoi il lui fut répondu :

« Il n'y a pas de danger, ils nous ont bien reçus ».

Le 24 ou le 25 avril, cet Indien quitta les explorateurs.

Les Tobas les escortèrent jusqu'à Caballo-Repoti, lieu où ils avaient décidé de les massacrer. Ils y rencontrèrent un nombre encore plus considérable de sauvages.

Comme ils sautaient de leurs canoas, les Tobas s'approchèrent et leur dirent :

— Ne prenez pas vos armes : nous n'en avons aucune, pourquoi les prendre? Si vous n'êtes pas nos ennemis, nous ne serons pas non plus les vôtres ».

Les voyageurs laissèrent leurs armes dans les canoas et suivirent les Indiens qui les convièrent à venir manger avec eux de la viande de mouton.

A peu de mètres de leurs embarcations, les quatorze explorateurs se virent entourés par les sauvages qui, féroces et avides de sang, les mirent à mort.

Après ce meurtre, ils coururent aux canoas où ils firent prisonniers le jeune Ceballos, âgé de quatorze à quinze ans, et le cuisinier qui préparait le repas des voyageurs.

Ces événements terribles avaient lieu à dix heures du matin, le 26 ou le 27 avril 1882.

Quelque temps après, on voyait sur les eaux du rio, flotter à la dérive, les barques abandonnées, et, plus tard, les sauvages parurent portant les vêtements de leurs victimes.

La funeste nouvelle fut annoncée par Yahunahua, sur lequel planent des doutes de complicité : on le croit l'espion qui prévint les Tobas du prochain voyage des expéditionnaires.

La ville de Tarija fut profondément émue ainsi que toute la République de Bolivie.

Le sort épouvantable de ces courageux voyageurs éveilla dans les âmes généreuses le désir de pénétrer jusqu'au cœur de la tribu barbare et de venger ces victimes du progrès et de la civilisation. Crevaux était un de ces esprits généreux appelés à laisser après lui de vives sympathies.

L'excellent accueil qu'il avait reçu en Bolivie lui avait fait concevoir un autre projet important qui devait être réalisé après l'exploration du rio Pilcomayo.

Dans une communication adressée au docteur Antonio Quijarro, ministre des finances, il lui faisait part de son idée d'explorer le Purus, important affluent de l'Amazone, qui prend sa source dans le riche département de la Paz.

Le ministre, à la date du 9 mars, répondait au savant voyageur :

« Je recevrai avec le plus grand plaisir le projet
« d'exploration de l'Alto-Purus, dont vous me par-
« lez, et je crois, comme vous, que sa navigation
« est préférable à celle des rios Madeïra et Ma-
« moré, obstrués par de nombreux et formidables
« obstacles ». (Troncs d'arbres tombés dans le rio).

« J'ai quelques notions sur le cours du rio Pu-
« rus, par les lectures que j'ai faites déjà, et il en

« résulte que le Purus est distinct du rio Madre de « Dios ».

Ceci montre la grandeur des projets du docteur Crevaux, concernant la Bolivie à laquelle il eût rendu d'importants services en révélant les ressources de son sol riche et inexploré.

Le docteur Crevaux, mort à trente-cinq ans, a laissé un nom impérissable parmi les héros de l'histoire de la civilisation dans l'Amérique du Sud.

En 1885, le commandant Valentin Feilberg remonta le Pilcomayo avec deux vapeurs sur un parcours de 255 milles. Son voyage dura huit mois. M. Feilberg constata que, dans cette partie de son cours, le Pilcomayo avait 1,650 coudes et détours et que sa profondeur variait entre 20 et 2 pieds. Ainsi que nous l'avons dit, de nombreux travaux d'art seront nécessaires pour assurer la navigabilité du Pilcomayo.

Reste donc la voie terrestre. Un des derniers projets de route que nous citerons avant d'aborder l'itinéraire de M. de Brettes est le chemin de Puerto Pacheco de M. Andres Gomez, qui reçut un commencement d'exécution. Il s'agissait de pratiquer à travers la forêt vierge, entre Puerto Pacheco sur le rio Paraguay et la frontière bolivienne, dans la

direction du cerro de San Miguel, une route charretière de 65 lieues de longueur, sur 10 mètres de largeur.

Ce travail fait à coups de hache et de *machete* sous une température variant de 29 à 42°, au milieu des moustiques et sous la menace d'attaques de bêtes féroces et d'Indiens sauvages, dut être bientôt abandonné, quoique les travailleurs employés fussent paraguayens.

Grâce à la découverte d'une *senda* (sentier indien) qu'il suivit pendant 72 lieues marines, c'est-à-dire 400 kilomètres jusqu'au territoire bolivien, M. de Brettes a fixé par des levés trigonométriques et une série d'observations astronomiques, la voie de communication la plus courte entre le rio Paraguay et la Bolivie. En agrandissant la *senda*, assez large déjà pour le passage d'un cheval, en atténuant les coudes que la prudence des Indiens y a ménagés et qui offrent peu de difficultés, puisque la *senda* présente environ 50 lieues en ligne droite sur 72; en creusant une dizaine de puits, soit un puits par 5 lieues (journée de marche d'un Indien) on obtiendra entre le rio Paraguay et la Bolivie une voie de communication facilement franchissable en 15 jours de marche. Par cette route, Tarija ne sera plus éloigné de Buenos-Aires que par 376 lieues marines,

soit 20,080 kilomètres dont 1,420 kilomètres par eau, sur les rios Parana et Paraguay parfaitement navigables jusqu'au point de départ Apa, sur la frontière du Paraguay et du Brésil.

# CHAPITRE IV

## EXPÉDITION DE JOSEPH DE BRETTES DANS LE CHACO AUSTRAL (MARS ET AVRIL 1885).

Le Chaco austral borné au Nord par la province de Salta et le rio Vermejo, à l'Est par le rio Parana, au Sud et à l'Ouest par le rio Juramento ou Salado est l'unique région du Chaco sur laquelle les tentatives de colonisation aient eu quelque succès. Le climat y est plus tempéré et le sol plus fertile que sur les territoires au nord du Vermejo et du Pilcomayo. Le Chaco austral s'étend sur une longueur de 150 lieues entre Salta et le Parana, sur une largeur de 80 lieues entre le Vermejo et le Salado.

Jusqu'en 1885, le rio Vermejo qui borne au Nord le Chaco austral avait été reconnu par vingt et un voyageurs, mais le centre restait toujours inexploré. Quatre expéditions seulement avaient été faites dans la partie méridionale de cette région.

Les ingénieurs Celis et Cervino firent deux tentatives en 1783 et en 1827 pour arriver jusqu'à une énorme et curieuse masse de fer, dite météorique, dont l'existence avait été signalée par les Indiens dans un endroit qu'ils appelaient « Champ du ciel », à environ 150 milles à l'est de Santiago del Estero.

Les deux autres expéditions sont celles de 1817 faite par six cents miliciens de Cordova de Santiago et de Tucuman qui s'aventurèrent d'une vingtaine de lieues dans l'intérieur et qui, au dire d'un auteur, n'obtinrent d'autre résultat que de « constater l'absence de l'eau pendant la saison sèche ». Enfin, l'expédition du général Victoria qui a longé la rive droite du rio Parana en envoyant plusieurs colonnes de reconnaissances dans l'intérieur.

En 1884, à son retour d'Afrique, M. de Brettes fut conduit par ses études et sa passion des voyages vers les régions inexplorées de l'Amérique du Sud et il résolut de tenter d'y pénétrer. Arrivé le 2 janvier 1885 à Buenos-Aires avec un ingénieur français, M. L., le jeune voyageur se présenta dès le lendemain chez le consul de France, M. Wagner, et lui déclara son intention de traverser le Chaco austral.

A Parana, l'ingénieur qui devait être le com-

pagnon de route de M. de Brettes se sépara de lui, mais sans lui faire modifier ses projets. De cette ville, il gagna Corrientes à 500 kilomètres au-dessus, et le 10 mars, il entrait dans le Chaco avec une « trupilla » de seize chevaux dont cinq chargés de bagages, de munitions et de provisions. Deux Indiens, Manuel et Capitimi, l'accompagnaient.

L'explorateur s'était tracé une ligne diagonale de Corrientes (1) à Candelaria (2), village situé dans la province de Salta, à égale distance des villes de Salta et de Tucuman. Ce trajet figurait environ 670 milles nautiques.

Après avoir traversé d'abord les plaines marécageuses qui s'étendent jusqu'à environ 20 milles sur la rive droite du Parana, M. de Brettes rencontra divers groupes de la tribu des Mocovis et des Chunupis.

Ces Indiens ne se montrèrent point animés d'intentions hostiles. Puis le voyageur s'enfonça dans la forêt composée surtout de palmiers carandays. Le 19 mars, il sortait de la forêt, mais pour tomber au milieu des marais qui l'empêchèrent de continuer sa route vers l'O.-N.-O. Il fut donc obligé

(1) 27° 28'. 01". lat. Sud et 61° 11" 18" long. Ouest.
(2) 26°00'00". lat. Sud et 68° 00'00" long. Ouest.

de côtoyer la lisière de la forêt qu'il laissa au Sud, puis il traversa un terrain couvert de hautes herbes coupantes.

Le 24 avril au soir (1), dit M. de Brettes, j'arrive auprès d'un *rio* et campe sur la rive droite. Je venais d'éviter des *tolderias* (villages indiens) que mes guides m'avaient conseillé de fuir. C'étaient les premières tribus du territoire des Velelas et mes hommes me parlaient avec terreur de leur férocité et des supplices qu'ils faisaient souffrir aux prisonniers. Après avoir quitté ce rio, je rentrai de nouveau dans la forêt; les arbres n'étaient plus des palmiers carandays, mais diverses variétés d'arbres épineux. Le 28, je campe auprès d'un nouveau cours d'eau plus large que le premier. Le lendemain, 29 mars, j'arrive sur les bords d'une immense nappe d'eau (2). Je pensais me trouver en face d'une lagune comme on en rencontre des quantités dans le voisinage des divers cours d'eau du bassin de la Plata; mais c'était bien un lac d'eau salée qui ne figurait sur aucune carte et je l'appelai lac Crevaux ».

Arrêté dans sa marche vers l'Ouest, M. de

(1) 26° 55′ lat. Sud et 63° 09′ long. Ouest.

(2) 26° 58′ 06″ lat. Sud et 63° 37′ 54″ long. Ouest.

Brettes tenta de contourner ce lac en s'avançant vers le Sud.

Mais au bout de deux jours, il n'était guère plus avancé: le lac étalait toujours devant ses yeux son immensité bleue. Alors il revint sur ses pas et essaya de se frayer une route vers le Nord en côtoyant le lac.

Mais un autre obstacle plus difficile à vaincre allait survenir. Le 5 avril, les premières atteintes du *chucho* (fièvre paludéenne) se firent sentir et empêchèrent l'explorateur de lever le camp. Cependant dominant le mal, il persiste à marcher vers le Nord pendant trois jours encore. Le 8 avril, miné toujours par la fièvre et ne pouvant parvenir à contourner le lac, le voyageur est contraint de prendre une résolution des plus graves et de revenir à Corrientes.

« Cette décision me fut d'autant plus pénible, dit M. de Brettes, que j'avais fait près de la moitié du chemin qui sépare Corrientès de Candelaria; et, sans ce lac salé sur les bords duquel j'ai marché pendant 113 milles, j'aurais atteint le but de mon expédition.

« A chaque position extrême que j'ai pu atteindre dans le Nord et dans le Sud, sur les bords du lac salé, j'ai enterré une fiole de ma pharmacie de

voyage, contenant cette inscription à l'encre de Chine sur parchemin :

Au point extrême Sud :

« Expédition de Brettes dans l'intérieur du Chaco Grande austral

31 mars 1885.

27° 30′ 18″. latitude Sud, 64° 03′ 00 longitude Ouest (méridien de Paris) ».

Et au point extrême Nord :

« Expédition de Brettes dans l'intérieur du Chaco Grande austral.

8 avril 1885.

25° 57′ 06′ latitude Sud, 63° 35′ 06″ longitude Ouest ».

Pendant mon voyage de retour, à dater du 8 avril, mes Indiens ouvrent péniblement un passage dans une forêt d'arbres épineux et nous cheminons vers le Nord-Ouest pour éviter les marécages.

Cependant, le 16, mes chevaux demeurent embourbés. Après d'inutiles efforts, je suis obligé de les abandonner, ainsi que trois caisses trop lourdes pour être portées à dos d'homme. Mes Indiens étaient exténués; j'avais moi-même une fièvre ardente. Nous n'avions à boire que l'eau des marécages et, pour avancer, il nous fallait à



Dans les marécages.

chaque pas sonder le terrain avec des bambous.

Le 17, je redescends vers le Sud et me rapproche à environ 2 milles de mon campement d'aller du 18 mars.

Enfin, le 22, j'aperçois des arbustes qui me signalent le voisinage des rives du Parana; le 23, je traverse le fleuve et j'arrive à Corrientes, dans un état de faiblesse extrême, après un parcours de 420 milles nautiques. Les fatigues endurées, les difficultés surmontées n'étaient rien à côté du regret poignant de quitter le territoire indien sans avoir atteint le but de mon voyage. Et pourtant je n'étais pas le seul à avoir souffert! Mes hommes étaient exténués, leurs pieds et leurs jambes couverts de plaies; quatre de mes chevaux étaient morts de soif, nous fûmes obligés de sacrifier le cinquième pour boire son sang, le 27 mars; nous n'avions pas bu depuis 52 heures ».

Quoique le but n'ait pas été atteint, le voyage de M. de Brettes dans le Chaco austral n'a pas été infructueux au point de vue scientifique. Sa connaissance de la langue tupi lui permit de recueillir de curieux documents sur les mœurs et coutumes des Indiens.

D'un teint olivâtre, ces indigènes ont le front fuyant, les pommettes saillantes et la mâchoire

inférieure fort avancée. Ils sont bien faits, agiles et forts. Le territoire traversé par M. de Brettes est principalement habité par les Chunupis, les Mocovis, les Velelas et les Matacos, divisés en tolderias ou villages. La population totale peut être évaluée à une dizaine de mille individus.

Si leurs sens sont très subtils, leur intelligence est des plus bornées. Ils sont taciturnes, montrent une grande impassibilité dans les souffrances et traitent leurs prisonniers avec férocité. La guerre, la chasse et l'ivrognerie se partagent leur existence. Ils s'enivrent avec une boisson tirée du fruit de l'algarrobo; mais ils préfèrent toutefois la caña (jus de canne à sucre), qu'ils se procurent chez les Indiens soumis.

Ils aiment aussi le tabac et fument dans des pipes droites, qu'ils tiennent verticalement, tandis qu'ils sont couchés sur le dos. Leur nourriture se compose de poissons, de gibier, d'œufs d'autruche, de miel sauvage. Leur mets de prédilection est le poumon cru des animaux qu'ils peuvent tuer avec leurs lances, leurs flèches ou leurs boules de guerre, car peu d'Indiens possèdent des armes à feu. Si on veut leur faire tirer un coup de carabine, ils se figurent avoir un arc entre les mains et donnent à l'arme une inclinaison de vingt à trente degrés

croyant que le projectile va décrire une trajectoire semblable à celle de leurs flèches. Leur misère est aussi grande que leur abrutissement. Pour se garantir de la fraîcheur des nuits de juillet et d'août, ils n'ont que des guenilles sordides et quelques rares étoffes tissées par les femmes avec l'aide de petits piquets d'os fichés en terre. La condition des femmes est des plus misérables, car les travaux les plus pénibles leur sont départis. Elles portent leurs fardeaux et leurs enfants sur le dos, retenus au moyen d'une lanière de cuir qui leur passe sur le front.

« A tout moment, dit M. de Brettes, ils tiennent conseil, même pour des choses absolument sans importance — surtout en temps de guerre. Pendant la séance, ils jettent toujours sur le feu une résine qui produit une fumée bleuâtre et signale de très loin leurs campements. Quand on tue un de leurs amis, ils cherchent à se venger du meurtrier, prétendant qu'à eux seuls appartient le droit de mort ».

Les huttes de forme conique sont composées de légers roseaux recouverts de peaux, d'herbes ou d'écorces.

A l'intérieur, sont des nattes ou des peaux sur lesquelles ils couchent pêle-mêle avec leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens.

Lorsqu'ils lèvent le camp, les endroits où ils ont séjourné sont dans un état d'extrême malpropreté. Ils abandonnent la viande et le poisson qu'ils n'ont pu emporter et les *urubus* se disputent ces débris.

Leurs idées religieuses sont presque nulles; mais cependant ils sont superstitieux et croient aux sortilèges et aux maléfices. C'est chez eux un métier difficile que celui de sorcier; car si les prédictions ne s'accomplissent pas, le sorcier est mis à mort sans pitié. Du reste, cet état nécessite toute une initiation.

L'aspirant sorcier se met pendant un certain temps au régime de la viande de *cheval*, puis un matin, il déclare qu'il est devenu sorcier. Dès lors, il peut prédire l'avenir et exercer la médecine indienne, jusqu'à ce que, se trompant dans ses prédictions, il finisse par se faire tuer à son tour.

Les Indiens ne croient pas à la mort naturelle dont chez eux les cas sont rares. Cependant si cela arrive, ils accusent quelqu'un d'avoir jeté un sort au défunt et lui vouent une haine implacable.

Quand un Indien vient à mourir, ses parents ensevelissent le mort dans le plus grand secret; ils enterrent avec lui les armes dont il se servait et ne parlent plus de lui. Même si on les interroge, ils restent muets et c'est à leur silence qu'on recon-

naît la perte qu'ils ont faite. Voici encore quelques-unes de leurs superstitions : ils ne se couchent jamais la tête tournée vers le Nord; ils ont peur du tonnerre et lorsqu'il tonne, ils se réfugient dans leurs huttes où ils restent accroupis, la tête inclinée et les yeux fermés, en proie à la plus grande terreur.

Ils croient à la vertu de petites pierres bleues qui viennent des Andes; ce sont leurs amulettes. Les femmes portent aussi des colliers formés avec les petits os des phalanges de leurs ennemis.

Les dialectes Indiens de cette partie du Chaco sont plus ou moins dérivés de la langue *tupi;* la prononciation est gutturale.

Parmi leurs usages, il faut signaler l'habitude dégoûtante de se chercher mutuellement les insectes dont ils sont couverts et de les écraser avec les dents, en donnant tous les signes de la plus vive satisfaction. Il paraît qu'ils mettent à mort tous les enfants qui naissent contrefaits.

Telles sont les principales observations ethnographiques notées par M. de Brettes dans sa première exploration du Chaco.

De retour en France, M. de Brettes reçut un bienveillant accueil de la Société de Géographie. Un banquet organisé par le Syndicat de la Presse colo-

niale française lui fut offert au Grand Hôtel sous la présidence de M. José Paz, ministre plénipotentiaire de la République Argentine, et réunit autour du jeune voyageur MM. de Lesseps, de Brazza, Edouard Laillet, président du syndicat de la Presse coloniale, L. Suberbie, l'explorateur de Madagascar, de la Guéronnière, ancien officier de marine, oncle de M. de Brettes, Victor Taunay, vice-président du syndicat, E. Jactel, le spirituel conférencier, moi-même l'auteur du présent ouvrage, des représentants de l'*Agence Havas,* du *Temps,* du *Figaro*, du *Gaulois,* quelques membres du Syndicat de la Presse coloniale, etc., heureux de témoigner au jeune explorateur l'intérêt qu'ils prenaient à ses travaux.

A l'issue du banquet, un punch fut offert à la Presse dans les salons du Grand Hôtel et au nom du syndicat de la Presse coloniale, M. Edouard Laillet, son président, remit à M. de Brettes une médaille d'or comme souvenir et comme encouragement.

Quelques mois après cette cordiale réception, M. de Brettes repartait pour l'Amérique du Sud, chargé d'une mission par le ministère de l'Instruction publique.

# CHAPITRE V

## MISSION SCIENTIFIQUE DE J. DE BRETTES

## DU HAVRE AU CHACO

C'est le 30 juin 1886, au Havre, que Joseph de Brettes s'embarqua pour Buenos-Aires à bord de la *Ville de Maranhão*, de la Compagnie des Chargeurs-Réunis.

Il était huit heures du soir quand le vapeur dépassant le phare de la jetée, battit de son hélice les eaux de la Manche empourprées par le soleil couchant. La soirée était splendide : belle mer et bonne brise.

Debout sur le pont, le jeune voyageur laissait errer ses regards sur le merveilleux panorama que lui présentaient le port et la ville du Havre, encadrés par les verts coteaux d'Ingouville et de Graville. Puis le vaste estuaire de la Seine avec sa ligne de blanches falaises et les plages normandes, aimées des Parisiens, lui apparut tout entier

dans le lointain estompé déjà d'une brume légère.

Ce n'était pas la première fois qu'il s'éloignait de la France; cependant il ne put échapper à l'impression de tristesse et d'isolement qui serre le cœur du plus indifférent au moment où la terre de la patrie disparait peu à peu à l'horizon. Ce n'est plus qu'une ligne indécise, puis un point vague sur lequel s'attachent encore les yeux et qui bientôt s'évanouit aussi. A ce moment suprême, il semble que quelque chose vous soit arraché au plus profond de votre être : ce sont les affections et les habitudes, — toute une partie de vous-même que vous avez laissée là-bas, au pays, et que vous ne retrouverez peut-être jamais. L'angoisse de l'inconnu vous envahit et vous vous sentez perdu comme un atome infime au milieu de l'immensité des flots. Puis ce sentiment de désespoir surmonté, le présent vous ressaisit : la vie du bord va commencer pour vingt-quatre jours. L'installation de la cabine, l'observation des voisins de table et des passagers remplit les premières journées dont la monotonie est des plus pesantes. Puis peu à peu des relations s'établissent d'après les affinités, parfois même des romans s'ébauchent...

Pour Joseph de Brettes, l'habitude constante de confier à son Journal les moindres faits du

jour lui fut d'une grande ressource contre l'ennui.

Il note le temps, le point fait avec le capitaine, le chemin parcouru, les discussions du dîner ou les conversations avec le docteur... Parfois une silhouette rapidement croquée complète et fixe un souvenir...

Il n'y avait à bord de la *Ville de Maranhão* que neuf passagers des « premières » ; aussi les distractions étaient-elles peu variées. Quelques heures données à l'étude des mathématiques, les repas, la sieste, la visite à Diane, une belle chienne de Biskra, fidèle compagne qui avait sa niche à l'avant, le jeu de dames ou une causerie sur le pont remplissaient tant bien que mal la journée. Notre voyageur rencontra parmi les passagers des « troisièmes », un ancien spahi qui parlait arabe et qui lui proposa de l'accompagner dans le Chaco. Tout en remettant sa réponse à plus ample informé, il en profita pour faire avec le spahi de longues conversations en arabe.

Le 6 juillet, dès 11 heures et demie du matin, le pic de Ténériffe fut signalé, dominant l'Océan de la hauteur de ses 3,710 mètres, comme un gigantesque pain de sucre, bien qu'il fût encore éloigné d'environ 50 kilomètres. Les passagers

s'armant de longues-vues se faisaient part de leurs observations. Ces immenses blocs de ponce blanchis par les exhalaisons sulfureuses, ces basaltes et ces laves battus par les flots semblaient peu justifier la réputation classique des îles Canaries. Des rochers et des volcans font, en effet, un piètre séjour pour les bienheureux, et il ne faut rien moins que les voir à travers la poésie d'Homère pour leur découvrir quelque charme. Cependant ces îles, fort différentes d'aspect et de végétation, possèdent quelques délicieuses vallées, protégées par les montagnes contre les vents brûlants du désert et qui sont de petits paradis rafraîchis par des cascades et des ruisseaux.

Le paquebot faisant escale à Santa-Cruz, les passagers peuvent descendre à terre et se promener pendant quatre heures dans cette ville tout à fait espagnole. Les fenêtres des maisons sont garnies de grillages en bois, derrière lesquels les femmes et les jeunes filles passent la plus grande partie de leur existence, caquetant ou travaillant, et surtout guettant avec avidité les occasions trop rares de satisfaire leur curiosité. Dans les archipels africains, les femmes sortent peu et cette habitude est sans doute un vieux souvenir de la domination arabe. A 9 heures, la *Ville de Maranhão* appareil-

lait et reprenait sa course à travers l'Atlantique. M. de Brettes avait laissé son courrier à Ténériffe et il note en passant dans son Journal que le domestique de l'hôtel, qui s'était chargé de mettre les lettres à la poste, était Français, fort poli et bachelier. Le temps manquait pour apprendre par quel concours d'aventures ce bachelier était venu échouer dans un hôtel de Ténériffe.

Le paquebot approchait de l'équateur; la chaleur devenait accablante et on en arrivait à désirer qu'un gros temps vînt rompre la monotonie désespérante des heures et rafraîchir l'atmosphère embrasée.

Le 7 juillet, les voyageurs furent satisfaits. Le navire fut pris par un grain qui fit rentrer dans les cabines tous ceux qui n'avaient pas l'estomac solide. Le roulis était affreux, et à chaque instant le paquebot plongeait dans l'écume, tandis que des lames venaient balayer son pont. Le mauvais temps dura pendant deux jours, puis, le 9 juillet, l'Océan reprit sa belle couleur de turquoise et le soleil reparut.

Aucun incident à signaler dans les journées suivantes, où la rencontre d'un voilier et d'un requin défraie seule les conversations avec les mêmes échos du bord.

La chaleur est étouffante; on vient de passer la Ligne le 14 juillet. Cette date ramène la pensée du voyageur vers la patrie et vers les êtres aimés. Il se rappelle la fête nationale célébrée partout en France, les réunions de parents et d'amis où sa place est aujourd'hui vide et il voudrait aussi crier : Vive la France! C'est à présent qu'il sent combien elle lui est chère cette patrie qu'il a quittée par caprice aventureux, poussé par le démon de l'inconnu et l'ambition d'aller chercher au delà des mers, à travers mille dangers, un peu de cette gloire que les lointaines entreprises dispensent aux apôtres de la civilisation. Il se trouve alors bien loin de la France qu'il ne reverra peut-être plus et son isolement lui paraît encore plus pesant en ce jour de fête qu'en un autre jour.

Mais bientôt sa jeunesse ardente reprend le dessus. Il oublie les ressouvenirs attristants pour admirer au fond de la nuit lumineuse ces constellations éclatantes qui formaient comme un feu d'artifice sans fin. Il pense au Chaco et à la vie d'aventures qui l'attend parmi les Indiens...

La première expédition de M. de Brettes dans le Chaco austral était connue de quelques-uns des passagers. On savait qu'il était chargé d'une mission scientifique et on saluait en lui l'explorateur

français qui allait encore pénétrer dans la contrée mystérieuse où le Dr Crevaux avait si malheureusement péri.

M. de Brettes possédait une brochure publiée par la Société de Géographie de Nancy à l'occasion de l'inauguration du buste du Dr Crevaux. Un passager qui feuilletait cet ouvrage étant tombé sur le discours de M. Gauthiot, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris, le trouva si émouvant qu'il voulut le lire à haute voix. Le passage où il est question de « l'influence de l'éternel féminin sur les natures énergiques » fit monter les larmes aux yeux de quelques belles passagères. M. Gauthiot sera certainement flatté du succès obtenu par son éloquence au delà de l'équateur.

Le 21 juillet fut signalé par le combat d'une baleine et d'un espadon aperçu par le travers de babord. Les baleines fréquentent, paraît-il, ces parages, car le lendemain une seconde baleine était en vue. Le terme de la traversée approchait; la côte était peu éloignée et, le paquebot y étant porté par le vent et le courant, des sondages fréquents devenaient nécessaires. La mer était dure, et la houle fut très forte pendant la journée du 23 juillet. Avant de débarquer à Montevideo, M. de Brettes termina

ses pourparlers avec l'ex-spahi J... et l'engagea pour l'accompagner dans le Chaco. Il retint aussi comme secrétaire un ancien sous-officier d'artillerie R..., de passage sur le paquebot.

C'est le 24 juillet que M. de Brettes débarqua à Buenos-Aires. Il y trouva M. de Boiviers, ingénieur français qui devait faire partie de l'expédition et auquel il avait donné rendez-vous.

Les premiers jours furent employés à chercher un logement et à rendre visite au ministre de France et à diverses personnes, avec lesquelles M. de Brettes avait été en relations pendant son précédent voyage. L'excellent accueil qui lui fut fait, les promesses qu'il recueillit lui firent bien augurer de l'accomplissement de sa mission.

Les préparatifs de l'expédition, achats d'armes, d'instruments de précision et de vêtements occupèrent aussi plusieurs journées. R... fit l'acquisition d'un fusil-revolver et J... d'un fusil à percussion centrale.

Ces préparatifs furent interrompus par un incident qui aurait pu avoir des suites graves. Le 11 août, pendant que M. de Brettes faisait la sieste, il est réveillé par le bruit d'une altercation violente qui avait lieu dans la chambre voisine.

Se levant aussitôt, il accourt et trouve son se-

crétaire aux prises avec le propriétaire de la maison, un Allemand, qui était absolument ivre et voulait lui faire un mauvais parti. A une observation de M. de Brettes, cet individu ne trouva d'autre réponse qu'un coup de couteau qui, détourné à temps, lui entama néanmoins le médius jusqu'à l'os.

Indigné et furieux, M. de Brettes lui administra une si formidable volée de coups de canne qu'il le laissa pour mort sur le carreau; l'affaire n'eut pas de suites.

La blessure se cicatrisa au bout de quelques jours, mais le doigt resta longtemps paralysé.

Les achats étaient faits, les préparatifs terminés et M. de Brettes avait reçu ses lettres officielles de recommandations pour le général Fortheringham, gouverneur du Chaco central. Ce dernier, d'après les ordres du ministre de la guerre, devait lui fournir une escorte de 25 cavaliers et lui faciliter son voyage. Tout semblait marcher à souhait; l'expédition allait pouvoir commencer.

Le départ fut annoncé dans les journaux de Buenos-Aires et, après avoir fait ses adieux à ses nombreux amis, et pris congé du ministre de France, M. de Brettes s'embarqua le 20 août avec M. de Boiviers, R. et J. à bord d'un vapeur qui remontait le cours du Parana. Il emportait de Buenos-Aires

le souvenir charmant de sa dernière soirée passée chez Mme Sarah Bernhardt : son voyage commençait sous d'heureux auspices. La traversée n'offrit aucun incident, et après avoir touché à Rosario, la Paz et Corrientes, l'explorateur et ses compagnons arrivèrent le 27 août à Formosa.

Le général Fortheringham lui fit une réception des plus aimables, l'invita à dîner, le combla d'éloges, mais lui déclara qu'il n'avait pas de chevaux disponibles et aptes à tenir la campagne. Fâcheux contretemps. En présence de ces difficultés, M. de Boiviers repartit aussitôt pour Buenos-Aires afin de tenter de nouvelles démarches auprès du gouvernement argentin.

En attendant son retour, M. de Brettes s'occupa d'observations astronomiques, magnétiques et météorologiques et avec l'aide d'un Indien Toba, mis à sa disposition, il compléta son vocabulaire des langues indiennes.

Quelques courses à cheval aux environs de Formosa, à travers des plaines de hautes herbes bordées de fourrés épineux, qui donnent à cette région l'aspect du Chaco austral; des chasses au tigre, au caïman et au coati remplirent tant bien que mal les journées avec des préparations d'animaux et de plantes et l'étude continuelle des mathématiques.

Les démarches furent longues à Buenos-Aires; néanmoins le 15 septembre, M. de Brettes reçut une dépêche de M. de Boiviers lui annonçant qu'il avait obtenu du docteur Pellegrini, vice-président de la République Argentine, une escorte de cinquante hommes et de cinquante chevaux (1); car, au dire du gouverneur, le chiffre de la première escorte était insuffisant.

Sur ces entrefaites, M. de Brettes se sépara de R. et de J., qui, par leur insubordination et leur inconduite, lui avaient donné maints sujets de mécontentement, et partit pour Corrientes où un banquet lui fut offert le 30 septembre. Là, il fit l'acquisition d'un yacht qu'il baptisa le *Crevaux*. Plusieurs semaines furent employées à le gréer et à y faire les réparations nécessaires.

Pendant ce temps-là, une société bolivienne, le « Centro Boliviano », patronnée par son gouvernement, proposa à M. de Brettes le commandement d'une expédition destinée à atteindre la Bolivie en remontant le cours du Pilcomayo. Bien que le départ ne pût avoir lieu avant deux mois et malgré les difficultés qu'offrait la navigation du Pilcomayo, l'explorateur accepta avec joie, tant cette inaction

(1) Voir Appendice.

forcée lui pesait. M. de Boiviers revint de Buenos-Aires le 15 octobre, porteur de lettres officielles pour le général Fortheringham. Le 26 suivant, il se rendit à Formosa auprès du gouverneur et, par la même occasion, il se chargea de ramener les caisses et les ballots, ainsi que Diane, laissés à Formosa. C'est le 30 octobre que M. de Brettes fut fixé définitivement sur les intentions du général Fortheringham. Tout en protestant de sa déférence aux ordres du Dr Pellegrini, il objecta « qu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour l'achat des chevaux; que la saison était trop avancée; qu'il serait bon de remettre le départ de l'expédition au printemps suivant; enfin, que le chiffre de l'escorte était insuffisant, etc. »

Il était aisé de comprendre que le général Fortheringham était opposé à toute exploration; sans doute pour cette bonne raison qu'il venait d'échouer lui-même piteusement dans une précédente expédition dirigée vers cette même région que se proposait d'explorer M. de Brettes.

« Je suis fatigué d'attendre, écrit M. de Brettes dans son journal. Ces retards me font souffrir affreusement, mais personne ne s'en doute; les envieux se réjouiraient trop de mes tourments. L'attente, qu'on appelle la science de la vie, est pour moi une mort lente. Attendre à Buenos-Aires! Attendre à

Formosa ! Attendre à Corrientes ! C'en est trop ; advienne que pourra, je veux partir. »

Le même jour, M. de Brettes apprend la mort du commandant Host qui avait tenté la même exploration que lui dans le Chaco austral et la mort de Paul Soleillet qu'il avait connu à Paris. Serait-ce un avertissement ! Et la phrase d'une jolie passagère de la *Ville de Maranhão* lui revient à la mémoire. Va-t-il aussi « faire comme Crevaux » ?

Ces réflexions manquaient de gaieté ; mais nous connaissons assez notre voyagenr pour être certain qu'il ne s'y arrêta pas ; du reste, il n'était pas d'humeur à se laisser tuer en route « par hasard » comme beaucoup d'explorateurs et, en tous cas, il était décidé à vendre chèrement sa peau.

Le 3 novembre, le *Crevaux,* lesté, paré, était amarré en face de l'Hôtel Américain. Le petit navire avait vraiment fort bon air avec son gréement neuf et ses deux pavillons français et argentin. M. de Brettes aurait bien désiré l'armer d'un petit canon Hotchkiss, mais la mise en place aurait encore demandé quatre jours et il lui tardait de partir.

Le yacht ne se tira pas trop mal de son voyage d'essai ; le gréement un peu neuf et l'inexpérience de l'équipage réclamaient encore des soins et des perfectionnements. En effet, dans une fausse ma-

nœuvre, M. de Brettes fut précipité dans le rio; mais il fut le premier à rire de ce bain forcé et nullement désagréable, eu égard à la température.

Les cartes des rios Paraguay et Parana manquaient encore; il avait été impossible d'en trouver à Buenos-Aires : il fallait essayer de s'en passer. Enfin, après avoir écrit au ministre de France (10 novembre 1886) pour lui faire part des entraves apportées à l'accomplissement de sa mission (1), M. de Brettes s'embarqua à bord du *Crevaux,* faisant voile pour le Paraguay.

Il s'éloignait de la République Argentine non sans une certaine satisfaction; car, à part quelques amitiés sûres et dévouées, il n'avait guère rencontré autour de lui, surtout pendant les derniers mois, que des jalousies et une hostilité plus ou moins déguisée. « Les uns, écrit M. de Brettes, s'imaginent que je viens gagner de l'argent à leurs dépens; les autres prétendent que je veux marcher sur leurs brisées, bien qu'ils ne soient nullement disposés à entreprendre la moindre expédition. — Les plus aimables me considèrent comme un bandit; les plus sérieux comme un fou... » Il fallut à M. de Brettes rien moins que sa ténacité inébranlable et

1 Voir Appendice.

son énergie peu commune pour ne pas se laisser abattre par ces déboires journaliers et pour en imposer à des inimitiés qui n'attendaient qu'un signe de faiblesse pour se manifester par des faits.

## CHAPITRE VI

### A BORD DU « CREVAUX ».

Le 11 novembre 1886, à midi et demi, le *Crevaux* quittait Corrientes. MM. de Brettes, de Boiviers, M. C., un marin paraguayen du nom de Velasquez et Diane formaient à la fois l'équipage et les passagers du yacht qui, paré de ses voiles et poussé par une bonne brise, glissa sur les eaux du fleuve comme un oiseau qui s'envole.

Quelques amis, debout sur une falaise élevée, leur adressèrent de la main un dernier adieu; puis, Corrientes disparut bientôt à l'horizon. A onze heures du soir, le *Crevaux* mouillait près du *riachuelo* Atajo. Le lendemain, il se remettait en route par une excellente brise. Quelques gros bateaux, entre autres le vapeur *Taraguy* en passant à côté du frêle esquif lui faisaient faire des bonds analogues à ceux de Diane au milieu des hautes herbes.

Le déjeuner se fit le long du Chaco argentin à l'ombre de vieux arbres qui trempaient leurs bran-

ches dans l'eau. Le vent n'était plus favorable, et malgré d'habiles manœuvres appuyées d'un halage énergique, le bateau ne put arriver le jour même à Humaïta et la nuit se passa sur la rive paraguayenne. Le lendemain seulement à force de rames et de halage, le *Crevaux* put atteindre cette petite ville, après être passé en vue d'une digue formée de roches volcaniques et portant encore les traces de la lutte terrible, dont elle fut à la fois témoin et victime, entre la flotte brésilienne et les batteries d'Humaïta. C'eût été une illusion de s'imaginer que cette petite bourgade accueillerait nos voyageurs à bras ouverts. Un douanier les avertit, d'un geste impérieux, d'avoir à passer au large car, venant de la République Argentine, ils étaient fortement soupçonnés du choléra, dont quelques cas s'étaient, en effet, déclarés à Buenos-Aires et à Rosario.

Il n'y avait rien à dire; cependant M. de Brettes réclama de la viande fraîche et du pain. On fit droit à sa demande et pendant que le mets national, l'*asado,* se préparait, le *Crevaux* se dirigea vers le Chaco et fit halte en face de deux grands voiliers, ses compagnons de la veille. M. de Brettes saisi d'une violente névralgie employa sans succès du camphre, puis de l'éther, selon deux méthodes différentes et dont l'efficacité est garantie par leurs

auteurs; mais ce polythéisme en matière médicale ne réussit pas à notre explorateur. La faute en est-elle à l'éther? Fallait-il s'en prendre à Raspail? *Quien sabe?* Une bonne nuit avec ce sommeil de plomb que donne l'accord d'un bon estomac et d'une bonne conscience fut beaucoup plus efficace. Le *Crevaux* s'en alla mouiller à la côte du Chaco et son équipage profita d'une température de 32° à l'ombre pour procéder, en *uniforme de sauvage*, à un lessivage complet des chemises de flanelle et des pantalons.

Le soleil eut bien vite séché le tout et nos voyageurs déjeunèrent sur une sorte de plage sablée, abritée de bambous et de palmiers. Un couple de serpents s'y prélassait au soleil, tandis que plus loin hurlait une bande de singes. Une foule d'insectes aussi variés que malfaisants s'ingéniait à les empêcher de prendre le moindre repos.

Quelques observations astronomiques servirent à tromper la longueur des heures, dans l'attente du moindre vent. Le passage d'un vapeur du Lloyd, le *Rio Uruguay*, rompit un instant la longueur de cette station employée à épiloguer sur la méthode dite des à peu près qui paraît chère aux topographes du crû et à corriger les nombreuses erreurs des cartes. Vers le soir, M. de Brettes fati-

gué de son inaction fut pris de l'envie d'aller jusqu'à Puerto Veremjo distant de deux lieues environ. En compagnie de M. C..., il descendit dans la *canoa* et bientôt ils disparurent dans la nuit qui se faisait de plus en plus noire et orageuse. M. de Boiviers resta à bord à causer du Paraguay avec le matelot qui parlait de sa patrie avec une émotion communicative. Vers deux heures du matin, une barque glissa légèrement le long du bord. C'étaient nos excursionnistes qui revenaient sans avoir pu débarquer. Ils n'avaient pas pensé à prendre sur eux le moindre papier qui pût faire foi de leurs bonnes intentions. De plus, le costume de l'explorateur, pour être pittoresque, était peu fait pour inspirer grande confiance. Un couteau en travers de la ceinture rouge qui lui entourait le torse, un chapeau fantaisiste et le reste à l'avenant, sans parler de l'heure indue de ce débarquement, tout cela parut fort louche au soldat du port. Sur l'annonce de la prochaine arrivée d'un petit voilier, ses soupçons s'accrurent considérablement. Il se demanda s'il n'avait pas affaire à des écumeurs de rivière et leur refusa l'entrée du village. Cette aventure défraya les conversations du lendemain, sur lequel on comptait toujours pour déplacer le bateau, et les points de vue sans parler des moustiques.

Vers le soir, le temps fraîchit et bientôt aux quatre coins de l'horizon un magnifique orage se prépara.

Les ténèbres s'étaient faites tout à coup; des ténèbres opaques incessamment sillonnées par des éclairs jaillissant comme des nappes de lumière. Le *Crevaux* bondissait comme un cheval de race emporté dans la tourmente. En face de Puerto Vermejo où l'on ne pouvait plus guère penser à descendre, le bateau s'ensable un moment, mais bientôt dégagé, il reprend sa marche en avant. Sous l'impulsion de la rafale, le *rio* affecte les allures d'une véritable mer; la pluie commence à tomber à larges gouttes et dans l'obscurité devenue excessive les éclairs seuls montraient la route.

Au matin du 17 novembre, le *Crevaux* qui s'était fort bien comporté se trouva aux environs de Villa del Pilar, dans le voisinage d'un bateau marchand. Le vent avait cessé et les deux bateaux marchèrent à un moment côte à côte. La conversation s'établit et le capitaine invita nos voyageurs à monter à son bord. Son voilier, en effet, valait bien la peine d'être visité. L'aménagement du roof était confortable et élégant. Le capitaine leur offrit une goutte de *guindado* (liqueur de cana dans laquelle on fait macérer des pêches) et accepta de

venir prendre l'apéritif à bord du *Crevaux*. Il serait éxagéré de dire que son roof à la fois salon, salle à manger, dortoir, cabinet de travail, etc., fit l'admiration de l'invité. Mais il en loua l'aménagement bien compris pour faire tenir beaucoup de choses en peu d'espace, à condition de ne rien laisser traîner.

Le vent ne tint pas ses promesses et le *Crevaux* fut repris par le calme plat. Le caprice de la route l'avait conduit sur les bords d'un terrain en forme de cirque avec une lagune au milieu. Cette lagune était habitée par des caïmans, tandis qu'aux alentours s'agitait un peuple de canards, de flamants et de dindons sauvages. Des oiseaux comestibles vinrent tenter le fusil des voyageurs qui malheureusement ne purent retrouver leur petit plomb de chasse et furent obligés de se contenter de légumes secs arrosés de *mate*, en face de ces volailles qui semblaient provoquer la broche. En revanche, les moustiques et des nuées de mouches noires cherchaient à les dévorer. M. de Brettes imagina, à terre, une sorte de tente conique faite d'une voile sous laquelle les voyageurs se glissèrent pour éviter les moustiques.

Diane chassait de son côté. Tout à coup elle avisa un trou, en élargit l'ouverture à coups de

pattes et de museau et en fit sortir précipitamment le propriétaire, un superbe rat qui s'en fut plonger dans la rivière. Mais Diane le ramena sur la rive et le mit à mort d'un coup de croc. Autre prouesse à huit heures du soir; cette fois c'était un animal assez semblable au putois et de forte taille avec qui la lutte était engagée. On l'acheva, puis on le fit cuire; mais Diane refusa complètement d'y goûter.

Plusieurs jours se succédèrent dans une immobilité complète. Le temps était superbe; trop de ciel bleu, trop de soleil; un bon orage aurait bien mieux fait leur affaire. Les ébats des caïmans au milieu de la petite lagune, quelques observations astronomiques faites en dépit des moustiques, la chasse dans ce pays où le gibier abondait, telles furent les seules distractions de ces calmes plats.

Tout lasse, même le séjour du paradis! La vue de ces arbres toujours verts, de ces forêts peuplées d'oiseaux aux mille couleurs finit par énerver nos voyageurs. Les alertes causées par les *carpinchos*, les cris des caïmans leur causaient moins d'émotion qu'une baisse du baromètre. Enfin le 21 novembre, des perturbations atmosphériques s'annoncèrent; c'était un orage complet et selon tou-

tes les règles, qui emporta le *Crevaux* avec la vitesse d'un vapeur.

Malheureusement, on ne pouvait guère voyager la nuit, malgré tout le désir de M. de Brettes qui s'irritait contre les raisonnements prudents du marin paraguayen. Le *Crevaux* appareilla donc pour reprendre sa course dès le matin, par une pluie battante. Vers le soir, le *rio* sembla se parer de gondoles noires ornées de lanternes vénitiennes. C'étaient tout bonnement de grosses mouches phosphorescentes posées sur des troncs d'arbres ou des plantes flottantes qui, de loin, donnaient cette illusion féerique.

Ému par le recueillement de cette soirée exquise, le matelot paraguayen se mit à chanter des airs de son pays dont la mélodie naïve répondait bien à l'impression ressentie par les voyageurs en face de la forêt aux profondeurs mystérieuses, endormie à présent dans les ombres et le silence de la nuit. Sous l'action des pluies qui allaient persister jusqu'à la fin du printemps, le *rio* commençait à croître d'une façon très sensible et une végétation exubérante et folle montait à l'assaut des arbres géants, aux troncs à demi noyés, voilant les rives d'un rideau impénétrable. Le matelot chantait toujours et les voyageurs se gardaient bien d'inter-

rompre cette chanson empreinte de toute la poésie de la forêt vierge.

Après être passé à Formosa, qui ne rappelait à M. de Brettes et à M. de Boiviers que des ennuis et des déboires, le *Crevaux* brûla Villa Oliva. Puis



Diane à bord du « Crevaux ».

le vent devenant contraire, le bateau dut courir des bordées. Pendant ces retards, les provisions s'épuisaient; dans la crainte de la famine, on se livra à un sérieux inventaire de la cambuse. Le biscuit et les pommes de terre furent comptés avec sollicitude; les sacs de riz, de haricots et de café, vidés avec la plus grande précaution. Le rationne-

ment s'imposait et déjà la complainte du *Petit navire* était sur toutes les lèvres... Cependant l'Assomption n'était plus qu'à deux jours de route, mais à chaque détour du *rio*, le vent changeait de direction. Le *Crevaux* tendait son aile à la moindre brise; un nouvel orage le porta un peu en avant; mais voici bien une autre tempête qui se prépare. M. de Brettes fait une observation au matelot paraguayen à propos d'une négligence de service. Velasquez, ordinairement convenable, répond d'une façon malséante et menace de se retirer. On lui règle son compte aussitôt et il débarque pour s'informer de la longueur du chemin qui lui reste à faire pour gagner l'Assomption par terre. Le trajet lui sembla un peu long et il ne dissimula pas son désappointement. M. de Brettes lui offrit de déjeuner en attendant mieux. Velasquez, très brave homme au fond, déclara avec franchise que cette combinaison lui plaisait beaucoup mieux. Le vent, de son côté, parut vouloir se mêler à cette petite fête en soufflant à bouche que veux-tu... Tout fut oublié et en route!

Le 1er décembre, le pic de Lombare apparaît comme une sentinelle avancée aux avant-postes de l'Assomption.

Sur l'autre rive, le Pilcomayo se jette dans le Pa-

raguay et ses eaux se distinguent par leur pureté au milieu du cours du grand fleuve.

Après avoir franchi une ligne de rouges falaises, on aperçoit la capitale du Paraguay s'élevant en amphithéâtre sur les collines qui bordent la rive gauche du rio Paraguay, en face du delta formé par l'embouchure du Pilcomayo. A vol d'oiseau, cette ville ressemble à ces pittoresques villégiatures des environs de Paris, où les villas apparaissent clairsemées au milieu d'un océan de verdure; mais là-bas, les bosquets sont d'orangers, de bananiers et de lauriers. Cet aspect tient à la construction uniforme des maisons, par îlots, en façade sur des rues tirées au cordeau et se coupant à angles droits, tandis qu'elles possèdent toutes par derrière un *patio* et un jardin.

Le *Crevaux* jeta l'ancre devant la Capitania et quelques minutes après un officier du port arriva accompagné de quatre matelots et fit aux voyageurs un tableau déplorable de l'état sanitaire de la ville en proie au choléra.

L'insistance de M. de Brettes finit par triompher de ses objections et laissant à Velasquez le soin de mettre un peu d'ordre à bord, M. de Brettes et M. de Boiviers débarquèrent sur une plage sablonneuse et se dirigèrent vers le Consulat de France.

Les maisons de l'Assomption sont assez irrégulièrement bâties et la symétrie paraît être le moindre souci des architectes paraguayens. En revanche, les façades décorées de pilastres sont peintes en jaune clair ou en violet. Les édifices publics sont peu nombreux et de pauvre apparence. La cathédrale et l'église San Roque ont un aspect monumental, grâce à leurs frontons élevés à une grande hauteur au-dessus du toit.

Le Panthéon, la gare du chemin de fer central, le palais et le théâtre, constructions décrétées par le maréchal Lopez dans un moment d'enthousiasme, sont restés inachevés. Seul, l'Arsenal d'où sortirent ces canons qui permirent au Paraguay de tenir tête à l'Uruguay, à la République Argentine, au Brésil et de retarder pendant six ans l'entrée des troupes alliées sur le territoire paraguayen, l'Arsenal atteste encore par l'importance de ses ruines le génie du dictateur.

La *Recoleta* et la *Cancha* sont les promenades de prédilection de la population « Asuncena ». La *Cancha,* ancienne villa de Mme Lynch, la femme de Lopez, est située au sommet d'une colline boisée d'où la vue s'étend sur un panorama admirable, formé par la ville, le port, le fleuve et à l'horizon par les rives verdoyantes du Chaco.

On se rend à la Cancha à travers des flots de poussière, soit à cheval, soit encore dans des tramways qui obtiennent à l'Assomption le même succès que dans toute l'Amérique du Sud.

On comprend quelle place doivent tenir les promenades dans l'existence d'une population démonstrative, prompte à l'enthousiasme et aimant par-dessus tout la vie libre, en plein air, sous un ciel éternellement bleu. Levé de bon matin, le Paraguayen endosse sa chemise blanche, d'une blancheur immaculée qui, avec son pantalon de toile, constitue son costume, et prend les cinq ou six infusions du *maté* préparées par sa compagne. Puis le chapeau de feutre sur la tête, — car il n'y a que les étrangers qui portent des chapeaux de paille, — le couteau à la ceinture et le *poncho* aux dessins variés, jeté sur l'épaule, il va du port à la Calle Palma (1), se promène à l'aventure par les rues de la ville et ne rentre chez lui que le soir, enivré de poussière, de mouvement et de bruit.

Vêtue d'une longue chemise de toile blanche, serrée à la ceinture et bordée parfois de dentelles d'une incomparable légèreté, la Paraguayenne est

(1) La rue principale de l'Assomption.

une des fleurs les plus gracieuses de la flore tropicale.

Les « Asuncenas » sont d'excellentes ménagères; on les rencontre le matin, au marché, un gros cigare à la bouche, glissant plutôt que marchant au milieu de la population compacte et grouillante, sans laisser tomber le paquet ou la cruche, voire même la bouteille qu'elles portent toujours sur la tête avec un merveilleux équilibre. Leurs principales occupations sont, avec le blanchissage et la confection des vêtements, la fabrication de ces fines dentelles qui sont un vrai travail de fées (1). Ajoutons que dans la guerre du Paraguay, qui fut une de ces guerres de géants dont notre vieille Europe a perdu la mémoire, tous les Paraguayens en état de porter les armes moururent jusqu'au dernier, avec le dictateur Lopez, pour la défense de la patrie, et à la fin de la guerre, le recensement établit que les femmes formaient les trois cinquièmes de la population. Les Paraguayennes se montrèrent les dignes compagnes de ces héros, les dignes sœurs des Parisiennes du siège.

M. de Brettes fut obligé de demeurer trois mois

(1) « *Nandoutis* » en guarani.

à l'Assomption. Il employa ce temps à mettre en ordre ses observations hydrographiques recueillies à bord du *Crevaux* et ses corrections des cartes des *rios* Parana et Paraguay.

Puis, toujours avec l'aide de M. de Boiviers, il put continuer et terminer à vingt-sept ans d'intervalle les sondages et les relèvements du lac Ypa Caraï, œuvre commencée par les ingénieurs anglais Burel et Valpy, et que la guerre de 1864 avait interrompue. M. de Brettes avait aussi adressé deux lettres au ministre de France à Buenos-Aires pour le prier de vouloir bien réclamer du gouvernement paraguayen l'appui moral qui lui était nécessaire pour l'accomplissement de sa mission. Mais sans doute à cause de l'irrégularité des courriers, ses lettres restèrent sans réponse. Sur ces entrefaites, il apprit que le « Centro Boliviano » avait abandonné tout projet d'exploration. L'explorateur se décida alors, dès que les communications furent rétablies, à faire un voyage à Buenos-Aires. Le ministre de France voulut bien adresser une lettre au ministre des affaires étrangères du Paraguay en lui demandant pour l'explorateur tout l'appui possible.

Ce voyage à Buenos-Aires lui fut profitable à plusieurs égards, car un particulier de la ville

mit gracieusement à sa disposition un petit vapeur et quatre volontaires lui offrirent de l'accompagner.

Parmi ces volontaires, M. Émile Dautier, ingénieur-mécanicien, mérite une mention spéciale pour son dévouement désintéressé. Ils se séparèrent d'un commun accord, échangeant la promesse de se réunir au moment de l'entrée en campagne qui, à ce moment, pouvait être indéfiniment différée.

Mais les réparations nécessaires à la machine demandaient plus de temps qu'il ne le croyait; les quatre volontaires, las d'attendre, l'abandonnèrent. M. de Boiviers lui-même, qui l'avait toujours accompagné depuis Buenos-Aires et lui avait rendu de nombreux services, n'ayant plus assez de temps disponible pour attendre le départ, renonçait aussi à l'expédition.

M. de Brettes demeura seul.

Malgré ces contre-temps et ces contrariétés, l'explorateur ne perdit pas un seul instant l'espoir de mener à bien sa mission, et sa ténacité semblait grandir avec les épreuves.

## CHAPITRE VII

### EN ROUTE !

C'est le 20 septembre 1887 que M. de Brettes quitta l'Assomption.

« Enfin nous sommes en route, écrit-il à cette date dans son journal, et *je suis en route*. J'ai besoin de me répéter cette phrase pour y croire. Ce serait le premier moment de satisfaction que j'aurais depuis bien longtemps, si je ne laissais derrière moi quelques regrets. La vie est une suite de désirs et de regrets... Le devoir avant tout; l'occasion de partir s'offrait, je l'ai saisie au vol. J'ai expédié à la hâte mes lettres pour la France et déposé quelques cartes en ville avec le traditionnel P. P. C. qui, dans l'occurrence, doit vouloir dire : « pour prendre Chaco ». Le président de la République m'a souhaité bon voyage avec beaucoup d'amabilité; le consul de France m'a remis une lettre de recommandation pour le minis-

tre de France en Bolivie; quant à M. José Monte, consul général de Bolivie, il m'a donné six lettres pour les autorités des principales villes que je vais traverser. Un grand nombre de Français m'ont accompagné jusqu'à bord du vapeur, qui devait appareiller à deux heures et qui n'est parti qu'à quatre heures. Leurs adieux et leurs vœux pleins de cordialité se défendent mal d'une secrète émotion. Mais bah! j'ai bon espoir, je crois bien fermement arriver à mon but malgré tout et malgré tous. Je regrette de n'avoir pas auprès de moi mon excellent Dautier qui m'a déjà donné tant de preuves de dévouement (1).

La vapeur siffle, l'officier de service à la *Capitania del puerto* vient à bord; une dernière poignée de mains et nous appareillons. J'aperçois au loin la petite maison blanche, entourée de bananiers et d'eucalyptus, où si longtemps j'ai attendu avec impatience l'heure du départ. Pourquoi la regarder maintenant s'effacer dans le lointain avec un serrement de cœur, puisque mon vœu s'accomplit? C'est un peu de moi-même, mes espérances et mes déceptions, que je laisse là-bas, dans cette petite

(1) Un retard de la poste empêcha M. Dautier de recevoir en temps opportun l'avis du départ de M. de Brettes et priva l'explorateur d'un fidèle compagnon de route.

maison où j'ai vécu si tranquille. Nous filons bien — bonne machine. — Bientôt au premier coude du *rio,* l'Assomption disparaît : je respire, me voici en route. Pour me distraire, je visite l'*Eduardo* et m'installe de mon mieux dans l'unique cabine placée à l'avant et qui remplirait mal l'office d'une glacière (42° centigrade à l'ombre). Un ministre anglican, qui a obtenu du consul de Bolivie l'autorisation de remonter le fleuve pour essayer d'établir des missions dans le haut Paraguay, est déjà installé dans notre local exigu et lit sa bible avec sérénité, étendu sur l'une des deux couchettes. Je le laisse en compagnie d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et vais surveiller l'arrimage de mes caisses et instruments de route.

A cinq heures, dîner. Il faut dire adieu au pain, remplacé ici par des *galletas,* biscuits en forme d'orange et d'une dureté à l'épreuve de la hache.

Le *vaqueano* (pilote) de quart, qui connaissait le ministre anglican avant l'embarquement, nous présente l'un à l'autre, *Go ahead! All Right!* Nous causons peu. Il m'apprend ce que je sais déjà : il se propose de porter la bonne parole aux Indiens. Bonne chance! mais il préférerait sans aucun doute un bon rosbif.

Les rives du fleuve sont encadrées par un rideau

de verdure sombre formé du feuillage épais des quebrachos, des palmiers Carandays, des bambous enchevêtrés de lianes. A la tombée de la nuit, nous arrivons à Villa Hayes, petit village situé à dix lieues au nord de l'Assomption et fondée en 1851 par le dictateur Lopez. Nous nous arrêtons deux heures pour faire du bois. Dans cette partie de l'Amérique du Sud, les bois durs, excellents pour le chauffage, sont tellement communs que les vapeurs remontant les rios Parana, Uruguay et Paraguay n'emploient pas d'autre combustible.

Pendant que l'équipage charge la *Chata,* sorte de bateau que nous traînons à la remorque et qui, faute de place, nous sert de soute ambulante, je descends à terre et y retrouve une ancienne connaissance, le Signor Perrochini, un Italien. Cet excellent homme m'avait été présenté à l'Assomption comme pouvant me donner d'utiles renseignements.

En sa qualité de marchand de bois (c'est lui qui fournit celui de l'*Eduardo*) il a vécu de nombreuses années en contact avec les Indiens civilisés des bords du fleuve et me donne, en effet, des détails intéressants sur les coutumes des Indiens Angaïtès et Sanapanas.

Je cause d'autant plus volontiers avec lui qu'il

parle français : c'est toujours un plaisir, loin de France.

Signor Perrochini me souhaite chaleureusement bon voyage avec un peu d'émotion dans la voix et ajoute : Au revoir! Ce pronostic me fait du bien; il atténue tout ce qu'avait de lugubre l'adieu des Français qui m'ont accompagné à bord en tenue de circonstance et avec des mines de « ces messieurs de la famille ».

Aussi, lorsqu'après l'appareillage du *vaporecito*, je vais prendre un peu de repos sur ma couchette de 20 centimètres de large, ma pensée s'envole-t-elle vers Paris, et je m'endors en souriant aux anges... parisiens.

21 *Septembre*. — C'est un singulier équipage que celui de l'*Eduardo*. Sur dix personnes, deux seulement sont de même nationalité, deux matelots italiens. Il faut compter, en outre, deux *vaqueanos* (pilotes) un Autrichien et un Espagnol; deux passagers, le ministre anglican et moi; un chauffeur argentin; un mécanicien uruguayen; un matelot paraguayen; un matelot brésilien. Ce serait une nouvelle Babel, si l'espagnol et le guarani ne remplissaient tant bien que mal le rôle de langue diplomatique et de volapück.

Mon compagnon de cabine est plongé depuis

cinq heures du matin dans la lecture de son éternelle Bible. Abraham, Isaac et Jacob l'absorbent tellement qu'il ne lève pas même les yeux, quand nous passons en vue d'un récif de forme bizarre (piñon) émergeant du *rio* et que je m'empresse de photographier. Nous rencontrons dans la matinée le vapeur *Missiones* du Lloyd Argentino. La tête de ligne de cette compagnie est Villa Concepcion à 370 lieues de Buenos-Aires et à 70 lieues au nord de l'Assomption.

Le rio Alto Paraguay n'est plus ensuite desservi que par une compagnie brésilienne faisant mensuellement le service entre Buenos-Aires et Corumba (Brésil).

Jusqu'à présent, j'ai eu grand'peine à cacher mon antipathie pour mon taciturne compagnon, le ministre anglican, que je croyais naturellement de nationalité anglaise. Mais voici qu'en parcourant le registre du bord, je m'aperçois que mon compagnon de cabine est danois. Je lui fais amende honorable *in petto* et puisqu'il n'y a plus de Manche entre nous, il n'y a presque plus de Pyrénées. A déjeuner, je cause donc avec lui d'un air moins renfrogné et la glace est à peu près rompue, si tant est qu'il puisse y avoir de la glace par une semblable température. Il m'apprend que chez

lui les mathématiques et la photographie font bon ménage avec l'ancien Testament. Allons, tant mieux!

Je cause aussi avec les deux *vaqueanos* qui peuvent m'aider à dresser sommairement la carte du *rio alto Paraguay* entre Villa Concepcion et Puerto Cazado, mon point de départ dans le Chaco. Est-il vrai qu'il n'existe aucune carte hydrographique à partir de Villa Concepcion, puisque celle du capitaine Page s'arrête à ce point?

Sans avoir la prétention de combler une lacune aussi regrettable, je me promets de mettre à profit les renseignements que le pilote autrichien, Antonio Cusmanich pourra me fournir pour dresser à la boussole un seul lever du rio, aussitôt que nous aurons dépassé la seconde ville du Paraguay : Concepcion.

A sept heures et un quart nous passons devant Olivarès, *pueblo* composé d'une église en ruines et de cinq ou six *ranchos*. A la tombée de la nuit, nous mouillons près de la rive du Chaco, au pied d'une falaise argileuse, — car la navigation devient de plus en plus difficile à cause des récifs et de l'inexpérience du pilote de quart, l'Espagnol, répondant au nom pittoresque de Sardine.

Drôle de nom et drôle de corps que ce Sardine!

A l'encontre de son compagnon grand, bien bâti, aux longues moustaches blondes, notre Espagnol est petit, mal bâti, imberbe; ajoutez à cela un teint de ramoneur. Matelot embarqué comme pilote, il n'entend rien à la navigation du *rio* qu'il n'a remonté que deux fois. C'est le paillasse du bord, très flatté des éclats de rire et des moqueries que lui valent ses coq-à-l'âne. Mangeant comme quatre, patient comme un mouton et stupide comme lui seul, brave homme au demeurant, tel est notre Sardine. Intrépide par ignorance, il gouverne sur des roches ou sur des bancs de sable, avec la même assurance que sur des fonds de haute mer et sans son camarade Cusmanich il aurait déjà coulé dix fois l'*Eduardo*.

22 *Septembre*. — Je me lève dès trois heures du matin et photographie nos deux pilotes. A midi et demi, nous faisons du bois à Cipoïti. Mon compagnon de cabine et moi profitons de cet arrêt pour prendre quelques photographies.

A partir de Cipoïti nous côtoyons une rive splendide dont le merveilleux panorama se modifie à chaque instant. Sous les grands palmiers, on aperçoit des animaux de toutes espèces : caïmans, canards sauvages, chats-tigres, sangliers, perroquets, etc., prennent leurs ébats ici et là, sur la terre

ou sur l'eau, sans être fort effrayés du passage du



Femme Guarani.

vapeur qui file environ sept nœuds à l'heure. De ma vie, je n'avais vu pareille ménagerie.

La chaleur est accablante et Diane, ma fidèle compagne, en souffre peut-être plus que moi. A la nuit tombante, nous stoppons et mouillons dans une petite crique entourée d'un fouillis impénétrable de bambous.

Les moustiques ne nous épargnent pas et saluent notre arrivée avec une familiarité joyeuse que nous sommes loin d'approuver. Quant à moi, je me réfugie sous mon moustiquaire pour écrire mon journal et me couche après une chasse préalable aux « vindas, mosquitos, jejenes » et autres ennemis bourdonnants.

23 *septembre.* — Heureusement que sous ces latitudes le temps change vite. Il a plu beaucoup cette nuit et cette ondée bienfaisante a balayé l'atmosphère. Nous appareillons à cinq heures. Les rives continuent à être fort belles : des ravines sillonnant les *barrancas* (falaises) de la côte du Chaco bondissent d'innombrables petits torrents d'eau boueuse. Nous ne pouvons guère résister au plaisir d'exercer notre adresse sur des perroquets ou des canards sauvages qui viennent tenter nos fusils. Diane sent aussi se réveiller ses ardeurs de chasseresse et pour l'empêcher de se jeter à l'eau, je suis obligé de la faire attacher dans l'entrepont.

Les falaises ouest s'élèvent de plus en plus et la

prairie succède à la forêt vierge. Il est à remarquer que les rives élevées sont presque toujours dénudées, tandis qu'au contraire les rives basses sont couvertes d'une végétation exubérante. La stratification de la côte que nous suivons est assez curieuse et présente de loin en loin de nombreuses cassures au milieu de ses couches.

Nous sortons du canal, large de 50 à 60 mètres, dans lequel nous naviguions depuis ce matin entre deux hautes murailles de verdure et le *rio* nous apparaît dans toute sa largeur (500 mètres).

A part quelques dépôts de bois pour les vapeurs, on ne rencontre depuis l'Assomption qu'un pays absolument désert sur les bords du rio Paraguay. Rien ne peut donner une idée de la tristesse de ces immenses solitudes troublées seulement par le chant sauvage des caracaras et les aigres cris des perroquets.

Ainsi que je l'ai noté souvent, ces régions dites civilisées sont encore très peu connues et parfaitement inhabitables, quoique puissent prétendre ces mauvais farceurs qui font revivre la *traite* sous le nom hypocrite d'Agence d'Émigration, et dont les prospectus mensongers enlèvent chaque année au service militaire, au sol français et à nos colonies qui réclament des bras, 17,000 travailleurs (chiffre

officiel) rien que pour la République Argentine!

La chaleur était trop suffocante pour ne pas amener un orage; à cinq heures, la tourmente se déchaîne.

La navigation devient difficile et les roches que nous apercevons à fleur d'eau ne me disent rien qui vaille. Cependant Sardine est au gouvernail et ne se départ pas de son aplomb. Il se fait fort d'entrer dans le port de Concepcion, distant de deux lieues, malgré les récifs, la nuit et l'orage : cette assurance nous laisse fort inquiets et je m'attends à couler d'une minute à l'autre.

A cinq heures quarante minutes, craquement sourd et violente secousse; nous venons de talonner sur un banc de rochers. Antonio Cusmanich saute sur la roue du gouvernail et commande : « machine en arrière ». L'*Eduardo* s'en tire pour cette fois. Mais une discussion s'engage entre les deux pilotes; Antonio refuse de rendre sa place à son inhabile collègue et Sardine proteste, sûr de ses talents de pilote. A mon grand étonnement, le ministre anglican intervient, dans le débat, que je considérais curieusement, et se prononce avec fermeté antisardiniste. Antonio conservera définitivement le gouvernail et tout est pour le mieux. *All right!*

A six heures et demie nous arrivons à Villa Con-

cepcion, mais il m'est impossible d'en distinguer les maisons, à cause de l'obscurité. Le ministre anglican, que j'appellerai de son prénom, Don Adolfo, pour la commodité du récit, descend à terre avec moi. Nous allons dans un hôtel où je trouve deux Français et avec mon compagnon de bord, un Danois, nous sommes en famille.

J'avais connu à l'Assomption un de ses compatriotes; c'est un *agremensor* (géomètre), M. Korn, qui vient de mesurer plusieurs lots de ces fameux terrains perdus en pleine forêt, destinés à de futurs émigrants. L'autre Français, M. Faure, négociant à Concepcion, me prédit les plus grands malheurs dans le Chaco. Pour détourner l'augure, je fais apporter un flacon de cana (jus de canne à sucre), que nous vidons à nos santés réciproques et bientôt le mauvais œil est conjuré. Don Adolfo et moi, rentrons nous coucher à bord, car peut-être partirons-nous de bonne heure le lendemain.

24 *septembre.* — L'orage dure encore. Les Indiens Lenguas qui devaient charger le bois n'ont pu traverser le *rio* à cause du mauvais temps. Je descends à terre cependant, malgré la tourmente. C'est un assez piètre village après tout, que la « seconde ville du Paraguay » au dire des prospectus d'émigration.

On ne rencontre que misérables *ranchos*, barraques en troncs de palmiers recouverts de terre et des rues d'autant plus sales que la pluie les a transformées en véritables torrents de boue : cependant la végétation est toujours splendide. Il paraît que Villa Concepcion était plus peuplée et avait meilleure allure avant la guerre du Paraguay.

Je rentre bientôt à bord. Sur ces entrefaites, l'orage s'est calmé et les Indiens Lenguas en ont profité pour passer le Rio dans leurs *Cachivéous* (embarcations creusées dans des troncs d'arbres) et pour charger le bois de l'*Eduardo*. Je fais venir dans ma cabine celui des Indiens qui me paraît le mieux caractériser le type de sa race. Je prends sur son corps quelques déterminations anthropométriques et comme il sait quelques mots d'espagnol, j'en profite pour noter une centaine de mots de son idiome, et nous partons.

Je m'apprête à dresser la carte du *rio* jusqu'à Puerto Cazado et ce travail, pour lequel Antonio Cusmanich m'est très utile, m'occupe toute la journée. Le temps est redevenu fort beau ; nous passons la nuit auprès d'un dépôt de madriers d'urundays qui ont de 60 à 90 centimètres de côté sur 10 à 12 mètres de longueur. Une *picada* (trouée) s'offre à nous dans la forêt vierge en face de notre mouil-

lage; je ne puis résister d'y faire une promenade par un magnifique clair de lune avec Don Adolfo. La végétation y est étonnante, mais les moustiques nous chassent et nous regagnons le bord. Je fais quelques observations lunaires pour contrôler l'exactitude de mon point d'arrivée; nous sommes à deux milles au nord de l'embouchure du rio Aquidaban, sur les bords duquel fut tué le dictateur Lopez, en mars 1870.

Satisfait de ma journée, je m'enroule dans mon *poncho* et tâche de m'endormir.

25 *septembre*. — Nous appareillons à cinq heures trente-cinq par une matinée très fraîche et je continue mes travaux hydrographiques. Nous arrivons vers neuf heures à l'*obraje* (chantier) de Todo-Cué qui fourmille d'Indiens Lenguas. Bonne chance pour l'ethnographie. Don Adolfo et moi photographions quelques groupes, entre autres le cacique Marti et quelques-uns de ses hommes à cheval. Cette tribu est à demi civilisée; elle vit misérablement sur les bords du *rio* et se nourrit principalement de poissons. Les Lenguas se peignent le visage et le corps avec le jus d'un fruit, le *nanduba;* ils sont doux de caractère, mais paraissent fort abrutis.

Ils n'ont même pas de noms pour se désigner entre eux et viennent en demander un au personnel

civilisé de l'*obraje*. Si le nom leur plaît, ils le gardent, sinon, ils en demandent un autre jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé un *ipona* (beau).

Le lobe de leurs oreilles est orné du *barbote*, sorte de rondelle en bois dur de 2 centimètres de diamètre sur 5 millimètres d'épaisseur. Ces Indiens sont forts, bien faits, mais leur figure a une expression de bestialité repoussante; leurs paupières sont à peine fendues et relevées vers les tempes, les dents admirablement blanches, comme chez tous les Indiens.

Les vêtements sont des plus sommaires. Un morceau d'étoffe recueilli au passage mensuel des vapeurs et attaché n'importe où leur sert plutôt de parure (?) que de vêtement. Ils se servent de l'arc, de la lance, de la *makana* (massue) et quelques-uns de fusils pour chasser ou se battre entre eux.

En quittant Toldo-Cué, la navigation devient très difficile. Deux matelots sondent à tribord et à bâbord, à l'avant du vapeur, en chantant d'une voix monotone le nombre de brasses accusées par la sonde.

Tres brazas larguas!
Tres brazas larguitas!
Tres brazas à la marca!
Tres brazas essayas! (1)

(1) La braza espagnole est de 696 millimètres. Trois brasses et

Le fond diminue; nous marchons sous petite vapeur avec les plus grandes précautions.

Nouvelle halte devant l'*obraje* de Potrero-Pora. Je descends avec Diane, histoire de nous délier les jambes et dans ce coin perdu du Paraguay, j'ai la chance de rencontrer un Français. Nous nous serrons la main comme de vieilles connaissances et nous bavardons en français : c'est si bon loin de la patrie!

Mais il faut se quitter; l'*Eduardo* reprend sa marche, je me remets à mon travail et Don Adolfo se replonge avec délices dans sa Bible.

A cinq heures et demie nous manquons d'échouer sur un banc de sable; heureusement qu'après une heure de pénibles manœuvres nous nous tirons d'affaire. Puis nous côtoyons une petite île dont aucun des pilotes ne connaît le nom. Heureux pays qui n'a pas d'histoire! Ensuite nous passons en vue de San Salvador (à 70 lieues N. de Concepcion) village jadis saccagé par les Indiens et à présent abandonné. La rive couverte d'une végétation luxuriante est formée de rochers aux formes bizarres, qui surplombent la rivière, et on y aperçoit des

demie; trois brasses et quart; trois brasses à la marque rouge qui arrive au niveau de l'eau; trois brasses moins une division.

excavations (1) que j'aurais vivement désiré visiter, d'autant plus que les Indiens Angaïté, un peu plus intelligents que les Lenguas, rôdaient aux environs dans le rio Carayaï. A la tombée de la nuit, nous débarquons à Puerto Casado, colonie espagnole fondée pour l'exploitation des bois. Toute la colonie est sur pied à l'arrivée du vapeur. Je présente au Sr José Pombo, administrateur de cette bourgade, les lettres de recommandation de M. José Monte, consul de Bolivie. A la lecture des mots « se propose de traverser el Chaco paraguayo », le Sr Pombo se trouble et pâlit.

— Vous avez bien tort de tenter cette entreprise, s'écrie-t-il avec émotion.

Je l'arrête dès les premiers mots :

— Pardon, ceci ne regarde que moi; causons d'autre chose.

Encore un! Depuis mon départ de France, c'est toujours le même refrain énervant. J'ai appris plus tard la cause de la répulsion du Sr Pombo pour les Indiens. D'origine argentine et né dans la Pampa,

(1) Roches minées par les eaux. A cet endroit nommé « *piedras partidas* » (22°84′ lat. S.), Martinez de Irala, envoyé par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, adelantado de la Plata en 1542, laissa une partie de ses bagages et de son escorte. Son expédition attaquée par les tribus de l'intérieur fut obligée de rétrograder au point nommé *Los Reyes*, en aval du *rio*. (J. de B.).

il eut dans son enfance la douleur de voir son père et sa mère assassinés sous ses yeux par des Indiens Puelches. Ces spectacles ne sont pas si rares que les agents d'émigration veulent bien le prétendre. Mais voici le tour du doux Adolfo. Bien qu'homme du Nord, il entre avec le S^r Pombo dans des considérations d'une prolixité toute méridionale pour lui exposer son grandiose projet d'évangélisation des Indiens. Ce dernier, homme pratique, écoute sans sourciller le sermon du pasteur et se contente de hocher gravement la tête d'un air profond. A vrai dire, il n'y a pas compris grand chose. Aussi le soir, après dîner, Don Adolfo, nous gratifie d'une seconde homélie sur le même sujet, accueillie par le même silence. Sans attendre la péroraison, je vais me coucher au dehors, sous mon moustiquaire, et je m'endors profondément, admirablement prédisposé par les discours du brave homme.

Cependant l'encombrant clergyman ne se tient pas pour battu et le lendemain, s'imaginant que ses sermons avaient porté leurs fruits, il demande au S^r Pombo des chevaux pour aller évangéliser les Indiens d'un village voisin, sur lesquels je compte beaucoup pour me mettre en rapport avec les chefs guanas de l'intérieur.

Pour ne pas compromettre le succès de ma mission, en ayant l'air de faire cause commune avec mon évangélique compagnon, je suis obligé de m'opposer à ses projets au risque de me mettre à dos toute la secte anglicane.

Don Adolfo, heureusement doué par le Ciel d'un caractère pacifique, ne juge pas à propos d'insister et renonce pour le moment à la conversion des Sanapanas.

Pour le consoler, je lui énumère les nombreuses tribus du Chaco encore plongées dans les ténèbres de l'erreur et je le mets au courant de quelques-unes de leurs coutumes. Mon compagnon commence à réfléchir sérieusement et, peu après, je le retrouve au milieu d'une dizaine d'Indiens du pays, leur faisant ses adieux en espagnol, comme s'il pouvait être entendu d'eux. Il annonce son départ pour la colonie Risso, à deux lieues en aval du fleuve, et de là pour Buenos-Aires par le premier vapeur. Il y attendra sans doute des temps meilleurs; pour le moment son opinion est faite : le Chaco n'est pas *anglicanisable*.

Les Indiens l'écoutent bouche bée avec admiration et Don Adolfo s'apprête à partir. Bon voyage!

La pluie tombe à torrents; tant mieux! mes fu-

tures fontaines de l'intérieur, les feuilles de karaguatas se remplissent d'eau : je boirai!

Je profite du mauvais temps pour farie mon courrier, — 54 lettres! Ouf!

Mes lettres écrites, le Danois parti, *esta bueno!* la situation n'est pas trop mauvaise.

1er *Octobre.* — La *canoa* est parée. Je pars de Puerto Casado, à 11 heures, après un déjeuner sommaire, pour Puerto Monte, éloigné de 3 lieues, en compagnie d'un Espagnol qui a su conquérir l'amitié des Sanapanas. Señor Martine est un homme d'une quarantaine d'années, au teint bronzé, intelligent, robuste et rompu aux fatigues. Il a fait partie de l'expédition Bowes à Guaïra et il était même l'ami de cet explorateur, qui vient de se suicider en Italie, s'il faut en croire les bruits qui couraient à l'Assomption.

Pas plus rassurant que les autres le Sr Martinez. Advienne que pourra! Cependant mon compagnon s'endort sous l'influence de son long récit autant que de la chaleur et me laisse examiner à loisir notre équipage. — Notre *canoa* est une pirogue plate et longue, tronquée à l'avant et à l'arrière, conduite par cinq Indiens Sanapanas qui diffèrent peu comme type et comme costume de leurs voisins, les Angaïté.

Nos rameurs sont de beaux hommes, solides et infatigables. Ils manient la pagaye pendant des journées entières, sous un soleil de plomb, sans proférer une plainte. Chemin faisant, le pagayeur d'arrière, qui est à la barre, chante une chanson bizarre, difficile à noter. Tandis que Martinez dort, non loin de Diane et d'un petit cochon du Chaco, aux soies dures et courtes — notre seul passager — je tâche d'apprivoiser les Indiens et de les faire causer, pour apprendre quelques mots sanapanas.

A défaut de *cana,* je leur fais boire du cognac; aussitôt les langues se délient comme par enchantement.

C'est le plus jeune, âgé d'environ dix-huit ans, qui est le plus altéré des cinq et qui bientôt devient le plus bavard.

A trois heures et demie, nous nous arrêtons sur un fond de gravier; un quart d'heure après nous nous remettons en marche et à cinq heures et demie nous atteignons le campement de Martinez. Là nous prenons le maté, entourés d'une cinquantaine d'Indiens qui nous contemplent curieusement et, après le dîner, nous allons visiter les *toldes* (cases) des deux Caciques, Caraïnôo et Caraï. Martinez avertit les Indiens de se réunir le lendemain à son campement pour recevoir des haches et nous nous

asseyons, par terre, au milieu d'eux, dans les deux *toldes*. Tous ces pauvres gens sont nus et vivent sous des toits d'herbes, simplement posés sur des arbustes ployés. A part les Guayaquis, qui vivent sur les arbres et ignorent, dit-on, l'usage du feu, je ne crois pas qu'il y ait des êtres plus misérables et plus inintelligents. Leurs seuls ornements consistent en plumes et en colliers. Un Indien vient se coucher à côté de mon lit de campagne et nous causons ensemble jusqu'à trois heures du matin, ce qui me permet d'augmenter mon vocabulaire de quelques mots nouveaux.

Au réveil, les haches sont distribuées et, sans faire aucune réflexion, les Indiens s'en vont abattre les palmiers indiqués par Martinez. Les femmes restent seules avec nous, ainsi que les enfants. A part la vermine et la gale qui les couvrent, elles ne sont pas trop mal. Ces dames s'apprivoisent peu à peu, surtout quand Martinez me présente comme son frère. Je bénéficie alors de la grande influence qu'il exerce sur les Indiens. Il commande en maître à deux tribus, au point de faire couper aux Indiens, à son profit, des palmiers sans discontinuer, du matin au soir. A ce prix, il y aurait une exploitation forestière assurément fructueuse.

Pendant la soirée, je m'entretiens longuement

avec Martinez de ma mission et de mes espérances. Puis nous invitons les deux Caciques à boire en notre compagnie. Inutile d'ajouter qu'ils ne se font pas prier. Leurs visages de gorilles s'épanouissent et bientôt leurs langues se délient. Elles se délient si bien qu'ils parlent et qu'ils chantent tous à la fois avec tous les signes de la plus vive satisfaction.

J'essaie de mettre à profit ces bonnes dispositions pour apprendre le chemin de la grande *tolderia* (case) qui sera mon point de départ pour le territoire inexploré. Pour compléter la petite fête, nous nous déguisons alors en Indiens, Martinez et moi, ce qui n'est pas très compliqué, car il suffit de nous déshabiller.

Dans ce léger costume, que je complète d'une espèce de couronne en peau de cerf, nous nous rendons à la *tolderia* de Caraï.

Grand étonnement de nos amis à la vue de deux blancs portant le costume national des Indiens.

Les hommes, les femmes et les enfants se rapprochent et nous touchent curieusement. Nous nous asseyons par terre avec les deux Caciques qui nous accablent de témoignages d'amitié. Dans un élan d'enthousiasme, Caraï a mis mon chapeau sur sa tête et de son côté, Caraïnôo jure à Martinez de m'accompagner jusqu'au *tolde* des Guanas.

De plus fort en plus fort; — avec un petit aimant en fer à cheval, j'accomplis des miracles. Je soulève de terre des aiguilles et des petits morceaux de fer *sans les toucher avec les doigts*... Ils est évident que je suis en train de passer pour un grand sorcier à leurs yeux; mais ce n'est pas tout... Martinez feint d'être malade. Il joue si bien son rôle que les Indiens s'y laissent prendre; ils parlent, ils discutent, puis soulevant avec des précautions infinies mon Martinez immobile, ils l'emportent au campement où j'avais fait dresser ma tente. Mais ce rôle de malade finit par devenir difficile à jouer sans éclater de rire. Alors, avec une grande solennité, je dépose sur le front de Martinez un petit morceau de papier et immédiatement, par la vertu de ce remède, le mort ressuscite à la grande stupéfaction des Sanapanas. Il se plaint encore d'un violent mal de tête; le même remède aussi simple que rapide, le fait aussitôt disparaître et consacre ma réputation de grand médecin. J'espère que mes confrères de Paris ne me reprocheront pas cet exercice illégal de la médecine dans le Chaco.

3 *Octobre.* — Hier, sur le chantier où les Indiens abattent des arbres avec plus d'ardeur que des ouvriers biens rétribués, j'ai mangé un cœur de pal-

mier, bouquet de feuilles tendres qui constitue un mets fort délicat. Le cœur de palme — *cogoya* en guarani, — se mange généralement cuit sous la cendre; mais il est délicieux en salade. J'ai varié ces études gastronomiques par des observations anthropologiques pour lesquelles mes Sanapanas sont de merveilleux sujets. Ils ont un type d'idiots assez réussi, grâce à leur habitude d'avoir toujours la bouche ouverte, même quand la lèvre inférieure n'est pas distendue par des bouquets de plumes ou des sonnettes de crotale. Leurs dents, dont l'admirable blancheur n'est due à aucun dentifrice, sont longues et bien rangées; ce qui achève de leur donner l'air abruti qu'ils ne manquent en aucune occasion de confirmer par leurs actes. J'ai fait la sieste en leur compagnie pour ne pas perdre de temps et pour profiter de l'absence momentanée des moustiques balayés par le vent.

Le capataz de Puerto Casado est arrivé avec une trentaine de péons chargés de porter les vivres nécessaires.

Le soir, après le bain et le souper, tandis que j'étais assis auprès du feu, j'entends tout à coup Diane aboyer sous ma tente, où je l'avais attachée pour qu'elle ne mordît pas les péons. J'accours m'enquérir de la cause de ces aboiements furieux

et je trouve la pauvre bête aux prises avec un serpent très dangereux, un *lapo,* qui s'était glissé sous mon lit de campement. Je le tue à coups de machete et avant de me coucher j'ai encore l'avantage de procéder à l'exécution d'un autre serpent.

Puis après avoir examiné Diane, dans le cas où elle eut été mordue, je mets mes notes en ordre et me couche à 10 heures.

4 *Octobre.* — Contre mes prévisions, il n'y a pas eu d'orage aujourd'hui.

Au réveil, j'ai commencé par photographier six groupes d'Indiens.

Autre chapitre à ajouter au manuel de la « Cuisinière bourgeoise » du Chaco : mes Sanapanas ont avalé tout cru le *lapo* que j'ai tué hier. Intestins et peau, tout y a passé; les gaillards s'en sont léché les doigts. A 8 heures, je trouve une occasion pour aller à Puerto Casado faire des vivres. C'est un Brésilien venant du rio Apa (à 2 lieues 1/2 au N. de Puerto Monte) qui se rend en pirogue à Puerto Casado.

Je m'embarque avec Diane à bord de cette fragile embarcation, condamné à une immobilité complète et cependant balancé comme sur une escarpolette à chaque coup de pagaye. Nous repassons à côté

des roches d'Itapucu Guaru qui dominent la rivière de leur masse imposante et que je n'avais pas bien vues lors de mon premier passage. S'élevant à pic et couvertes de plantes grimpantes, d'orchidées, de plantes grasses qui s'élancent de chaque fissure, s'entrelacent et se mêlent dans un échevèlement des plus pittoresques, elles montrent çà et là des coupes géologiques opposées indiquant une stratification des plus bouleversées.

J'en prends le croquis au vol en regrettant de ne pas faire plus ample connaissance avec cette curiosité géologique assurément peu connue.

A neuf heures, nous passons à côté d'une baleinière de Capitania que le Brésilien me dit venir de la colonie Risso et se diriger sans doute vers Puerto Monte. Diane ne s'habitue pas à son immobilité forcée et les splendeurs du paysage la touchant peu, elle essaie par deux fois de gagner le rivage à la nage: il me faut l'attacher. Mais voici le vent qui s'élève et la pirogue prend une allure désordonnée; il n'y a qu'à s'abandonner à l'adresse du pagayeur.

On aperçoit sur la rive que nous côtoyons des milliers de petits papillons blancs posés sur une branche : on dirait de la neige. Le vent secoue la branche et voici toute la neige qui s'envole. Un

aigle gris passe à portée de mon remington; il en aura l'étrenne. Il tombe sur un banc de sable.

Vers dix heures, nous apercevons Puerto Casado, sur notre gauche, au bas des montagnes de la colonie. J'aide le Brésilien à pagayer et nous arrivons à dix heures et demie. C'est le moment du déjeuner, suivi de la sieste. Dans la soirée, je cause avec M. Pombo, administrateur de Puerto Casado, de l'idiome guarani et de son histoire. M. Pombo m'affirme que cet idiome n'offre rien de curieux. Il exprime un nombre très restreint d'idées et, d'après lui, ne perpétue ni légendes, ni traditions. Du reste, l'écriture manque pour le fixer. Je me réveille, pendant la nuit, vers deux heures, et j'aperçois dans un coin de ma chambre tous mes bagages laissés à Puerto Monte, la veille. Je ne les avais pas vus en me couchant, car je n'avais pas pris de lumière, à cause des moustiques.

Pourquoi et comment les a-t-on rapportés? Le reste de la nuit se passe dans de tristes conjectures; ne suis-je pas payé pour être méfiant? Mais au matin (5 octobre) tout s'explique; la baleinière rencontrée hier ne venait pas de la colonie Risso, mais bien de Puerto Casado. A son retour de Puerto Monte, elle a rapporté mes bagages à l'instigation de Martinez, qui a expliqué dans une lettre à

M. Pombo ses craintes pour la sûreté de mes effets depuis l'arrivée des péons. Je n'aurai donc qu'à les ramener avec moi en retournant à Puerto Monte. Tout est bien qui finit bien ; Shakespeare l'avait dit avant moi.

Après le déjeuner, arrivée du Cacique Luciano avec quatre Indiens pour réclamer une jument promise par M. Pombo. Je suis enchanté de cette visite, car de l'aveu de tous, ce Cacique peut m'être très utile par ses relations avec le Cacique des Guanas. Les Guanas composent les tribus indiennes qui s'avancent le plus loin dans l'intérieur du Chaco. Moins pauvres que les Indiens des autres tribus, ils élèvent des chevaux et des moutons. Je comprends tout de suite combien l'amitié de Luciano m'est précieuse ; nous causons tant bien que mal, les gestes venant au secours des paroles et il consent à attendre jusqu'à demain soir l'arrivée de Martinez. Nous irons tous les trois en face du rio Apa ; c'est là qu'aura lieu ma présentation aux Guanas ; puis il reviendra avec Martinez. *Bueno!* ce n'est pas le moment de rire ; tâchons de ne pas manquer notre entrée en scène. Cette promesse me rassure pour les débuts de mon voyage et, là-dessus, je fais une excellente sieste.

Après le dîner, le thermomètre est brusque-

ment descendu de 30° centigrades à 19°. Le Cacique Luciano, qui se ressent de cette différence de température, demande à M. Pombo un abri quelconque pour passer la nuit. L'administrateur lui fait répondre de se coucher, ainsi que sa petite fille, dans la maison de l'administration; quant à ses hommes, ils s'abriteront sous le toit qui entoure la maison. Mais tout à coup, soit que le Cacique ait mal compris, soit que sa dignité se soit froissée de cette hospitalité mesquine, il part avec ses hommes et sa jument, malgré la nuit noire. Bon voyage! Voilà ma présentation tombée dans l'eau.

Tout en fumant un cigare avec M. Pombo, nous causons linguistique. Il me donne une curieuse étymologie de Parana, assurément fort peu connue : *parana*, qui va être peint; *parana* qui fait du bruit... C'est tout simplement un jeu de mots guana; quant à Paraguay, il perpétue le nom de l'ancien cacique Paragua, en y ajoutant le suffixe ï qui signifie eau. Paraguay signifie donc l'eau qui coule auprès de la *tolderia* du Cacique Paragua. Pendant quelques instants, je songe qu'il n'existe pas au Collège de France de chaire pour la langue guana; c'est une lacune... Mais que le Ministère se rassure; je ne prétends pas la combler.

Le lendemain, 6 octobre, se passe sans aucun fait bien intéressant. Cependant le moment du départ approche. M. de Brettes est décidé à partir seul pour le rio Apa, si Martinez n'est pas de retour le jour suivant. Heureusement que ce dernier arrive et aide l'explorateur dans ses derniers préparatifs de vivres et de bagages. Quelques plaques photographiques sont utilisées pour prendre des vues des environs et le portrait du Cacique des Sanapanas.... Les dernières heures en pays civilisé se passent dans une tranquillité parfaite. Tout est prêt; M. de Brettes peut enfin partir après seize mois d'attente, après seize mois de luttes, de travaux et de difficultés de toute nature, bien capables de lasser le courage le plus résolu.

Nous reprenons le journal du voyageur :

« 8 *octobre*. — A cinq heures, lever; je fais seller les chevaux (mon *montado* et mon *carguero*). Après un déjeuner rapide, je fais mes adieux à quelques amis de Puerto Casado. L'un d'eux, M. Daniel Larrosea, me donne une lettre pour une de ses connaissances d'Apa, le Dr Spiridao da S. Bueno. Je pars pour Puerto Monte, accompagné du Cacique Caraïnôo qui doit m'indiquer le meilleur chemin. J'essaye inutilement de le faire monter à cheval. Mais les Indiens Sanapanas, à l'encontre de leurs

voisins, les Guanas au Nord et les Angaïté au Sud, goûtent peu ce genre d'exercice. Comme Caraïnôo marche lentement, à cause de la pluie qui tombe à torrents et transforme le terrain en un lac de boue, je prends les devants. M. Pombo m'a gratifié comme *montado* de la plus parfaite rosse du pays, sous prétexte que cette bête résistera mieux à la fatigue. Le *carguero*, au contraire, que je remorque à l'aide d'une corde amarrée à la selle, me paraît infiniment meilleur et je me propose d'intervertir les rôles dès demain. Diane me suit escortée du chien de chasse de M. Pombo qui joue avec elle.

Il n'existe pas de chemin, pas même de *senda* indienne de Puerto Casado à Puerto Monte. Je traverse donc un terrain marécageux, couvert d'arbustes et de palmiers, tout en me guidant sur la roche d'Itapucu Guaru que j'aperçois dans le lointain.

Le Cacique Caraïnôo est resté derrière. Sur mon chemin, je rencontre une *tolderia* de Sanapanas, près de l'île d'Itapucu. En arrivant à la pointe de cette île, j'aperçois la *canoa* de Martinez qui porte mes vivres. Je ne les chargerai sur mon *carguero* qu'à Puerto Monte.

Je descends alors de cheval pour attendre en

face de la roche d'Itapucu que la *canoa* soit par le travers. Caraïnôo finit par me rejoindre; nous coupons des cœurs de palmiers carandays et faisons un excellent repas.

J'arrive à Puerto Monte vers quatre heures; la *canoa* ne tarde pas à aborder. Je cause longuement avec Martinez dans la soirée. Comme moi, il aurait le goût des explorations lointaines; comme moi, il s'indigne contre les gouvernements qui n'ont aucun souci de la civilisation des Indiens et qui ne se préoccupent pas de mettre en valeur d'immenses territoires, alors que les émigrants d'Europe trouvent difficilement à vivre dans les villes du littoral... Martinez aurait bien voulu m'accompagner; il m'explique longuement les motifs qui l'en empêchent. Cependant il me plairait comme compagnon de voyage, car il est débrouillard.. Nous causons ainsi jusqu'à une heure du matin.

9 *octobre*. — Dès cinq heures, je me prépare au départ. A sept heures, aidé de quelques péons, je fais traverser le rio Paraguay à mes chevaux, car je ne puis aller en face d'Apa, par la côte du Chaco, sans faire un détour terriblement long. D'autre part, j'ai besoin d'aller dans la ville même d'Apa, pour obtenir quelques renseignements sur les tri-

bus voisines et il serait imprudent de laisser seuls mes chevaux et mes vivres sur la côte du Chaco... Il ne faut pas tenter le diable... Je commence donc par faire traverser le Paraguay aux chevaux; plus tard, j'aviserai au moyen de les faire repasser sur la rive du Chaco. L'opération s'exécute sans incidents; de l'embarcation, les chevaux sont tenus par le licol et ils nagent jusqu'à l'autre rive. Je fais mes adieux à Martinez et à tous ceux qui m'ont aidé; nous prenons le *maté* dans un *rancho* (habitation) avant de nous séparer. Le fermier me donne quelques renseignements sur les tribus indiennes que je vais rencontrer. Ces Indiens sont d'un naturel très doux, et il croit, contrairement à l'opinion des Paraguayens (il est du reste Brésilien), que j'arriverai sans encombre de l'autre côté du Chaco; c'est une affaire de temps et de diplomatie. Cet homme me met dans le bon chemin et, à cheval sur mon *carguero*, m'accompagne pendant quelque temps. Je laisse à sa garde mes vivres que je ne puis emporter à travers la *picada* (sentier pratiqué à coups de hache) très étroite, paraît-il, sur certains points de la forêt. Il m'enverra tous mes bagages par eau, profitant du passage d'un messager d'Apa qui doit venir dans la journée, et retournera immédiatement à la ville.

Je traverse donc la *picada,* remorquant mon *carguero* par le licol.

La végétation est splendide ; partout des arbres, aux troncs énormes et droits comme des colonnes, indiquent la puissance du sol vierge. Puis, ce sont des bouquets de plantes grasses s'élançant comme des cierges épineux.

Au passage, je remarque des quantités innombrables de papillons blancs. Ils couvrent le sol et mes chevaux en écrasent à chaque pas ; puis des excroissances singulières attirent mes regards sur un gros arbre. Plusieurs fois je suis obligé de descendre de cheval, car des branches ou des troncs d'arbres pourris obstruent le chemin. Une première fois, je perds ma peau de bouc remplie d'eau ; mais je suis assez heureux pour la retrouver. Je la perds une seconde fois ; mais je ne la retrouve plus.

Des quantités de perroquets de toutes couleurs m'étourdissent de leurs cris ; heureusement qu'ils ne savent pas parler et pour cause. Un moment, Diane poursuit un bel iguane qui se chauffait au soleil ; mais bientôt, perdue au milieu de l'enchevêtrement des racines et des lianes, elle est obligée d'abandonner sa chasse.

En suivant la *picada* j'arrive à Puerto Francia... Saluez ; c'est ici la frontière du Paraguay. Le poste

est désert; je me repose sur le bord du *rio* à l'ombre des Saules qui m'offrent un cabinet de bain délicieux. Je ne résiste pas à l'invitation, car le soleil est brûlant; et, sans autres témoins que les perroquets et peut-être quelque paresseux caïman, un, deux, trois! je fais une pleine eau... Après ce bain exquis, je repars... Je dois être peu éloigné de la première station brésilienne... Cependant j'ai encore à traverser une lagune desséchée, longue d'une demi-lieue, au milieu de roseaux et d'arbustes plus hauts que ma tête, quoique je sois à cheval. J'arrive au *rio* Apa, la figure et les mains égratignées par les épines et mon pantalon en piteux état; car une partie en est restée aux fourrés. Il me faut encore traverser le *rio* Apa, avec de l'eau jusqu'au pommeau de ma selle. Enfin, j'atteins le *pueblo*, remorquant mon *carguero* qui tire au renard et me donne tout le mal qu'il peut. J'ai la figure et les mains écorchées, je suis mouillé jusqu'à la ceinture et mon pantalon a des jours... de souffrance. C'est dans cet équipage *selected* que je fais mon entrée dans les États de S. M. Dom Pedro, membre de l'Académie des sciences et Empereur du Brésil (1).

(1) Depuis le voyage de M. de Brettes, la république a été proclamée au Brésil.

Du reste, un costume doré sur tranches m'eût été inutile; les rues ou plutôt les chemins plus où moins défoncés qui jouent les grands boulevards à Apa, sont complètement déserts... Apa est une ville morte, une Pompéi brésilienne. Je me demande, si comme Puerto Francia, le port d'Apa n'existerait que nominalement...

J'oubliais que la sieste est une des institutions les plus solides de l'Amérique du Sud; aucune exploration scientifique ne saurait prévaloir contre elle. Cependant le pas de mes chevaux fait apparaître le visage d'une femme en chemise dans l'entrebâillement d'une porte.

« Que cherchez-vous avec ce bruit *do inferno!* », interroge-t-elle.

Je m'avance hardiment et, contre toute espèce d'usages, je lui demande où se trouve la maison du commandant, car je ne pouvais rester ainsi, sous un soleil de plomb, à promener mes deux chevaux jusqu'à ce que les habitants voulussent bien se réveiller. La femme en chemise me répond, sur le ton de la plus parfaite mauvaise humeur, qu'elle est elle-même la femme du commandant et que je me trouve devant la demeure de ce personnage. Je mets aussitôt pied à terre.

Le Commandant est réveillé et, dès qu'il connaît

le but de ma mission, il me reçoit le plus cordialement du monde. — Dans le Chaco, fait-il, avec les *Bugris!* (1) Caramba! Et il se met à rire d'un rire bon enfant, un large rire de nègre. Après avoir causé avec M. da Sousa, c'est le nom du commandant, je vais rendre visite à M. Spiridao pour lequel M. Daniel Larrosea m'a donné une lettre de recommandation. Ce Monsieur, ancien officier, me reçoit à bras ouverts, envoie mes chevaux au pâturage et me fait préparer du café.

M. Spiridao entretient depuis longtemps des relations amicales avec les Indiens et fait avec eux quelques échanges. Il a été convié une fois par les Sanapanas à visiter leur *tolderia* et ces Indiens l'ont fort bien traité, comme peuvent bien traiter des Indiens. Il ne doute pas que je ne réussisse dans mon entreprise et fait des vœux pour moi.

M. Spiridao a chez lui trois Sanapanas, qui me considèrent tout de suite en ami, car je place à propos une quarantaine de mots sanapanas appris à Puerto Monte. Je dîne avec M. Spiridao et nous faisons ensemble quelques visites. Nous recevons celle du commandant da Sousa; puis nous nous baignons et nous nous promenons sur les bords du

(1) *Bugris,* nom donné par les Brésiliens aux Indiens insoumis.

*rio* Apa. Le *pueblo* est assez étendu; mais comme la plupart des villages américains du Sud les *ranchos* y sont fort espacés.

Ils ne diffèrent pas sensiblement des ranchos paraguayens; mais le genre de vie des habitants donne un cachet tout particulier au *pueblo*. On y rencontre une grande quantité de chiens; le café y remplace le maté; on se baigne continuellement et à toute heure du jour. De tous côtés, on aperçoit des hamacs suspendus sous les arbres. Le terrain argileux est très sec en ce moment, car il y a quatre mois, paraît-il, qu'il n'a plu à Apa. J'aperçois quelques champs de maïs, des cultures de cannes à sucre, des exploitations de bois de construction (algarrobos et palmiers carandays, etc.). La situation d'Apa est importante comme frontière et comme position stratégique. Après une longue conversation avec mon hôte, je m'endors dans un hamac du sommeil du juste... très fatigué..

10 *Octobre*. — La journée commence par un excellent bain; puis je mets à jour mes notes et j'écris quelques lettres. M. Spiridao veut bien m'aider à faire passer mes chevaux sur la rive du Chaco et demain il m'accompagnera jusqu'au *tolde* le plus voisin, celui-là même où il a été si bien reçu autrefois. Il me recommandera le plus

chaudement possible, ce qui ne sera pas difficile, étant donnée la température. Si tout se passe selon nos prévisions, tout sera pour le mieux dans le meilleur des Chacos.

Enfin! à forte tête grand Chaco, comme disaient mes amis de Paris.

Mais je ne veux plus croire qu'au fait accompli, bien que Stendhal prétende que rien n'arrive jamais. Enfin, demain, si je vis et si la terre tourne, il est donc entendu que je serai présenté aux très hauts et très puissants seigneurs les Caciques Puku et Karapé, chefs des Sanapanas.

L'honneur est très grand assurément, j'espère que le profit le sera aussi. Ces aimables relations me vaudront aussitôt une *confianza* amicale et certainement aussi quantité de *bichos,* petites bêtes inséparables de toute sérieuse amitié indienne. Je fais la sieste après déjeuner et, à mon réveil, M. Spiridao me demande le nom de l'individu à qui j'ai confié mes vivres. Je fais des efforts de mémoire et je finis par retrouver son nom.

— Torquato! C'est Torquato!

M. Spiridao fait un soubresaut, comme s'il avait été mordu par un serpent.

— Torquato? Eh bien?

— Rien... C'est simplement un assassin.

Admirez la guigne. Le premier Brésilien que j'aie rencontré est un criminel et M. Spiridao ne doute pas que je ne sois absolument volé, comme au coin d'un bois, à l'heure présente. La situation est cependant peu risible, car l'expédition risque fort d'être terminée avant que d'être commencée. Talonné par cette idée, je cherche, je trouve un pagayeur; je me procure une pirogue et malgré vent et marée, je me rends chez Torquato en une heure et demie. Soupçons inutiles, vaines calomnies! Torquato est un honnête criminel; la pensée d'un vol n'a pas germé dans son âme légèrement noire. Il ne m'a rien volé; je respire.

C'est égal; j'ai eu un moment d'émotion.

En revenant, je puis donc m'attarder à admirer les beautés de la nature et la luxuriante végétation des bords du *rio*. C'eût été véritablement dommage de ne pas les voir; la côte paraguayenne surtout est splendide et le Paraguay finit au moment où il allait devenir beau. Remarqué au passage, des toucans, des cerfs, des canards roses, des flamants, des loups de *rio*, des coquillages sur le sable et des milliers de papillons blancs groupés autour de plusieurs papillons de couleur émeraude. Je ne cherche pas à m'expliquer cette singularité; je la note simplement.

Je note également sur les rives des roches minées

par l'action des eaux. A mon arrivée, à huit heures du soir, une nouvelle désagréable m'attendait. Mes deux chevaux ayant pris peur d'un tigre se sont échappés à travers le *campo;* mais M. Spiridao m'assure qu'il les retrouvera demain. Pour le moment, il n'y a rien de mieux à faire que de se coucher. Je m'étends sur mon lit de camp rapporté le soir; M. Spiridao se couche dans son hamac et les Indiens s'allongent à côté du *brasero*... Et bientôt les songes de s'échapper par la porte d'ivoire.

11 *Octobre*. — La fuite de mes chevaux m'a fait lever de bonne heure. Encore un retard au moment où nous allions leur faire traverser le *rio*. M. Spiridao part à leur recherche, tandis que je mets un peu d'ordre dans mes bagages. Je suis fort inquiet; mes doutes et mes craintes augmentent, surtout quand je vois rentrer M. Spiridao sans avoir rien retrouvé! Qui sait s'ils n'ont pas été volés? S'ils se sont sauvés, ils n'ont pu aller bien loin et leur trace est facile à suivre. Je fais part à mon hôte de mon inquiétude bien justifiée.

Il pousse les hauts cris et me jure sur la tête de sa femme, sur celle de sa servante et sur la sienne propre que personne à Apa n'est capable d'une action semblable. Heureux pays! Mœurs simples! Innocence de l'âge d'or! Je veux bien ajouter foi à ses ser-

ments, mais que mes chevaux se retrouvent! Il déclare qu'il va faire venir du pâturage un de ses chevaux et continuera ses recherches, dès ce soir. Très bien, *esto directo,* comme on dit ici. Si mes chevaux ont été volés ou mangés par les tigres, ce qui est tout comme pour moi, le mieux est de passer sur la côte du Châco dès ce soir, avec ce que je pourrai emporter de vivres et d'envoyer le reste à Puerto Casado par l'intermédiaire du commandant da Sousa. La journée est terriblement chaude pour la saison : 34° Réaumur à l'ombre, à deux heures de l'après-midi.

Pour me consoler et détruire mes préventions vis-à-vis des habitants d'Apa, M. Spiridao me comble d'attentions délicates. Il a fait tuer un bœuf en mon honneur, ce qui ne doit pas être commun dans le pays, car les bestiaux sont rares. Puis il m'a contraint d'accepter un excellent « machete » et un tablier de cuir, fort nécessaires l'un et l'autre, comme instruments d'attaque et de défense, contre les épines des mimosées.

Ces bons procédés me rendent confus et je suis sincèrement reconnaissant à ce digne vieillard de ce qu'il fait pour moi. Il sera sans doute le dernier homme civilisé dont je serrerai la main avant de pénétrer sur le territoire inexploré.

Je ne m'étais pas trompé au sujet de mes chevaux.

Un voleur m'avait assez adroitement, ma foi, *subtilisé* mes deux chevaux à une lieue et demie d'ici. M. Spiridao, qui connaît parfaitement le pays et ses habitants, s'est douté du coup. Il a retrouvé mes chevaux, les a *lassés* et me les a ramenés à trois heures. *Bueno!* je pourrai donc partir demain. Le pagayeur paraguayen qui m'a conduit hier chez Torquato vient me prévenir qu'il connaît un « hombre guapo », un homme courageux, un brave à trois poils, qui m'accompagnerait volontiers. Je lui réponds de l'envoyer chercher au plus vite, car j'ai l'intention de me mettre en route demain au lever du soleil.

A la nuit, nous nous rendons chez le commandant, M. Spiridao et moi, en compagnie d'un *cadete* (élève officier). Je me suis habillé convenablement pour la circonstance. Le commandant nous reçoit fort bien et rédige trois exemplaires de la déclaration officielle de ma mise en route : l'un sur parchemin pour moi-même, l'autre pour le président de la province de Matto Grosso, le troisième pour M. Regis d'Oliveira, ministre du Brésil au Paraguay. Je rentre au *rancho* de M. Spiridao et lui remets deux lettres : l'une pour M. Daniel Larrosea, qui m'a recommandé à lui; l'autre pour M. José Monte, à l'Assomption. Comme d'ordinaire, je me couche dans le *patio* et passe une bonne nuit au coin du feu.

12 *Octobre.* — A quatre heures et demie du matin, tout est prêt pour le départ; nous nous préparons à faire traver ser les chevaux avec l'aide des Sanapanas et de deux soldats que le commandant veut bien mettre à ma disposition. Au moment de partir, arrive le péon Trifonio Ayala dont le pagayeur m'avait parlé la veille. C'est un homme de vingt-deux à vingt-trois ans, solide, bien bâti et, paraît-il, habitué au *campo*. Je lui fais un discours en trois points pour lui représenter les dangers horribles auxquels le voyage va l'exposer.

Je noircis un peu le tableau pour qu'il ne puisse me reprocher plus tard de ne l'avoir pas prévenu. Rien ne paraît l'émouvoir, contrairement aux péons paraguayens auxquels j'ai eu affaire jusqu'ici. Je détaille tous les périls de l'expédition : tigres, serpents, moustiques... J'insiste sur les *Indios Bravos*, la faim, la soif, les maladies, etc. Il ne bronche pas; décidément Ayala est un « hombre guapo »; espérons qu'il sera un compagnon de route plus sérieux que tous ceux rencontrés jusqu'à ce jour. Nous sommes vite d'accord et décidés à partir sur l'heure; nous signons le contrat devant le commandant. Je lui donnerai par mois 100 piastres fortes (500 francs) et, si nous arrivons en Bolivie, je dois le rapatrier à mes frais. En revanche, si

Ayala me quitte en route pour un motif quelconque, il perd tous droits à ses gages. L'engagement d'Ayala me retarde encore; il me faut à présent deux nouveaux animaux, d'abord un « montado » pour lui; pour « carguero » je prendrai sans doute un bœuf, ainsi que cela se pratique à Corumba; c'est un avantage appréciable de se faire suivre par une boucherie ambulante.

Je passe la journée à arranger le paquetage de mes sacs de route. A deux heures, nous faisons passer le *rio* à deux chevaux. Le vent se lève et nous empêche de faire passer le cheval de M. Spiridao, qui doit m'accompagner jusqu'au premier *tolde* et un second cheval acheté pour Ayala et qui, réflexions faites, me suffira. Dans la soirée, nous faisons quelques visites; la tempête se déchaîne avec une pluie épouvantable. Plusieurs Indiens Sanapanas arrivent et l'un d'eux doit nous accompagner demain et nous faire les honneurs du Chaco.

Ayala croit de son devoir de se faire offrir par ses amis une « *borachera* » (1) de première qualité pour fêter son départ. L' « *hombre guapo* » rentre dans un état impossible et je l'envoie se coucher au plus vite.

(1) Orgie de cana, sorte d'eau-de-vie.

## CHAPITRE VIII

### EN TERRITOIRE INEXPLORÉ.

13 *Octobre.* — Tout est prêt pour le départ dès six heures du matin.

Je prends congé de la Señora Spiridao et, avec l'aide des soldats, nous faisons passer les deux chevaux laissés hier sur la rive brésilienne. Le vent assez violent rend le passage difficile. A huit heures, nous sellons et chargeons les chevaux sur la côte du Chaco. Je fais saluer Apa par quelques coups de carabine. Les soldats qui nous ont prêté leur aide nous font des adieux chaleureux, tirent également une salve en notre honneur et s'éloignent aux cris de : Vive la France! Vive le Brésil! L'expédition se met en marche du point de la côte du Chaco (1) situé en face d'Apa, sur la rive droite d'un petit *riacho* (ruisseau).

(1) 22° 03 de latit. S. et 60° 07 de long. O. (méridien de Paris).

Je marche en tête de la colonne, M. Spiridao me suit et par derrière les Indiens remorquent le *carguero*. Diane ferme la marche avec la gravité que comporte la situation. Nous côtoyons le rio Paraguay pour aller prendre la *senda* indienne à une lieue et demie, sur un point nommé Barranquerita, que nous atteignons à dix heures quarante-neuf minutes après avoir traversé des marécages couverts de saules et de hautes herbes. A midi un quart, nous arrivons à Barranquerita : un superbe *carpincho* (1) s'enfuit à notre approche sans que nous ayons le temps de le tirer. Nous faisons paître les chevaux sur le bord du *rio* pendant qu'un Indien prépare l'*asado* (rôti de bœuf) et qu'à l'abri sous un des *toldes* (case) du *tohonto* (village), je mets mon journal au courant.

Après le déjeuner, en selle. Le terrain est argileux et plat, couvert d'une herbe épaisse et haute, coupé de *riachos* très sinueux et rempli de *takourous* (fourmilières) qui, à chaque instant, font buter les chevaux. Mon cheval s'abat dans un trou de fourmilières : c'est le premier incident du voyage.

Dans la forêt, nous remarquons plusieurs arbres

(1) Cabiaï. — Capybara. — *Sus brasiliensis, sus hydrochœrus*. Linnée.

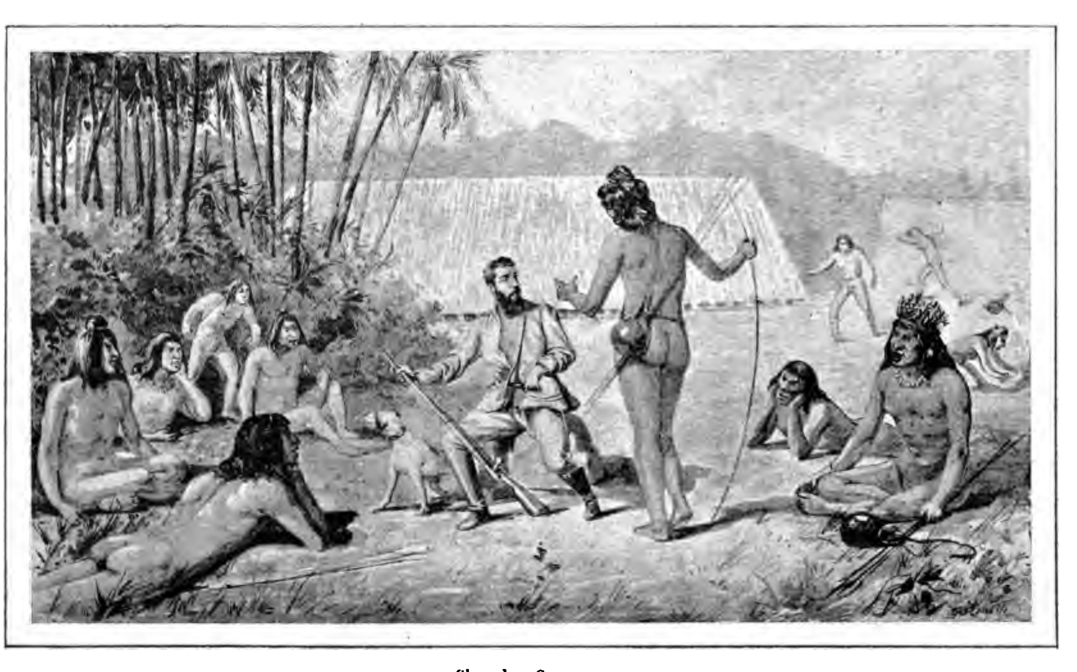
curieusement troués par les insectes et un grand nombre de *nemoks,* cotonniers épineux.

Guidés toujours par nos Sanapanas, nous arrivons dans des régions plus habitées. Des traces de pas d'hommes et de chevaux indiquent le voisinage des Indiens qui, ayant aperçu notre feu, doivent nous épier, cachés dans les hautes herbes et dans les fourrés. Nous appelons; nous crions; et à deux pas de nous une femme nous répond... Nous pénétrons alors dans la *monte* (bois épineux) et tout à coup nous nous trouvons en face d'une hutte parfaitement construite, haute, spacieuse et en forme de rotonde. Nous demandons le chemin du *tolde* du Cacique Karapé. L'Indienne fait la sourde oreille et enfin se décide à nous indiquer un faux chemin. Nous rencontrons heureusement dans la *monte* le Casique Karapé lui-même. C'est un homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans presque blanc, avec le type Sanapana. Comme les autres Indiens, il porte un peigne dans ses longs cheveux. Nous sommes sur le territoire des Guanas, plus intelligents et plus industrieux que les Sanapanas.

Ils ont des cultures de manioc, soigneusement cachées au milieu des fourrés, comme leurs *pâats* (huttes). Mais les mœurs et les coutumes paraissent être les mêmes.

Karapé ne semble pas enchanté de notre visite; peut-être est-ce à cause de son *tolde* incendié (1) peu de jours auparavant et sous lequel il ne peut guère offrir une hospitalité en rapport avec son rang? A la guerre comme à la guerre! Nous avisons un abri provisoire qu'il s'est fabriqué avec des herbes; nous nous y installons sans plus de formalités et nous l'invitons avec sa femme à venir prendre le café « chez lui » ainsi qu'à manger quelques biscuits. Le gaillard ne se fait pas prier. Sa femme est jolie et très sauvage; mais sa sauvagerie n'est peut-être que de la prudence, car dès qu'elle nous a vus boire et manger, elle se décide à en faire autant. Beaucoup de moustiques; mais en revanche, l'eau de Karapé est excellente. Le Cacique me promet de m'accompagner le lendemain jusqu'au *tolde* du Cacique Cristiano, éloigné d'une lieue dans l'Ouest, et lui demandera de me donner des guides pour me conduire chez le Cacique Kira. Il ajoute que ce voyage durera six jours et que le Cacique Kira n'a pas d'eau. Mais, de ce point, on peut aller en Bolivie en vingt jours; il est vrai qu'il n'y a pas d'eau non plus sur le parcours.

(1) 21° 56′ lat. S. et 60° 27′ long. O.



Chez les Guanas.

Cette perspective est peu réjouissante; cependant la journée est bonne, car nous avons fait aujourd'hui dix lieues dont sept dans l'Ouest. Nous nous arrangeons de notre mieux pour dormir au milieu de Karapé, sa femme et neuf Indiens et Indiennes tout nus et couverts de vermine et de plaies, bien entendu. Les Indiens causent à voix basse très avant dans la nuit. Notre arrivée est, en effet, un événement dans leur existence. M. Spiridao est le premier blanc qui se soit aventuré jusque chez eux et je suis le second. En notre honneur, la femme de Karapé croit convenable de se peindre la figure en rouge; c'est peut-être son costume de cérémonie. Je m'endors aussitôt couché.

14 *Octobre.* — A sept heures trente-cinq, départ du *tolde* de Karapé après avoir fait nos adieux à M. Spiridao qui retourne vers Apa avec le Sanapana. Nous le saluons par un coup de carabine.

A partir de ce point, je suis le premier blanc qui ait jamais pénétré dans cette partie du Chaco. Karapé et un de ses hommes nous mènent au *tolde* du Cacique Kira. Chemin faisant, le Cacique me dit qu'il y a beaucoup d'Indiens au *tolde* de Kira. Nous nous arrêtons dans un *pâat* où je suis particulièrement regardé de travers, sans doute comme étant le plus blanc des deux. Le Cacique Cristiano que j'ai

envoyé chercher, ne tarde pas à arriver. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille et d'un abord cordial. Il nous conduit dans son *tolde* (1), dont il nous fait les honneurs avec l'aisance d'un gentilhomme du Chaco. Il s'occupe de faire desseller les chevaux et de les faire conduire au *pasto* (2), tandis qu'on nous prépare deux énormes plats de patates et de haricots noirs, auxquels nous faisons une large brèche. Je me garde bien de montrer mes vivres, car il faudrait les partager avec les Indiens du *tolde* et ils sont bien une soixantaine. J'ai le loisir d'examiner l'habitation et les habitants. Le *tolde* couvert de feuilles sèches représente assez bien une sorte de grand hangar rectangulaire et fermé de trois côtés par des clôtures d'herbes. A l'intérieur, j'aperçois un métier à tisser, des nattes, des poteries, des petits sacs en filet, des colliers en coquillages. Pour manger, nos Indiens ont aussi des coquillages qui leur servent de cuillers. Deux hommes, sans doute pour me faire plaisir, se sont mis à jouer d'une sorte de violon primitif, composé de crins tendus sur un morceau de bois creux. A une heure, nous nous

(1) 22° 04 lat. S. et 60° 29 long. O.
(2) Pâturage.

remettons en marche accompagnés par Cristiano en personne et par son frère.

Cristiano s'arrêtera à la première halte, mais son frère viendra avec moi chez Kira. Nous nous avançons à travers le campo couvert d'herbes brûlées. Après la traversée d'un *riacho,* nous apercevons au loin sept Guanas. L'un d'eux dépasse les autres de toute la tête : c'est le Cacique Puku qui se rendait à Apa. En apprenant que je vais chez Kira, il rebrousse chemin et insiste pour me faire passer par son *tolde.* J'accepte d'autant plus volontiers que son *tolde* est peu éloigné de ma route et qu'il peut me donner d'utiles recommandations. A ce moment, ma petite colonne s'avance dans l'ordre suivant : en tête, le guide remorquant mon *carguero;* puis Ayala à cheval, le fusil sur la jambe; Cristiano, son frère, six Indiens Guanas armés, qui de flèches, qui de mauvais fusils. Quant à moi, qui finis par devenir aussi Indien que les Indiens, je ferme la marche pour ne laisser traîner personne derrière la colonne et surtout pour surveiller mes bons amis. Nous faisons halte auprès d'un bouquet de bois épineux et un des hommes de Puku grimpe au sommet d'un arbre pour y chercher un nid d'abeilles. Sans crainte des piqûres, il l'apporte sur sa tête et me l'offre. Le mets est peu appétissant; il

s'agit de manger des larves d'abeilles, plutôt que du miel. Cependant comme j'ai grand faim, je fais taire mes répugnances et mange d'un aussi bon appétit que dans un restaurant du boulevard des Italiens. Les Indiens trouvent dans le *monte* des quantités de racines et de fruits plus ou moins comestibles. Notre ami, le géant Puku, paraît avoir quelque teinture de civilisation. Il a toujours entretenu de bonnes relations avec les Brésiliens, ses voisins de l'autre côté du *rio*.

A la nuit, nous arrivons chez lui et je suis fort étonné de découvrir un beau *rancho,* bâti dans une position splendide, entouré de cultures et de pâturages où paissaient des vaches. Puku me reçoit dans son *home* d'une façon à laquelle j'avais peu été habitué chez les Indiens (1). Il fait étendre des nattes, gréer un hamac; bien plus, il m'offre sa pipe. Puis nous mangeons des patates, entourés d'une soixantaine d'Indiens qui nous contemplent sérieusement. Diane s'est blessée à l'oreille en chassant dans les fourrés; je la panse, puis j'essaie de mettre mes notes au courant, ce qui est difficile, à cause de la méfiance des deux Caciques qui ne me perdent pas de vue. Ils crai-

(1) 21° 54' lat. S. et 60° 38' 30" long. O.

gnent sans doute qu'en laissant pénétrer un blanc parmi eux, ce blanc n'indique le chemin à d'autres. Aussi, à chaque observation que je prends, je fais semblant de noter l'heure. Puku me demande à se coucher sur mon lit de camp; je le lui permets et vais m'étendre dans le hamac qu'il a fait dresser pour moi. Je passe une bonne nuit, balancé par un Indien.

15 *Octobre.* — Nous nous mettons en route de bonne heure, escortés du Cacique Cristiano, de son frère et de dix Guanas dont un enfant. Il m'est assez difficile de donner le nombre exact d'hommes qui m'accompagnent; car à chaque *pâat,* à chaque lagune d'eau douce, à chaque *monte,* les uns s'arrêtent ou d'autres viennent se joindre à notre escorte. A dix heures, nous apercevons un vieil Indien qui passe au loin, marchant en sens contraire.

Au sortir d'un petit bois, nous découvrons un *tolde* où il n'y a que des femmes. Elles nous offrent des patates, après les politesses d'usage, c'est-à-dire qu'une femme chante devant le *tolde* une chanson bizarre pour souhaiter à l'hôte la bienvenue, puis elle étend sur le sol une peau de bœuf, de tigre ou de cerf, presque toujours d'une saleté repoussante. Nous y faisons une courte halte et nous repartons à midi et demi. Mon escorte s'est

singulièrement grossie en route. Nous traversons plusieurs *riachos* desséchés et nous faisons halte un peu plus loin sous un *pâat* où il y a des femmes guanas fort jolies. Continuant notre chemin, nous arrivons à une heure quarante-cinq auprès d'un *riacho* contenant assez d'eau pour que je puisse me débarbouiller,pour la première fois depuis le départ. Nous passons ensuite en vue de plusieurs *pâats*, sur la lisière d'un *monte*, et nous apercevons des femmes guanas. L'une d'elles, une jeune fille, est fatiguée et me demande à monter en croupe. Je consulte le Cacique, car je m'en voudrais de froisser les convenances; non seulement il accepte mon offre, mais encore il me remercie de mon amabilité une fois que la jeune Indienne est en selle. Nous trouvons sur notre chemin un piège à tigres fait d'une pièce de bois et d'une lanière de cuir. Puis nous traversons de nombreux *riachos*, tous desséchés. A la tombée de la nuit, les fourrés se parent d'insectes phosphorescents. Un des Indiens de l'escorte tue un singe d'un coup de carabine et peu après nous arrivons au *tolde* du frère du Cacique Puku (1). Il est sept heures; nous mangeons le singe et quelques patates, puis je me couche ayant

(1) 21° 43′ lat. S. et 61° 01′ long. O.

le Cacique à ma droite et Diane à ma gauche. La nuit est splendide; la Croix du Sud étincelle à l'horizon, tandis que vers le Sud, le ciel est rougi par l'incendie des hautes herbes allumé sur notre passage. Le Cacique et moi nous regardons longtemps les étoiles et ce brave homme « n'y voit que du feu ».

16 *octobre*. — Nous partons à six heures et demie du matin. Le *carguero* laisse tomber sa charge presque aussitôt après et je déchire ma chemise jusqu'à la ceinture à la traversée d'un *monte*. Un Indien tue un serpent *akioua* couché au milieu de la *senda;* nous apercevons au loin des troupeaux de moutons et de chèvres et nous prenons une grosse tortue. Le *monte* devient de plus en plus épais et le cacique est obligé de faire passer un homme en avant pour couper les branches avec son *machete*.

A la halte de neuf heures et demie, nous déjeunons d'une sorte de gousse appelée *engâah* (1) qui, avec les patates et le miel, constitue la principale nourriture des Guanas. Ils en fabriquent des galettes (sorte de pain appelé *anik*) ou bien ils font une sorte de bouillie, de couleur violacée, en trempant les graines de l'*engâah* dans du miel et, après les avoir bien sucées, ils les crachent dans le plat pour

(1) Arbuste de la famille des mimosées.

les reprendre et les sucer de nouveau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de miel.

Il faut avoir le cœur solide pour supporter la cuisine guana.

Une demi-heure après, nous nous remettons en marche. Nous cheminons par le *monte* toujours fort épais, en suivant le lit sablonneux d'un *riacho* à moitié desséché, encaissé entre deux murailles de verdure. Avec un peu d'imagination, on pourrait se croire dans une allée du bois de Boulogne et, pendant quelques instants, ma pensée s'envole vers la patrie absente.

Mon escorte s'avançait alors ainsi composée : les deux caciques, deux femmes à cheval, deux enfants, treize Indiens dont deux à cheval, puis Ayala à cheval derrière le *carguero*. Total : dix-neuf hommes diversement armés et, ma foi, cette escorte avait assez bon air. Tout en marchant, j'échangeai quelques paroles avec le cacique Cristiano et le questionnai sur la topographie du pays. Il connaissait les deux ou trois tribus voisines. Et plus loin?

— De l'eau, répondait-il invariablement comme s'il avait eu une vague notion de la situation de l'Amérique du Sud.

Émerveillé de me voir apprendre rapidement son

idiome et adopter les habitudes des Indiens, un peu par force, il est vrai, Cristiano m'accorde de plus en plus son estime. Il ne m'appelle plus *Señor* mais bien « cacique » et ajoutant au titre une décoration, il fixe à mon casque de liège une plume noire.

Cacique! Heureusement que le magnanime Cristiano ne met pas le comble à ses bienfaits en me forçant à porter à la lèvre inférieure des sonnettes de crotale, des plumeaux de *nandous* ou quelque autre ornement, dernière création de la mode guana.

Flatté de tant d'honneurs, je ne me laisse cependant pas enorgueillir au point d'oublier que le jour baisse et que malgré mon *caciquat* de fraîche date, je risque fort de passer la nuit à la belle étoile. En outre, il me faut des vivres pour mes hommes et j'essaye inutilement, avant d'arriver au *pâat* où nous devons passer la nuit, de faire comprendre au cacique que je désirerais être accompagné en Bolivie par lui et quelques-uns de ses hommes. En attendant mieux, nous dînons. Un singe, un oiseau tués par Ayala et quelques patates font les frais du repas. Cristiano finit par comprendre ma proposition et comme il n'est pas éloigné d'y souscrire, je me décide à passer dans le *tolde* (1) la journée et la

(1) 21°54 lat. S.; 60°55 long O.

nuit de demain pendant que deux Indiens iront me chercher six moutons, pour lesquels je donne deux fusils et deux chemises. Pendant ce temps-là, les hommes se reposeront et pour éviter notre genre d'escorte, par trop princier, je fais comprendre à Cristiano que cinq Indiens et lui suffiront pour m'accompagner jusqu'en Bolivie. Là, je lui promets bonne réception et de nombreux cadeaux. De plus, je lui prêterai mon *carguero* comme monture, car il a marché à pied jusqu'ici et je répartirai mes bagages entre ses hommes.

Le *pâat*, devant lequel nous couchons (1) sur des peaux, est très vaste, rectangulaire et fermé de trois côtés; dans le fond deux ouvertures sont ménagées. Le long de ce hangar sont placées deux rangées de lits de troncs de palmiers; ceux du fond réservés aux hommes sont plus élevés. C'est sur un de ces lits que je suis reçu à mon arrivée. La seconde rangée de lits plus bas est pour les femmes et les enfants. Sous le toit sont suspendus des boules de tabac, des cous d'autruches servant de sacs, de petits sacs en filet de Karraguatas. Dans un coin, des fusils, des arcs, des flèches et des poteries avec des dessins géométriques, sortes d'arabesques de cou-

(1) 21° 54 lat. S.; 61° 09 long. O.

leurs différentes. Des morceaux de nids de fourmis servent de pierres pour les foyers. Les haches guanas rappellent les haches gauloises de l'âge de bronze; elles sont composées tout simplement d'un coin de fer enfoncé dans un manche de bois très dur, et qu'ils se procurent par des échanges dans les tribus en contact avec le monde civilisé. Ce morceau de fer est remplacé parfois par un silex taillé ou poli qu'ils se procurent également chez les Indiens voisins des Andes. Il n'y a pas, en effet, une seule pierre dans tout le Chaco. Ces haches ressemblent absolument à celles de l'âge de la pierre polie.

16 *Octobre.* — Il pleut depuis le matin. Triste journée passée au milieu des Indiens, couché sur un lit de palmier. Mes Indiens reviennent sans avoir trouvé aucune chèvre, ni aucun mouton. Cette nouvelle refroidit singulièrement l'enthousiasme de Cristiano et Ayala lui-même, accroupi dans un coin, semblait s'abandonner à de tristes pensées. Serait-il déjà fatigué du voyage? Allons, c'est un garçon de cœur; quelques paroles le remuent et piquent son amour-propre. Que dirait-on au Paraguay s'il m'abandonnait, lui, un « hombre guapo », le brave des braves? Du reste, en cinq jours, nous avons fait le quart du voyage... Ces premières difficultés peu-

vent lui donner à réfléchir, mais non l'abattre; Ayala ne m'abandonnera pas.

Quant au Cacique, il me déclare qu'il ne peut absolument pas m'accompagner plus loin pour toutes sortes de bonnes raisons. Je cours à une mort certaine en m'enfonçant dans l'Ouest. C'est là, en effet, le pays des Matias ou M'bayas, ennemis des Guanas et tout à fait *ipochus* (mauvais) (1). De plus, Cristiano craint, à part lui, que je n'apprenne à ses farouches ennemis que les Guanas sont en guerre avec les Chamacocos. C'est justement à cause de cela que nous n'avions pas rencontré le cacique Kira.

Je mets en œuvre toutes les ressources de ma diplomatie pour le persuader de mes bonnes intentions et de ma reconnaissance à son égard. Le Cacique ne me répond pas et détourne la tête. Toute la nuit se passe en conciliabules entre le Cacique et ses hommes. Inutile de dire que je ne peux guère fermer l'œil. Aussitôt que la pluie se calme, je profite du moment où le Cacique dort pour faire rapidement seller les chevaux et le *carguero*.

18 *Octobre*. — On réveille le Cacique qui me regarde de travers. Je refuse de toucher au plat qu'on me présente. A son tour, Kira refuse de me

(1) En guarani.

donner la main au moment du départ. C'est un ennemi que je laisse derrière moi.

Mes vaisseaux sont brûlés. Eh bien, tant mieux! En avant et vive la France! Je confie une partie de mes bagages : tente, lit de camp, sac d'effets, moustiquaire, etc., à Kira avec mission de les faire parvenir à M. Spiridao qui, à son tour, les enverra à M. Daniel Larrosea, à Puerto Casado.

D'un autre côté, je charge Cristiano de trois billets pour M. Spiridao. Dans l'un, je lui annonce l'envoi de mes bagages, dans l'autre, je le prie de faire parvenir au consul de France, à l'Assomption, le troisième billet, contenant les lignes suivantes :

« Je vous écris du *tolde* du cacique Kira à 32 lieues par N. 80° O. d'Apa. Jusqu'ici j'ai été accompagné par des Indiens de tribu en tribu. Ici plus d'eau. Aucun Guana ne veut se hasarder à m'accompagner. Je continue donc mon voyage pour la Bolivie uniquement suivi du péon Ayala, un Paraguayen qui s'est offert à me suivre la veille du départ ».

Ces trois messages parviendront-ils à leur adresse? Que vont devenir les bagages que je laisse? Comme Cristiano est fort défiant, il craindra que je ne lui joue quelque mauvais tour pour me venger de son refus de m'accompagner, et se gardera bien de remettre les billets, malgré tout son désir de gagner la

récompense que lui vaudrait cette complaisance. Qui l'emportera dans son âme sauvage de l'intérêt ou de la méfiance?

Agité par ces préoccupations, je me mets néanmoins en route. Comme Ayala ni moi ne connaissons pas les *sendas* plus enchevêtrées que la chevelure d'un Indien, je coupe à travers le *monte* dans la direction Ouest. Au bout d'une demi-heure, un Indien, que j'avais dénommé Joachim et dont Ayala s'était fait un ami, vient à pas de loup nous indiquer la vraie *senda*, celle qui mène « où le soleil se couche » (l'Ouest).

Je remercie cet ami de la dernière heure et nous nous retrouvons seuls, Ayala et moi, perdus dans l'immensité du désert, entourés d'ennemis, avec plus de 90 lieues de voyage devant nous!...

Mais ce n'est pas le moment de philosopher. *All right!*

Sous une pluie torrentielle, nous traversons *monte* et *campo;* enfin, après une immense plaine couverte de hautes herbes, nous atteignons un *paât* vide, mais qui, quoi qu'en dise Ayala, ne me paraît pas abandonné.

Affamés par quatre heures et demie de marche,

(1) 21° 01′ lat. S.; 61° 13′ long. O.

nous faisons du bouillon d'extrait de viande et mangeons quelques biscuits. La pluie recommence de plus belle; nous sommes trempés jusqu'aux os et nous n'avons pas de vêtements de rechange. Je profite de l'absence des Indiens pour calculer et pointer ma route et pour mettre mes carnets au courant; ce qui est toujours difficile à faire en leur présence. Puis, les chevaux amarrés auprès du *paât*, nous ferons le quart tour à tour jusqu'au matin, car ces parages, sur la frontière de deux tribus ennemies, sont très dangereux, au dire du Cacique Cristiano.

19 *Octobre*. — La nuit s'est passée sans incidents; mais dès le matin, Ayala complètement démoralisé, affaissé sur lui-même et presque inerte, me fait pressentir qu'il me quittera bientôt. Comme il ne veut pas avouer les motifs qui le poussent à déserter, il prétend que ce qui l'effraie le plus « c'est la mauvaise nourriture ».

Je ne savais pas mon péon aussi délicat. Voyez-vous maître Ayala se plaindre de ne pas avoir, le matin, sa tasse de chocolat, quand le plus souvent je suis obligé moi-même de manger des mets indiens tellement répugnants, que ni Ayala, ni Diane ne veulent y toucher!..

Mais nos vivres diminuent et je tiens à garder le

plus longtemps possible cette ressource suprême...

Pour ne pas prolonger une discussion irritante, je presse le départ, et nous chevauchons sans mot dire à travers le *monte,* intrigués par des cris d'oiseaux qui ressemblent à la voix humaine. Nous entrons ensuite dans une plaine immense bordée à l'horizon par des forêts. A sept heures et demie, je quitte la *senda* parce que celle que nous suivons se dirige depuis trop longtemps vers le Sud. Je voudrais aussi désorienter complètement Ayala pour l'empêcher de me quitter. Bientôt nous apercevons un Indien, accompagné d'une femme et d'un enfant. La femme nous indique une *senda* qui va vers l'Ouest, nous la suivons et nous arrivons à un *paât* où quelques vieilles femmes nous accueillent en chantant nos louanges, selon la coutume, et en agitant leurs castagnettes d'ongles de chèvre. Ayala ne paraît pas très rassuré de mener seul boire les chevaux à des mares éloignées environ d'une lieue. Nous allons ensemble jusqu'au puits, où une dizaine de femmes d'un *paât* voisin nous entourent et font mine de vouloir nous enlever. Nous résistons de notre mieux aux tentatives de ces sirènes par trop aimables; et pour ne pas les froisser, je consens à m'asseoir, un quart d'heure seulement, sur des peaux qu'elles étendent par

terre et à manger de ce fameux *engaâh* dont j'ai donné plus haut la description peu ragoûtante.

Les maris de ces dames étaient à la guerre; et, à notre retour de l'abreuvoir, nous rencontrons deux Indiens armés d'arcs et de flèches de guerre, à pointes de fer. Ils viennent avec nous au *pâat* et l'un d'eux fait comprendre par gestes à Ayala qu'en nous avançant davantage dans l'Ouest nous nous ferons fatalement tuer. Il n'en fallait pas tant pour achever mon brave Ayala; à peine arrivé au *paât* (1), il me déclare de nouveau qu'il veut retourner sur ses pas. Il n'y avait pas à discuter; je l'écoute froidement et me contente de lui indiquer d'un geste la direction du retour. Il part.

Ce n'est pas sans une angoisse profonde que je vois s'éloigner mon dernier compagnon, le seul homme en qui je pouvais avoir confiance, le seul homme blanc enfin avec lequel je pouvais échanger mes idées parce que lui seul, dans ce pays de sauvages, était capable de comprendre mes espérances et de m'aider à les réaliser.

A ce moment, mon isolement m'apparaît dans toute son horreur et je sens que la France est bien loin.

(1) 21° 53′ lat. S.; 61° 24′ long. O.

## CHAPITRE IX

### IMENMA!

La situation de M. de Brettes, après la désertion d'Ayala, était des plus pénibles. Qu'allait-il devenir seul, au milieu d'Indiens hostiles, avec ses deux chevaux et son *carguero* portant ses instruments et ses derniers vivres? Mais en face du danger, en face de son propre désespoir, le jeune explorateur retrouve toute son énergie.

« En avant! écrit-il dans son carnet de route, je verrai bien... Je partage tous mes objets lourds entre les Indiens qui ne tardent pas à arriver au *paât,* avertis par les femmes, et qui, me voyant abandonné, lorgnaient déjà mes pauvres loques. Puis je charge un Indien de conduire à Apa mes chevaux, devenus embarrassants, car le *carguero* me suffira. Je lui remets deux lettres, l'une pour M. Spiridao, l'autre pour le consul de France. Arriveront-elles jamais à destination? Mon Indien

fait semblant de ne pas comprendre, et pour cause. Je pars enfin sans accident. Mais voici le Cacique qui arrive et veut tout simplement me retenir prisonnier. C'est à mon tour de ne pas comprendre et, en attendant j'arme mon remington, soi-disant pour « tuer le tigre ». Je m'éloigne cependant suivi par deux Indiens, auxquels je fais signe de passer au large. Ils disparaissent, mais je suis peu rassuré pour la nuit. — Advienne que pourra; j'irai de l'avant.

A sept heures du soir, je rencontre trois Indiens qui m'offrent de venir à leur *paât* (1); à tout hasard, j'accepte.

Je passe la soirée sur le qui-vive. Les femmes sont aimables, trop aimables même... Je ne bronche pas au milieu de ces Putiphars et bien m'en prend, car vers dix heures une dizaine d'Indiens arrivent en criant et en brandissant des armes ensanglantées d'un air fort peu sympathique. Le Cacique me regarde, sans mot dire, pendant cinq minutes qui me paraissent des siècles. Puis il me dit d'un ton soupçonneux :

*Taasé a itabua* (elles sont jolies les femmes des Guanas?).

(1) 21° 41' lat. S.; 61° 23' long. O.

J'affecte de ne pas comprendre ; je prends l'air le plus idiot du monde et réponds :

— *Apéménec* (j'ai faim).

Voyant qu'il ne pouvait me faire sortir de mon mutisme, il me fait donner des *engaãh,* sur lesquels je me jette comme un affamé, malgré ma répugnance pour cette nourriture immonde. Puis, en témoignage de ma grande reconnaissance, je lui fais cadeau de ma hachette.

Carabine armée et couché à côté de Diane, je passe une nuit assez agitée au milieu de ces Indiens, atrocement barbouillés du sang des Chamacocos.

Ils crient toute la nuit en se racontant leurs prouesses et s'interrompent de temps à autre pour maltraiter des Chamacocos de quatorze à quinze ans qu'ils ont fait prisonniers et qu'ils se proposent sans doute d'échanger pour de la poudre et du plomb chez les Indiens soumis.

Je finis de dormir sans regarder du côté des femmes et la nuit se passe tranquillement pour moi. Mais que le jour me semble long à venir !

20 *Octobre.* — Au petit jour, je selle mon cheval, car j'ai hâte de m'éloigner. Mais voici bien une autre affaire ; le Cacique ne veut absolument pas me laisser partir. Me prend-il aussi pour un Chamacoco ?

Merci de la comparaison. Je continue mon jeu de la veille et fais semblant de ne pas comprendre. Le Cacique insiste et prend mon cheval par la bride; alors je saisis mon revolver : le Cacique me lâche; il avait compris et moi aussi.

Je m'éloigne au plus vite, sans demander d'explications et non sans inquiétude, à cause des hautes herbes, quand, au coin d'un petit *monte*, trois Indiens Banghis se présentent et s'offrent à me montrer le chemin. Je les fais passer devant moi, par prudence plus que par politesse, et quelques minutes après ils disparaissent dans le fourré, puis cinq Indiens surgissent soudain à ma droite. L'un m'envoie une flèche qui m'entre dans la cuisse à une profondeur d'environ 3 centimètres et m'égratigne le flanc; l'autre frappe mon cheval de deux coups de *pletâou* (large couteau) sur la croupe. La fuite est difficile à travers ce terrain où des *takourous* (fourmilières) formaient des monticules de plus d'un mètre de hauteur, propices aux embuscades. Mais quatre coups de feu tirés un peu au hasard ont heureusement mis mes agresseurs en déroute.

Un peu plus loin, sur la lisière d'un *monte* (1),

(1) 21° 41′ lat. S.; 61° 25′ 30″ long. O.

je peux m'arrêter, panser mon cheval ensanglanté, visiter ma blessure qui est insignifiante. Quelques *Karaguatas* se trouvent dans les environs, conservant l'eau des pluies à l'aisselle de leurs feuilles. Je peux faire boire mon cheval et me désaltérer moi-même. Mais voici deux Indiens qui ont retrouvé ma piste; aussitôt en selle, je pique des deux et les laisse à une distance respectueuse par un petit temps de galop dans un vaste *campo*. J'ai échappé au danger immédiat; mais dans ma course, j'ai perdu une boussole et cassé un thermomètre. Je mets pied à terre pour me reconnaître un peu et ressangler mon cheval. Ma situation est loin d'être plaisante : ennemis derrière moi; devant moi l'inconnu représenté pour le moment par un *monte* épineux à travers lequel je dois me frayer un chemin à coup de *machete*. Pas d'eau dans le voisinage et ma provision diminue!

Après quelques minutes de réflexion, je me résous à abandonner tout ce qui ne n'est pas strictement indispensable, entre autres, douze livres de plomb, et je me remets en route en tirant mon cheval par la bride.

Ce *monte*, à travers lequel M. de Brettes s'avançait péniblement à coup de *machete*, pouvait s'étendre ainsi indéfiniment. D'un autre côté, la

*senda* qu'il désirait rencontrer allait peut-être le conduire chez des Indiens qui « lui couperaient la tête » selon la prophétie de Cristiano? Que faire? Que devenir?

Telles étaient les pensées accablantes qui assaillaient l'explorateur dans ce bois épineux dont il ne voyait pas la fin. Mais il est récompensé de ses efforts; une *senda* s'offre à lui. On comprend facilement quelle vive émotion lui causa cette découverte. « Ce fut, dit-il, une des minutes les plus heureuses de mon existence »; mais il n'avait pour partager sa joie que Diane et son pauvre cheval.

Il sort enfin du bois épineux; la végétation était superbe; des plantes grasses géantes, des cotonniers formaient une magnifique décoration équatoriale, mais la sécheresse était absolue, pas une goutte d'eau dans les Karaguatas, et pour comble de malheur, sa gourde suspendue à l'arçon de sa selle s'était brisée contre un arbre. M. de Brettes va entrer dans le pays de la soif et du désespoir.

« J'ai grand soif; écrit-il, Diane tire la langue et la pauvre bête me regarde d'un air suppliant. Des traces de pas se montrent sur la *senda,* barrée en différents endroits par des troncs d'arbres coupés. Je dois me trouver sur le territoire dange-

reux dont Cristiano me parlait avec épouvante. Brusquement à un détour du chemin, je me trouve devant un *paât* de moyenne grandeur et fort misérable : le toit en est percé à plusieurs endroits. A côté, une vieille femme se met à hurler, plutôt qu'à crier, et me fait signe de passer au large. Cette mégère est horrible et elle est accompagnée d'un garçon de dix-sept à dix-huit ans, qui me paraît idiot et qui ressemble beaucoup plus à un singe qu'à un être humain.

Je continue ma route, suivi de l'idiot que la vieille femme appelle sans qu'il prête la moindre attention à ses cris. Plus loin, une jeune femme aux yeux égarés, sans doute la sœur de l'idiot, s'enfuit à mon approche. Mais voici un Indien; peut être sera-t-il plus sociable?

Je lui fais signe d'approcher et j'abaisse vers le sol le canon de ma carabine. Il plante son arc et ses flèches en terre et vient à moi.

Je lui tends la main, en l'appelant *immuok* (frère) et lui demande le bon chemin de l'Ouest. Il passe devant moi pour me montrer la route, à travers un dédale de *sendas*, tandis que la jeune femme court devant nous comme une folle, qu'elle est, en compagnie de l'idiot. Enfin, après deux heures de marche, nous arrivons à un grand *paât* où se

réunissent bientôt la vieille, l'idiot, une quinzaine d'Indiens et un bonhomme à cheveux blancs qui me regardent tous avec la plus vive curiosité. Ils me palpent de tous les côtés et le Cacique me touche la barbe qu'il considère comme une chose extraordinaire.

D'après les renseignements que j'obtiens, je me trouve dans une tribu de Néennssémakas (1), environ à 30 lieues du rio Pilcomayo, ce qui concorde assez bien avec mes calculs, car j'ai fait depuis mon départ d'Apa, 72 lieues marines, dont 60 en ligne droite. L'hospitalité de ces pauvres gens est assez cordiale; ils me font admirer leur champ de patates et allumant du feu à l'aide d'un briquet indien, c'est-à-dire en frottant deux bâtons l'un sur l'autre, ils font cuire un iguane, sans ôter les entrailles, malgré mes observations. Cette nourriture est assez dégoûtante, mais supportable; je fais donc honneur à l'iguane : somme toute, cela fait encore plus d'honneur à mon appétit.

Je me couche et, malgré ma fatigue, l'inquiétude me tient éveillé. Un moment, j'aperçois mon voisin de lit, ou mieux de peau, dressé sur son séant. Je ne bouge pas et regarde devant moi, cherchant à

(1) 21° 40′ lat. S.; 61° 58′ long. O.

percer l'obscurité. Des Indiens vont et viennent dans le *tolde,* à pas précipités. En veulent-ils à ma vie? Peut-être préparent-ils les *ianamomé?* Et le souvenir des supplices indiens me revient à la mémoire avec une intensité doublée par la fièvre de l'insomnie. Les *ianamomé* consistent en deux jeunes arbres maintenus à demi ployés par de solides cordes de *karaguatas.* Le supplicié est attaché à l'un des arbres par la tête ou les bras et à l'autre arbre par les pieds; puis on coupe les cordes et les deux arbres se relevant brusquement écartèlent les membres.

Parfois la tête est arrachée brusquement, alors *bueno!* c'est une chance pour le supplicié, il n'a plus à souffrir. Mais souvent les cordes sont relâchées peu à peu; alors le corps se désarticule lentement et la mort ne survient qu'après des souffrances inouïes. N'ayant aucune vocation pour le martyre en général et les *ianamomé* en particulier, je me dispose à vendre chèrement ma vie, en ayant soin de garder une balle de revolver comme dernière ressource.

Les Indiens continuent à errer dans la nuit, sur la lisière de la forêt. J'entends très distinctement attacher une corde; je vois les Indiens s'approcher et mon voisin se recoucher.

Allons, c'est le moment... Soudain, je me dresse, en dissimulant mon revolver sous ma chemise...

« Quoi? Qu'y a-t-il? »

Ils me répondent tranquillement que, mon cheval ayant rompu son entrave, ils sont allés à sa recherche dans le *campo* voisin et qu'ensuite ils l'ont attaché à un arbre.

Je respire; et, riant de mon émotion, je sommeille jusqu'au matin.

21 *Octobre.* — De bonne heure, je me mets en route, non sans mécontenter mes hôtes qui voient leur proie s'envoler. Quelques Indiens me suivent de loin, mais je leur fais signe de passer au large en leur montrant mon fusil et bientôt je les perds de vue.

Deux heures après, ma bonne étoile me conduit vers un *paât* (1) où je suis admirablement bien reçu, contrairement à mon attente.

Les Indiens me déclarent que je ne trouverai que des amis jusqu'au *rio,* qui se trouve à six journées de marche dans l'Ouest; mais qu'il me sera impossible de dépasser deux journées de marche, car : *Imenma!* il n'y a pas d'eau. C'est la seule réponse que je peux en tirer, accompagnée du geste

(1) 21° 34' lat. S., 61° 58' long. O.

de gratter la terre avec les ongles. Je demande au Cacique deux hommes pour guides; il m'en accorde vingt-cinq, générosité dont je me passerais bien. Mais à peine en route, en suivant la *senda* qui fait des tours et des détours impossibles, tous mes Indiens me faussent compagnie, un seul demeure. Espèrerait-il être mon héritier? Non; tant de cupidité n'entre pas dans son âme primitive. Il se dit tout bonnement que le puits est à présent plus rapproché que le *paât* et, comme il est pratique, il ne tient pas à avoir fait une course inutile.

Après la traversée d'un *monte* épais, rempli de plantes grasses et de palmiers nains, nous arrivons à un petit *tolde,* près duquel un grand trou creusé dans l'argile contient de l'eau bourbeuse. Nous buvons avidement et mon Indien déclare qu'il n'ira pas plus loin; son rêve est accompli.

*Imenma!* répond-t-il à toutes mes sollicitations.

*Imenma!* répète avec obstination une femme qui vient remplir des calebasses à la mare. Pour me convaincre, elle met le doigt tout entier dans une fissure du sol desséché.

J'ai cependant besoin de l'Indien pour aller plus avant, car lui seul peut découvrir les trous où peut-être restera-t-il un peu d'eau.

Sous prétexte d'alléger sa marche, je lui prends son arc, ses flèches et son inséparable petit sac; mais à peine entré sous bois, mon Indien disparaît, me laissant ses armes entre les mains. J'ai beau l'appeler; rien, je ne le reverrai plus.

A midi, je commence déjà à souffrir de la soif. Le soleil est brûlant et le *monte* peu touffu ne me donne pas d'ombre. De nouveau, me voici seul.... en proie à une soif ardente. Mon cheval marche péniblement; Diane se traîne plutôt qu'elle ne marche.

*Imenma!*

La végétation se modifie; je traverse de petits bois épineux où se rencontrent d'énormes cotonniers et des plantes grasses gigantesques. Je passe près de trois *toldes* abandonnés; la raison n'en est que trop facile à deviner.

*Imenma!*

Et pourtant je suis sûr qu'en suivant cette *senda* j'atteindrai la Bolivie!

Encore peu éloigné du dernier *tolde* habité, je me résous à y retourner à la nuit tombante, plutôt que de perdre mon cheval.

Là, j'attendrai qu'il pleuve et j'essaierai ensuite la traversée du *monte*. J'arrive au *tolde* à dix heures du soir, mourant de soif; un Indien me donne à

boire et me rend la vie; je lui fais cadeau de ma hache.

La fièvre me secoue toute la nuit; heureusement que les Indiens me traitent en ami et m'offrent un lit de feuilles sèches.

Lugubre situation! Vais-je donc échouer si près d'atteindre le but et faute d'un peu d'eau? Je n'ai pas assez de vivres pour passer ici plus de deux jours, car il me reste environ pour huit jours de vivres (à deux poignées de farine par jour pour moi et Diane) et il faut bien compter neuf jours de marche avant d'atteindre le Pilcomayo. De plus, mon cheval fourbu ne peut guère marcher plus d'un jour sans eau et il m'est impossible de porter 20 litres d'eau pour moi et ma chienne (estimant notre consommation à un litre seulement par jour) avec mon fusil, mes cartouches, mes carnets et mes instruments absolument indispensables sous peine de mourir de faim ou de rendre infructueux les résultats de mon voyage.

D'un autre côté, comment attendre ici la pluie pendant quatre ou cinq lunes, en compagnie d'Indiens qui ont eux-mêmes la plus grande difficulté à se nourrir avec de rares iguanes, des tortues ou des larves d'abeilles. On ne trouve ici ni *engaâhs*, ni cœurs de palmes, ni Karaguatas et, encore moins des patates et du manioc.

Quand les Indiens n'auront plus d'eau dans leur puits (ce qui ne tardera pas) ils abandonneront leur *tolde* et s'en iront vers l'Est.

Si près de mon but puis-je rétrograder?

J'ai laissé peu d'amis derrière moi et Ayala en repassant chez les Guanas n'aura pas manqué de leur dire que je venais étudier leur pays et y pratiquer une route. De plus que penserait-on d'un échec à Apa, à Puerto Casado, à l'Assomption et en France? En avant! je dois tout tenter pour achever cette traversée du Chaco.

Telles sont mes réflexions de la nuit et elles ne sont pas gaies.

Au matin, je reprends mon chemin vers l'Ouest avec l'Indien, qui m'a donné à boire hier, et son fils. Deux gourdes constituent toute ma provision et, au dire de l'Indien, la traversée du *monte* épineux qui nous sépare du fleuve durera neuf jours.

La mort m'est assurée dans l'Ouest; mort lente et terrible par la soif.

Dans l'Est, seule route qui peut me ramener vers le monde civilisé, il y a des Indiens ennemis; mais ce sont des hommes après tout. Cruelle alternative!

Je propose alors à l'Indien qui m'accompagne de lui donner tout ce que je possède s'il veut me

suivre jusqu'au fleuve. Il regarde mon cheval, mes armes et mon *poncho* d'un œil d'envie; puis il secoue la tête.

Ce n'est pas possible; il ne veut pas mourir.

*Imenma!*

Et moi? Vais-je donc me condamner à la plus horrible des morts sans aucun résultat et par obstination puérile? Quelle angoisse!

Je grave avec mon couteau sur un *ouâssa*, sorte de cotonnier, à droite de la *senda* :

MISSION DE BRETTES

24 *octobre* 1887.

J'enterre au pied du même arbre une fiole de ma pharmacie, dans laquelle j'enferme une feuille de mon carnet avec ces quelques mots :

« *Mission de Brettes.*

« Je suis parvenu à ce point (1). Le manque d'eau me force à regagner le rio Paraguay.

« 24 octobre 1887.

« J. DE BRETTES. »

(1) 21° 21′ lat. S.; 62° 04′ long. O.

Je me décide donc à revenir sur mes pas pour attendre une occasion favorable de me remettre en route. Les forces humaines ont des bornes; je les avais atteintes.

Je rentre au *tolde* à pied avec l'Indien, tandis que son fils ramène mon cheval par la bride. A neuf heures, j'arrive au *tolde,* brisé de fatigue et de douleur. Une mission entreprise avec tant de foi, après une si longue attente et tant de difficultés vaincues! La voici donc terminée faute d'un peu d'eau! J'ai la fièvre toute la nuit.

25 *Octobre.* — Eh bien, non! J'irai de l'avant, coûte que coûte, dussé-je en mourir. Je ne veux pas perdre le fruit de tant de misères; ne vaut-il pas mieux mourir dans un dernier effort que de m'avouer vaincu? J'aurai l'immensité du désert pour tombe; elle en vaut bien une autre... En avant!

Je remplis mes gourdes et fais boire mon cheval à la citerne du petit *tolde;* puis, bien résolu à risquer le tout pour le tout, je reprends la route de l'Ouest, adressant une dernière pensée à ma famille, à mes amis, à la France, à tous ceux que j'aime et que je suis condamné à ne plus revoir. J'arrive à l'*ouâssa,* au pied duquel j'ai enterré une fiole de ma pharmacie et j'en remplace la déclaration par les quelques mots suivants :

« *Mission de Brettes.*

« Abandonné par mes compagnons de voyage, je suis passé aujourd'hui, 25 octobre 1887, dans cette *senda* faisant route vers l'Ouest. »

Mon testament est écrit; je suis plus calme.

L'idée que ma provision d'eau est insignifiante me donne l'envie de tout boire d'un seul coup; ça sera plutôt fini. Mais non, l'espérance n'est pas morte; il faut que je vive; il faut que j'arrive!

C'est la rage au cœur que je m'enfonce de nouveau dans ce pays maudit, région désolée par la sécheresse, abandonnée de tous les habitants, où il n'y a rien, pas même de *Karaguatas!* Je sens que je n'irai pas loin; je suis exténué. Je fais boire Diane et mon cheval, je bois aussi et je m'endors à la belle étoile, à côté de ma bonne et fidèle compagne. Je n'ai rien à craindre des Indiens, hélas! car s'il y avait des Indiens, il y aurait de l'eau.

26 *Octobre.* — En route à onze heures après avoir inutilement cherché des *Karaguatas* dans le *monte* voisin. Je rencontre des campements abandonnés à côté de citernes taries et des quantités de cotonniers. A deux heures, je tombe sur les bords d'un *riacho* à sec. Allons! du courage; tous ces puits me donnent

soif. L'idée que je vais mourir de soif devient une obsession; est-ce pour aujourd'hui? sera-ce pour demain? J'ai un mouvement de joie. J'aperçois un *paât;* j'y cours; il est désert comme les autres.

Frère, il faut mourir! Diane se traîne; mon cheval bute à chaque pas. A trois heures trente-deux je mets pied à terre.

Depuis hier matin, je n'ai vu aucune citerne où il soit resté un peu d'eau, ni un seul Karaguata! Et promenant mes regards sur la plaine desséchée, je pense aux explorateurs de rivières, à ceux qui en ce moment goûtent la divine jouissance de plonger leur corps, leur tête et leurs lèvres dans une eau fraîche... Oh! boire!

27 *Octobre.* — En route, probablement pour la mort cette fois-ci, car il n'y a même plus l'espoir de revenir en arrière. Toujours des citernes vides. A neuf heures près d'un *tolde* ruiné, je trouve quelques *Karaguatas* contenant un peu d'eau nauséabonde. Je fais boire mon cheval et Diane; je bois moi-même... Si cette eau allait à présent me rendre malade? Voilà une bien singulière préoccupation pour un condamné à mort.

Je remplis mes gourdes; ce sont toujours quelques heures d'existence que j'emporte.

Le *monte* succède au *campo*, le *campo* au *monte* et

la *senda* court toujours vers l'Ouest, j'approche de la Bolivie. Pour rompre avec mes tristes préoccupations, je mets en ordre mes observations (1), je rectifie mes calculs de route. Puis je mange des racines de *Karaguatas;* je trouve un peu d'herbe pour mon cheval, mais toujours pas d'eau et le ciel semble me railler avec son implacable sérénité.

Les 28 et 29 octobre furent pour l'explorateur des jours d'agonie; sa provision de farine diminuait comme sa provision d'eau. Il s'attendait à voir, d'un moment à l'autre, son cheval tomber pour ne plus se relever. Quant à Diane, quoique n'ayant plus que les os et la peau, la vaillante bête faisait encore bonne contenance; on eût dit que soutenue par son affection pour son maître elle vivait pour lui épargner une dernière douleur, la plus cruelle de toutes...

Enfin, le 30 octobre, avec le flair d'un Indien, M. de Brettes découvre des traces de pas... Il va donc avoir le bonheur de voir des hommes, de leur parler, tout au moins par gestes, et de boire... enfin!

Continuons à citer son journal :

A quatre heures quarante sur la lisière d'un *monte*, j'arrive à un *paât* (2) très pauvre. Une vieille femme

(1) 21° 47′ lat. S.; 62° 28′ long. O.
(2) 22° 00′ lat. S.; 62° 49′ long. O.

chante la bienvenue; puis d'autres femmes déchargent mon cheval. Le Cacique auquel je donne la main, me considère comme un être extraordinaire; il palpe le tissu de ma chemise de flanelle et de mon pantalon de toile à voile avec beaucoup d'admiration. Il me demande par signes, car je ne comprends pas son idiome complètement différent de ceux que je connais, de quel côté de l'horizon je viens, et je lui donne à entendre que mon pays est à l'occident et que j'y retourne après une excursion dans le Chaco. En effet, il peut être en guerre avec les Guanas, qui ne sont pas aimés de leurs frères du Chaco, je ne sais trop pourquoi, et j'aime mieux lui cacher mon passage parmi eux.

Le Cacique n'a pas l'air bien belliqueux; il fait mener paître mon cheval, tandis qu'on me prépare des *cogoyas* cuites sur la braise dont je fais un excellent repas.

31 *Octobre*. — Ces pauvres gens sont des Indiens Aksseks. Je les quitte à sept heures du matin, malgré les prières du Cacique qui voudrait me garder encore quelques jours, sans doute pour m'exhiber comme curiosité à ses amis et connaissances.

Le pays est habité, je fais halte à un second *paât* akssek, ne précipitant plus mon voyage, car à présent je suis à peu près certain d'atteindre la

Bolivie. Je ferais peut-être bien de revenir par le *cerro* de San Miguel en suivant plus au Nord une ligne parallèle à ma route d'aller, à moins que je ne puisse trouver quelques solides compagnons pour parcourir de nouveau la *senda,* qui est le véritable chemin de la Bolivie.

Pendant que j'en ai le loisir, j'examine mes hôtes. Le *paât* (1) où je passe la nuit est très petit et ses habitants avec leurs cheveux plantés sur le front, leur bouche ouverte et leur mâchoire inférieur proéminente, ne sont pas des parents éloignés du singe. Un vieillard aveugle est tourmenté par des enfants, — cet âge est sans pitié! — et je me tiens à quatre pour ne pas tirer les oreilles à ces petits drôles. Je dors fort mal à côté du Cacique, de sa femme et de sa belle-sœur qui partagent mon *poncho,* car la nuit est fraîche. Diane s'est régalée avec de l'iguane, à défaut d'autres mets plus civilisés.

1er *Novembre.* — Je me mets en route, après avoir échangé mon cheval contre un autre presque aussi efflanqué et que les Aksseks me disent avoir pris aux Matias. J'ajoute, en outre, une ceinture rouge et ma petite boussole de déclinaison qui est

(1) 21° 48′ lat. S.; 63° 07′ long. O.

cassée. Onze Indiens m'accompagnent à travers la forêt vierge, où la marche est pénible malgré les détours que je fais à l'Est, au Nord, puis dans le Sud-Ouest. A dix heures quarante-quatre, j'aperçois des ruines en briques à droite de la *senda* (1).

Les Indiens que je questionne à ce sujet me montrent du doigt l'Ouest, et me font entendre que je trouverai d'autres ruines. J'examine mes cartes, et je lis sur la carte de Moussy la mention *Abarenda,* accompagnée d'un point d'interrogation, un peu au nord du lieu où je me trouve; c'est sans doute quelque ancienne mission abandonnée comme tout le pays à la suite d'une guerre que j'ignore. Le lendemain, 2 novembre, se passe à explorer les ruines auprès desquelles je suis campé. Je vois les traces de plusieurs corps de bâtiments, en briques naturellement, car il n'y a pas de pierres dans le Chaco. Les pans de murailles n'ont pas plus de $2^m$,30 au-dessus du sol. J'aperçois des ouvertures cintrées, de $1^m$,40 de hauteur environ, qui ressemblent à des bouches de four. Les Indiens disent que derrière ces ouvertures, actuellement bouchées par des éboulis d'argile, il y a des *mahân-mo*, c'est-à-dire des morts. En descendant dans le fossé qui se

(1) 21° 50′ lat. S.; 63° 04′ long. O.

trouve au pied de ces sortes de fours, je trouve à demi enfouies dans une excavation des poteries en quantité considérable, les unes brisées et les autres en bon état. Ce sont des poteries incas, très anciennes, et je me propose de les reprendre à mon retour, après être allé jusqu'au bout de la *senda* que je suis depuis 60 lieues.

Les Indiens m'indiquent par gestes qu'il existe dans le Nord beaucoup d'autres ruines. Je me demande de quelle façon je pourrais bien rapporter cette collection de poteries. Mes Aksseks sont très doux et me regardent avec admiration allumer ma pipe à l'aide d'une lentille. Le bruit de ma montre paraît aussi les étonner.

En continuant ma route, j'arrive à une heure vingt à un nouveau *paát* akssek assez vaste. Les femmes ne chantent pas à mon arrivée et ce silence m'étonne. Après tout, ce n'est peut être-pas la mode chez les Aksseks.

Le Cacique, vieillard presque aveugle, me fait asseoir sur sa peau de cerf et me fait comprendre que son fils, ou un de ses parents, a été tué par le tigre : de là, tristesse générale et absence de chants.

Je me fais indiquer l'endroit où cet individu a été enterré, non pour y déposer une couronne, mais

dans le secret espoir de m'emparer de son crâne; je m'abstiens, car je comprends que des études ethnographiques seraient peu goûtées de mes Indiens qui pourraient user de réciprocité à mon égard.

Le Cacique aveugle me donne six Indiens, car mes compagnons de route veulent rentrer chez eux.

Je dois approcher d'un fleuve situé dans l'Ouest; sans doute, le haut Pilcomayo.

Après les terribles journées passées chez les Banghis et les Néennssémakas, je me sens renaître au milieu de ces braves gens, dont la modeste hospitalité m'est douce. Je m'habituerais facilement à cette existence paisible, contemplative, exempte de soucis, de besoins et d'ambition... Et je me vois devenu Indien, la peau insensible au chaud et au froid, des callosités aux coudes et aux genoux, des semelles naturelles aux pieds... Je me forge une félicité qui me ferait presque pleurer de tendresse, comme le loup de la fable.

Les voilà donc ces terribles Indiens, ces *Indios bravos* dont le nom seul épouvante les tribus soumises des bords du fleuve. Ce sont de grands enfants et sans les expéditions cruelles des gouvernements voisins, faites souvent pour châtier de minces peccadilles, comme quelques vols de bes-

tiaux, — ils se civiliseraient peu à peu et cultiveraient la terre, au lieu de vivre en nomades.

4 *Novembre.* — Au départ, dès cinq heures du matin, nous avons de la peine à sortir du *monte;* la *senda* est fort étroite et je suis obligé de mettre pied à terre et de conduire mon cheval par la bride; ce qui ne m'empêche pas d'avoir la figure et les mains fort égratigneés par les épines du fourré.

A cinq heures trois quarts, je rencontre une citerne assez profonde et revêtue de briques à l'intérieur. Elle date sans doute de la même époque que les ruines rencontrées précédemment.

A midi, je fais le point :

21°49' 45" lat. S.
63° 35' 0" long. O.

Je pousse un cri de joie.

Je suis sur le territoire bolivien, mon but est atteint! Au prix de combien de fatigues et de luttes! Que vont dire à présent mes intrépides compagnons de voyage, les explorateurs en chambre de Buenos-Aires, et le brave des braves! sans compter les prophètes de malheur rencontrés à chaque pas sur ma route? Pousserai-je plus loin, jusqu'à Tarija, par exemple? Pourquoi pas? La revue de mes provisions, presque complètement

épuisées, me rend cependant le triomphe plus modeste. Et puis je regretterais de laisser derrière moi cette curieuse collection de poteries.

Mes Indiens m'ont abandonné un à un au moment où je croyais pouvoir compter sur eux. Néanmoins je continue mon chemin. Après une petite plaine entourée d'arbres rabougris et au moment où je vais rentrer en forêt, je rencontre une femme accompagnée d'un gamin de huit à dix ans.

Elle se rend à une citerne, car elle porte à la main une calebasse vide. Je la suis dans la direction du Sud-Ouest et j'arrive à un *tolde* (1) Akssek où le Cacique, sans mot dire, me fait asseoir sur sa peau de cerf, pendant que les femmes dessellent mon cheval.

Ce chef connaît sans doute mes bons rapports avec les autres caciques de la tribu. Immédiatement je mets en jeu toutes mes séductions; mes consultations médicales m'attirent tout d'abord une grande considération. Le bruit de ma montre, le feu allumé par ma lentille contribuent à me poser dans son esprit. Le mouvement imprimé à l'aiguille de ma boussole avec une lame de couteau *sans la*

(1) 21° 50′ lat. S.; 63° 45′ long. O.

*toucher!* achève de le conquérir et nous causons familièrement, comme de vieux amis, autant que faire se peut quand on parle des langues différentes.

Cependant un des Aksseks comprend quelques mots de guana et nous sert d'interprète. Le Cacique répète avec insistance les mots « *Sapoukis penhemm!* » et je finis par comprendre qu'il désire savoir si je suis ami ou ennemi des Sapoukis. C'est sans doute le nom d'une tribu indienne avec laquelle les Aksseks sont en guerre. Pour ne pas contrarier mon hôte, je redis après lui : *Sapoukis penhemm! Sapoukis penhemm!* L'effet est irrésistible; le Cacique est enchanté et nous voici répétant à qui mieux mieux : *Sapoukis penhemm!* Une partie de la nuit se passe à dire tout le mal possible de ces pauvres Sapoukis que je ne connais pas et qui n'en peuvent mais; puis je m'endors à côté du Cacique et de sa femme sur cette peau de cerf usée et salie qui remplit à la fois les divers emplois de lit et de salon de réception — la peau d'honneur.

Le lendemain, dès le matin, six Indiens et le Cacique se déclarent prêts à m'accompagner. Nous garnissons de boules d'anik les petits sacs et nous reprenons la route d'hier. A la première halte,

la conversation tombe inévitablement sur les éternels Sapoukis qui sont de plus en plus *penhemm,* naturellement. A quoi veut-il en venir?

A force de bonne volonté et de tension d'esprit, je finis par comprendre que les Sapoukis, Indiens voisins des Guanas et habitant vers l'Est sur les bords de l'Alto Paraguay, ont tué une femme Akssek.

Où? Quand? Comment?

Inutile d'approfondir; de là, haine mortelle vouée auxdits Sapoukis et désir d'une vengeance éclatante.

Tout en causant sapoukis, il me vient à l'idée d'exploiter cette haine pour obtenir des Akssekś une escorte fidèle qui m'accompagnerait dans l'Est et qui rapporterait au Paraguay les poteries découvertes au lieu que je crois être Abarenda.

Avec une peine infinie, je m'efforce de faire comprendre aux Indiens que j'ai besoin d'aller *ouatsom aleïta assa ekneb* vers le fleuve qui se trouve du côté où le soleil se lève ou littéralement : *le chemin fleuve qui soleil monte.* Quand on n'a pas beaucoup de mots à sa disposition, il n'est pas de petites économies.

Et je continue mon raisonnement.

Puisque nous sommes tous ennemis mortels des Sapoukis. — *Sapoukis penhemm,* c'est entendu! —

qui nous empêche d'avancer l'heure de la vengeance et de partir tous en guerre contre les Sapoukis? Puis, une fois le meurtre vengé, nous irons de compagnie jusqu'à mon *tolde* et je leur donnerai des clous pour faire des pointes de flèches, des pains d'anik et des vêtements comme les miens. Ils ne sont plus que des loques, mais les Aksseks les regardent avec admiration. Le Cacique ne paraît ni surpris, ni effrayé de ma proposition et les pourparlers s'engagent aussitôt entre les Indiens. Me voilà embarqué dans une drôle d'histoire; qui sait comment tout cela finira, car je ne connais nullement les ennemis que je vais avoir à combattre, en vertu du traité d'alliance que je viens de contracter. Ma foi, advienne que pourra; j'en ai vu bien d'autres!

Pour ne pas perdre mon temps, je détermine la position du campement des quatre puits (1) qui sera le point extrême de mon voyage dans l'Ouest, si tout marche à souhait.

Sur ces entrefaites, la discussion se termine et nous rebroussons chemin vers le *tolde*. Je suis fort inquiet sur le succès de ma diplomatie, car le Cacique pourrait bien changer d'avis.

(1) 21° 55' lat. S., 63° 41' long. O.

Cependant on prépare des boules d'anik et des calebasses pour l'eau. Les Indiens s'empressent de revêtir leur costume de guerre, c'est-à-dire à se peindre le bas du visage en rouge et à se dessiner de jolies rosaces en bleu foncé sur le front, les joues et le nez.

Je commence à me rassurer sur les intentions de mes nouveaux alliés et je m'endors d'un sommeil de plomb en rêvant de la France à côté du vieux Cacique et de son fils sur la « peau d'honneur ».

## CHAPITRE X

### RETOUR A APA.

A trois trois heures du matin (7 novembre), M. de Brettes est réveillé en sursaut par les chants des femmes. Les guerriers Aksseks continuent à revêtir leur costume de guerre, c'est-à-dire à se peindre mutuellement, en humectant de salive *l'éteïma* c'est-à-dire la couleur destinée à barioler leurs visages.

Tout le monde est assez lestement prêt, raconte M. de Brettes, et, à quatre heures cinquante-deux, je donne le signal du départ.

En avant ! et cette fois sur le chemin du retour ; car là-bas, bien loin encore, est la France.

Les femmes viennent nous accompagner à deux milles environ du *tolde;* encore quelques hurlements, les deux ou trois trémoussements d'usage et nous en serons débarrassés. La colonne, composée de vingt-deux Indiens et de moi vingt-troisième,

suit la *senda* aux mille détours; les Indiens marchent d'un pas régulier et leur visage ne trahit aucune émotion. Pas un regret d'avoir quitté, peut-être pour toujours, leurs femmes et leurs enfants; pas un regard en arrière vers le *tolde*...

Le 8 novembre, nous repassons au lieu noté Abarenda. Je fais le point à midi et, après avoir choisi des spécimens de poteries incas, nous nous remettons en route. Nous abandonnons l'ancienne *senda* et je reprends mon crayon et mes observations. Nous faisons du S. 70° E. et tout en marchant, je me demande si nous allons bien au pays des Sapoukis, et si ces Sapoukis sont bien riverains du *rio* et, par conséquent, sur mon chemin, le bon, celui du Paraguay. Impossible de leur tirer d'autre réponse que : cependant je fais de notables progrès en Akssek. Nous entrons en forêt et nous y campons à deux heures quarante-quatre (1).

Repas indien avec de l'iguane et des *engaãhs*, le tout arrosé de l'eau des Karaguatas. Il est curieux de voir l'énorme quantité d'eau absorbée par les Indiens quand ils peuvent s'en procurer; c'est à croire qu'ils ont un réservoir intime comme les chameaux. Deux, entr'autres, boivent presque

(1) 21° 53' lat. S.; 62° 57' long. O.

autant que mon cheval. Il n'est pas étonnant que les citernes soient presque toutes taries en pays Akssek.

La route se continua sans incident le 9 novembre, si ce n'est que le pauvre cheval de M. de Brettes, complètement fourbu, ne pouvait marcher plus de deux jours.

Au matin du 10 novembre, le vieux Cacique était de fort mauvaise humeur et malmenait ses hommes.

Quatre Indiens, dès la halte de deux heures quarante-sept (1), firent mine de ne pas vouloir aller plus loin; ils parlementèrent avec le jeune Cacique en tapant sur leurs mollets pour montrer leur fatigue d'une façon plus expressive.

Le véritable motif de leur mécontentement était causé par la brusquerie du vieux Cacique. C'est alors que M. de Brettes, craignant la contagion de l'exemple pour le reste de son escorte, intervint dans le débat et reprocha aux quatre révoltés de vouloir « rentrer dans leurs foyers » avant le commencement de la campagne. Auraient-ils peur des Sapoukis? Ce discours, plutôt mimé que parlé, obtint le succès désiré.

(1) 22° 21′ lat. S., 62° 04′ long. O.

Les quatre Indiens ne persistèrent pas dans leur projet de retour au *paât;* le lendemain, ils « rentrèrent dans le rang » mais un autre danger allait se présenter; les Indiens buvaient l'eau de leurs calebasses sans se douter qu'ils entraient dans la région où M. de Brettes avait tant souffert de la soif.

Avec une assurance superbe, les deux Caciques affirmaient qu'on trouverait une citerne le surlendemain; la chose paraissait douteuse à M. de Brettes, aussi économisait-il l'eau de sa gourde.

Un des Indiens du jeune Cacique possédait un hamac en fibres de Karaguatas; M. de Brettes en fit l'emplette moyennant une boussole cassée que l'Indien suspendit aussitôt à son cou. Les tortues étaient nombreuses; les Indiens en prirent neuf et leur viande compléta le menu habituel composé des *engaãhs* et de *cogoyas* (1).

*Samedi* 12 *Novembre.* — Au départ, écrit M. de Brettes, nous prenons la *senda* du *tolde* « *imenma* »; mais elle bifurque bientôt vers le Sud-Est et nous rentrons en forêt vers neuf heures. Mon cheval ne peut plus se traîner, je suis obligé de marcher et de le « haler » par la bride. Bientôt il refuse d'avancer et se couche.

(1) 21° 46′ lat. S.; 61° 47′ long. O.

Encore un compagnon de route, un serviteur dévoué qui m'abandonnait. Pour lui éviter quelques heures de souffrances, je donne l'ordre de l'abattre. En un clin d'œil, la pauvre bête est écorchée et dépecée en quartiers, que mes Indiens, joyeux de la bonne aubaine, se répartissent aussitôt. C'est un curieux spectacle qu'offrent ces hommes au visage peint, tout barbouillés de sang et chargés de morceaux de viande qu'ils regardent avec voracité. Me voici à pied; inutile de chercher à me procurer cheval ou mulet dans cette région.

Je choisis donc des porteurs dans mon escorte et fixant mon hamac à une longue perche, je me fais porter par quatre hommes. Vers une heure nous campons auprès d'un trou de près de trois mètres de diamètre contenant environ deux pieds d'eau. Nous remplissons nos gourdes avec empressement. Je vide d'abord la mienne, à demi pleine de l'affreuse eau de *Karaguatas;* je la fais rincer avec soin, au grand ébahissement des Aksseks qui ne comprennent pas un tel raffinement, et je la remplis; heureux de boire enfin de l'eau de pluie!

Pouah! c'était encore de l'eau de *Karaguatas,* dont les feuilles jonchent le sol aux alentours, qui avait été versée dans ce trou par les Indiens. Cette eau avait échappé à mes recherches pendant mon

voyage d'aller et il est probable que les Néennssémakas qui m'accompagnaient avaient préféré garder cette eau pour eux plutôt que de la partager avec moi et mon cheval. L'eau joue un grand rôle dans la vie indienne; la position des puits règle la longueur des étapes et la direction des *sendas;* leur possession est la principale cause des guerres qui se livrent de tribu à tribu et parfois de *tolderia* à *tolderia.*

Le balancement de mon hamac m'a fatigué, étant peu habitué à ce nouveau genre de locomotion; aussi, je me roule dans mon *poncho* et m'endors devant le feu, préférant à mon hamac, mon lit habituel, le sol.

13 *Novembre.* — Nous partons à sept heures vingt-huit et nous allons vers le Sud; les Sapoukis ne sont pas à plus de quatre ou cinq journées de nous.

A la halte de une heure trois quarts, je tue deux singes; nous buvons de l'eau de *Karaguatas* et nous entamons sérieusement les *engaãhs* conservés, presque intacts jusqu'ici. Pendant que je fais honneur à ce mets national, mes Aksseks s'emparent de mon casque de liège et l'ornent de dessins fantaisistes, analogues à ceux qui agrémentent

(1) 22° 20′ lat. S.; 60° 38′ 30″ long. O.

leurs visages et, par le procédé ordinaire; *éteïma*, humecté de salive. Les deux Caciques ne sont qu'à demi satisfaits; ils veulent faire subir à mon visage le même sort qu'à mon chapeau.

Je m'en passerais fort bien; cependant je réfléchis qu'au fond cette proposition est très flatteuse pour moi (1). Je suis leur ami « *immuok* » et mon visage leur paraît très ridicule sans peinture. J'accepte; mais je ne veux point pousser la couleur locale au point de me faire badigeonner avec de la salive Akssek; nous remplaçons la salive par de l'eau et au bout d'un quart d'heure l'opération est terminée. J'ai la curiosité, ou la coquetterie, de contempler mes traits dans le miroir de mon sextant. Dessins sobres et de bon goût; le peintre en visages m'a gratifié de quatre traits bleus horizontaux sur le front, et de deux cercles à l'angle externe de chaque paupière. Cinq autres traits bleus horizontaux me divisent la face en deux sections, bien distinctes. N'étant pas épilé, je ne pouvais avoir le menton peint; mais cette lacune se trouvait comblée par la peinture en rouge de la lèvre inférieure et de la barbe.

Barbe à part, je faisais un Akssek assez réussi,

(1) 21° 49′ lat. S., 61° 33′ long. O.

ainsi que je pus le constater en me regardant dans le miroir de mon sextant..... Nous passons la nuit à la belle étoile; moi, aussi harassé que mes porteurs. En sept jours, dont un jour de halte, mes Indiens ont fait 32 lieues marines, soit 126 milles nautiques (1), sans compter les détours des *sendas* qui font bien un tiers en plus. Peu d'Européens, je crois, seraient capables de supporter une pareille marche.

14 *Novembre*. — Départ à six heures quarante. Nous suivons une *senda* que j'ai déjà parcourue à l'aller et qui me rappelle de tristes souvenirs : l'abandon d'Ayala et les plus mauvais jours de mon expédition... Nous approchons aussi du *tolde* de Kira; comment le Cacique me recevra-t-il? Et cependant nous ne pouvons guère l'éviter; c'est le chemin du pays des Sapoukis. A tout hasard, je visite mes armes et je crois, du reste, que mes Aksseks ne m'abandonneraient pas en cas d'attaque des Guanas. Après avoir échappé aux flèches des Banghis; après avoir étudié, compas de route et sextant en main, tout le territoire du Chaco compris entre le 60 et le 64° de longitude et entre les 21 et 23° parallèles; après avoir failli mourir de soif... il serait bien ridicule

(1) La lieue marine est de 5 kil. 555 mètres; le mille nautique de 1,852 mètres.

d'être tué maintenant par un Guana ou par un Sapouki, à quelques journées de marche du Paraguay. J'espère bien que ma bonne étoile me suivra jusqu'au bout.

Chemin faisant, je tâche de faire comprendre aux Aksseks que nous pourrions bien avoir maille à partir avec l'ami Kira; mais leur assurance ne les abandonne pas « *Kira immuok*... *Guana immuok* » (1); ils ne veulent pas sortir de là.

Allons! au petit bonheur... Nous arrivons à deux heures vingt-huit dans la cour du *pâat;* quelques Guanas qui nous ont aperçus de loin sont venus en courant apporter la nouvelle de mon retour. Tout le monde quitte le *paât* et, au premier coup d'œil, je reconnais les intentions pacifiques de mes anciens ennemis. Les femmes nous assourdissent de leurs cris de bienvenue; c'est très bon signe. Je peux enfin parler autrement que par gestes; ce qui ne m'est guère arrivé depuis la désertion d'Ayala. Excellents Guanas! Et moi qui les calomniais?

On m'apprend que Cristiano est parti pour Apa avec le Cacique Kira et je ne trouve au *tolde* que le « cacique commandant ». Contre mon attente, lui d'ordinaire taciturne et peu causeur, me reçoit avec

(1) Kira est un ami. Les Guanas sont des amis.

les marques de la plus vive amitié et me met au courant des événements passés depuis mon départ. Il m'assure que Cristiano est mon ami, un sincère ami qui voulait m'empêcher de courir à une mort certaine.

— Il est encore ton ami puisque tu n'es pas mort, ajoute-t-il avec une touchante naïveté.

Je suis enchanté de cette réception. Ayala a bien passé par ici; mais faute de pouvoir suffisamment s'exprimer en guana, il n'a pas trop parlé de mon exploration. Tout va bien. Le Cacique est ravi du retour de l'enfant prodigue! il va tuer le veau gras!

La table est dressée, par terre naturellement, et nous faisons un excellent repas de patates et de miel, largement arrosé d'eau *potable*... de la meilleure crue. Pour que la fête soit complète, le Cacique fait cesser les chants interminables des femmes et une sorte de réception a lieu.

A côté d'un grand feu allumé près du *pâat*, les Indiens : Guanas, Aksseks et quelques Khamananghas de passage — au nombre de quatre-vingts environ, sont accroupis ou couchés sur des peaux ou des nattes de jonc, tout autour de moi. Pour vis-à-vis, j'ai le Cacique commandant, assis à la turque. Derrière lui sont les deux Caciques Aksseks, mes compagnons de voyage. Quelques femmes, les poi-

gnets et les chevilles chargés de bracelets d'ongles de chèvres, qui font un bruit de castagnettes, se mettent à danser, en chantant en sourdine, tandis que plus près de nous, debout et appuyés à la toiture d'herbes, deux Indiens jouent de leur violon primitif à une seule corde. Nous buvons, les trois Caciques et moi, de l'eau contenue dans une moitié de calebasse. Puis le chef Guana chante, en me tenant la main, une mélopée bizarre, à laquelle je ne comprends pas grand'chose, si ce n'est le mot « *immuok* » ami, qui est le sujet du thème. Nous fumons ensuite la même *klepop* (pipe en bois) dans le plus grand silence.

Après leurs ébats chorégraphiques, les femmes sont venues se grouper autour de nous et étendues sur le ventre, la tête entre les mains, selon la pose favorite des Indiens, elles nous contemplent curieusement. Éclairée par la flamme violette d'un grand feu de bois d'*engaâh* et sous un ciel éclatant d'étoiles, la scène ne manque pas de caractère ni de grandeur. Nous nous levons enfin à l'exemple du Cacique guana et nous allons nous coucher sur nos peaux de cerf; je suis complètement rassuré sur les intentions de mes hôtes.

Le 15 Novembre fut consacré à un repos bien mérité. M. de Brettes fut comblé de cadeaux par

les Guanas. L'un lui donne son collier l'autre, sa couronne de plumes; un troisième son petit sac en filet de *Karaguata*. Le Cacique lui offre une pipe guana composée d'un tuyau à deux trous inégaux; le tabac se place dans le grand trou et on aspire la fumée par l'autre. En échange, il distribue des charges de poudre, ne conservant qu'une demi-livre; il achète aussi tous les pains d'*engaâh* (*anik*) qu'il peut se procurer. Diane prend sa part de toutes ces réjouissances et mange avec une faim, véritablement canine, l'énorme morceau de cerf qui lui est dévolu. Depuis longtemps, elle ne s'était trouvée à pareille fête.

Vaillante et fidèle camarade de l'explorateur, dit M. de Brettes dans les lignes touchantes qu'il consacre à cette amie des mauvais jours, depuis le serpent dont elle me dénonça la présence sur mon lit de camp jusqu'à la fin de mon voyage, chaque jour elle s'est signalée par un service ou un dévouement et je lui dois en partie le succès de mon expédition.

Elle ne m'a pas seulement défendu contre les autres, elle m'a aussi protégé contre moi-même, quand abandonné de tous et privé d'eau, je sentais que ma dernière heure était venue. Alors elle s'approchait, maigre, efflanquée, exténuée, elle aussi,

par les marches forcées, par la faim et la soif... elle posait sur mes genoux sa tête défaillante; sa pauvre carcasse et sa queue, dans ce besoin impuissant qu'ont les chiens de s'exprimer, avaient encore quelques frémissements d'amitié; et je lisais dans ses bons yeux de chien, qui étaient alors pour moi toute l'humanité, une si infinie tendresse et un dévouement si absolu, que je reprenais courage en me reprochant mes défaillances.

Campagnes en Afrique et en Amérique; blessures au cou et au flanc; jambe gauche traversée de part en part entre le tendon et l'os; deux dents cassées... voilà de beaux états de services et Diane mériterait une récompense bien plus que beaucoup d'hommes. Mais nous nous aimons et cela lui suffit (1).

L'expédition se remit en route, le 16 Novembre. Le Cacique ne tenait pas à partir en guerre entre les Sapoukis, mais il se chargea de faire porter à Apa une partie des bagages. La halte du soir se fit à un petit *tolde* guana, où il y avait de l'eau potable (2). Bientôt arrivèrent quelques Indiens à

(1) Quelques mois après son retour en France, Diane fut mordue par un chien enragé. Bientôt la terrible maladie se déclara; il fallut la sacrifier. — La vaillante bête repose sous un tertre de gazon dans un coin du parc du château de M. de Brettes, au Puy d'Ajat, en Périgord.

(2) 22° 20′ lat. S.; 60° 38′ 39″ long. O.

cheval, nus sur des chevaux sans selle; c'étaient de riches Guanas, sans doute possesseurs de troupeaux. M. de Brettes essaya d'échanger un fusil brisé contre un cheval et le Guana accepta tout d'abord. Mais il se ravisa en s'apercevant que le fusil n'était pas à pierre et exigeait des cartouches. Les rares fusils que les Indiens ont en leur possession sont toujours à pierre, parce que, à la rigueur, la poudre seule leur suffit pour s'en servir. Les projectiles sont formés avec de l'argile durcie au soleil. Cependant, à ce campement, l'explorateur put échanger quelques menus objets.

Reprenons son journal :

17 *Novembre.* — Le grand jour est arrivé; nous ne sommes plus qu'à une demi-journée de marche du *tolde* Sapouki. Je n'ai aucune lettre à écrire, ni aucune disposition à prendre comme à la veille d'une affaire d'honneur; rien n'arriverait à destination.

Si je suis tué, en effet, les Aksseks auront le bon sens de ne pas aller le dire en pays civilisé, de crainte qu'on ne les rende responsables de ma mort et reprendront au plus vite le chemin de leur tribu. Mais le Cacique guana, en ne me voyant pas arriver à Apa, dira sans doute aux Brésiliens la cause de ma mort et, de là, le bruit s'en répandra

jusqu'en France. C'est égal ; ce serait malheureux d'échouer au port.

Le temps est superbe ; belle journée, Messeigneurs, pour s'égorger.

Les deux Caciques marchent devant moi ; j'ai quitté mon hamac à porteurs et je suis à pied, avec Diane sur mes talons ; derrière les guerriers aksseks.

Le jeune Cacique tient la tête de la colonne, en explorant du regard la *senda* qui se déroule devant lui. L'arc à la main gauche et une flèche à la main droite, il se prépare à ôter à tout Sapouki qui se présenterait l'envie de jeter l'alarme dans sa tribu. Après avoir traversé *monte* et *campo* nous faisons halte à dix heures un quart sur la lisière d'un bouquet d'arbres d'où nous apercevons très distinctement la fumée du *paât* ennemi.

La chance nous a servis jusqu'ici ; quoique la *senda* que nous suivons paraisse très fréquentée, nous n'avons pas encore rencontré âme qui vive depuis notre dernier campement. Nous allons attendre la nuit dans ce taillis, si toutefois l'engagement n'a pas lieu dans la journée.

Les Aksseks déposent leurs fardeaux dans un fourré, à une centaine de mètres du sentier et nous nous y blottissons nous-mêmes en attendant le mo-

ment de l'attaque, à l'exception de quatre Indiens postés en sentinelles.

Les Caciques adressent chacun leur *speech* à l'auditoire et je me contente d'opiner... du chapeau. La journée me paraît terriblement longue, malgré ou peut-être à cause de tous ces préparatifs. Nous mangeons des pains *d'eñgaâh* (anik) et buvons de l'eau de nos gourdes. Enfin, le soir arrive, il est huit heures et demie, c'est le moment de l'attaque. Je préfère à ma carabine mon Lefaucheux à un coup, à cause de sa légèreté et de la facilité à le recharger dans l'obscurité. J'ai 24 cartouches dans ma ceinture et 12 pour mon revolver, qui est chargé. Les Aksseks ont environ 15 flèches par homme et paraissent fort résolus. Nous avançons dans le plus grand silence et arrivons sur la lisière du bois, en vue du *tolde* (1) à attaquer. Nous apercevons six ou sept Sapoukis assis sans méfiance devant le *paât*. Une femme attise le feu en soufflant dans un bambou. Au signal du vieux Cacique, les Aksseks poussent ensemble un cri strident et une nuée de flèches s'abat sur les Sapoukis. L'un deux tombe en arrière; les autres rentrent précipitamment dans le *tolde*, prennent

(1) 22° 21′ 30″ lat. S., 60° 27′ long. O.

leurs armes et nous envoient quelques flèches et quelques coups de fusil mal dirigés. Nous nous précipitons alors sur le *paât;* la mêlée devient furieuse. Les clameurs sauvages des hommes et les aboiements de Diane se mêlent aux cris perçants des femmes affolées et, pendant une demi-heure, Aksseks et Sapoukis se battent sous le *tolde,* à la lueur des brasiers, avec un horrible acharnement. La scène a quelque chose d'infernal. Enfin, nous sommes victorieux! Nous faisons vingt-sept prisonniers, soit : treize hommes, sept femmes, sept enfants des deux sexes. Les Sapoukis ont de plus un mort et onze blessés dont quatre femmes, un vieillard et un enfant.

Alors commence sous le *tolde,* à la clarté violette des feux d'*engaãh*, une scène inoubliable. On coupe la tête de l'Indien mort et chacun se barbouille de son sang le visage, la poitrine et les bras. Puis, les prisonniers sont solidement ligottés avec des cordes de Karaguatas, des lanières de cuir et même des cordes d'arcs. Parmi ces prisonniers, huit sont mis à part, et le mot *natnek* (1) fréquemment répété ne me laisse pas de doute sur leur sort. Les autres seront échangés chez les Chamacocos. Pourquo

(1) Tuer.

choisir ces huit Indiens plutôt que d'autres moins robustes, et de plus de valeur au point de vue des échanges? Je ne puis le savoir, mais je me doute que les Aksseks pour avoir fait 70 lieues et se battre avec autant de férocité ont une vieille rancune à assouvir, plutôt que la mort d'une femme à venger.

Le vieux Cacique adresse à ces malheureux quelques paroles bien senties, mais qu'ils n'ont pas l'air de comprendre. Alors, l'un après l'autre, et cela devant leurs femmes, leurs enfants et les autres membres de leur tribu, un Akssek leur coupe la gorge avec un mauvais morceau de *machete* ébréché, qui scie plutôt qu'il ne tranche les muscles.

Arrivé aux vertèbres, le bourreau — un petit homme à l'air doux et au regard timide — frappe à coups redoublés sur l'os, jusqu'à ce que l'entaille soit assez profonde pour lui permettre de faire tomber la tête avec le pied, d'un coup sec. Pendant cette exécution, huit fois recommencée, les Aksseks entonnent un chant monotone que je n'ai pas encore entendu et, vainqueurs et vaincus, regardent impassibles. Écœuré de ce spectacle et de cette âcre odeur de carnage, je m'enroule dans mon *poncho* et vais me coucher avec Diane, dans le coin où il y a le moins de sang.

18 *Novembre.* — Après cette nuit horrible, j'avais besoin de revoir le jour.

Au matin, le chant aksek dure encore, monotone comme un glas. Aucun Indien ne s'est couché; l'aspect du *tolde* est dégoûtant; du sang partout, en flaques gluantes et en ruisseaux; sur les peaux, jusque sur les herbes du toit, partout du sang... Un des prisonniers, un vieillard qui avait reçu une blessure au ventre, est mort pendant la nuit... Maintenant les Indiens ont hâte de s'éloigner, avant que la nouvelle du massacre ne parvienne aux autres *toldes* Sapoukis; aussi, évitent-ils de mettre le feu à la hutte. Nous entrons dans un immense *campo* parsemé de bouquets d'arbres, dont la végétation fraîche et luxuriante donne l'impression des oasis au milieu du Sahara.

Le pays est arrosé et giboyeux : des cerfs, des singes, des coatis et une infinité d'oiseaux au plumage varié peuplent les forêts.

Nous nous disposons, le vieux Cacique et moi, accompagnés de onze hommes, à prendre une *senda* qui se dirige vers l'Est. Pendant ce temps-là, le jeune Cacique continuera sa route vers le Nord, emmenant ses prisonniers dans la tribu des Chamacocos pour les échanger contre divers ustensiles de fer venant

du Brésil, et il nous rejoindra dans trois jours sur les bords du fleuve.

A midi, on se met en route et je vois ces malheureux Sapoukis prendre, comme un troupeau, le chemin de la captivité. Les yeux fixés à terre, ils marchent en longue file, sans un mot, sans un regard, sans un regret peut-être... C'est le *Væ victis* dans tout son fatalisme... Nous campons à quatre heures dix-huit dans un *tolde* Sanapana (1) où nous sommes bien reçus. De la chèvre, des patates, sans sel malheureusement, et de l'eau excellente, composent notre menu et je me couche en compagnie du Cacique Akssek, de son collègue Sanapana et de toute sa famille, sur la peau d'honneur.

19 *Novembre.* — La délivrance approche; le Paraguay n'est pas éloigné. Nous finissons de manger les quatre chèvres des Sapoukis et nous nous remettons en marche. Le soir, nous apercevons au loin la lueur rouge d'un feu de campement et nous arrivons sur les bords d'un cours d'eau, qui doit être une lagune communiquant avec le rio Paraguay, car il n'a que cinquante mètres environ. Les moustiques nous assaillent et les Aksseks essaient de les chasser en s'enveloppant dans un nuage de fumée. Je m'installe dans mon hamac.

(1) 22° 12′ lat. S.; 60° 20′ long. O.

20 *Novembre.* — En route, dès six heures trente, nous côtoyons la lagune et, chemin faisant, je tue un flamand rose. Enfin, à sept heures quinze, nous arrivons sur les bords du rio Paraguay, à la hauteur de Barranquerita, mais plus au Sud (1).

De longtemps, je n'oublierai ce moment-là... J'allais à présent savourer toutes les joies du retour.

Le Cacique guana est exact au rendez-vous avec mes bagages et c'est le feu de son campement que nous avons aperçu hier. Il s'informe des incidents de notre campagne et paraît fort satisfait de son heureuse issue. Quant au jeune Cacique akssek, retardé par ses prisonniers blessés, il ne pourra nous rejoindre avant trois jours. Nous ne l'attendons pas, et montons, les deux caciques et moi avec un pagayeur, dans une pirogue (cachivéou) et nous partons les premiers pour Apa. J'ai hâte d'arriver.

Une demi-lieue avant le *pueblo,* je rencontre un pêcheur brésilien au milieu du *rio* et pour la première fois, depuis mon entrée en campagne, j'ai le plaisir de parler à un homme civilisé et dans une autre langue que l'indien. Nous échangeons quelques mots en portugais, et le Brésilien m'apprend que tout le monde me croit mort et que le péon

(1) 22° 03′ lat. S.; 60° 05′ long. O.

Ayala est revenu dans le plus piteux état : deux seulement de mes billets sont parvenus à leur adresse. Nous arrivons à Apa à neuf heures vingt minutes.

M. Spiridao, un colonel brésilien de passage et le commandant da Sousa me font le plus chaleureux accueil, comme si je revenais du pays de morts; il est vrai que je l'ai approché d'assez près.

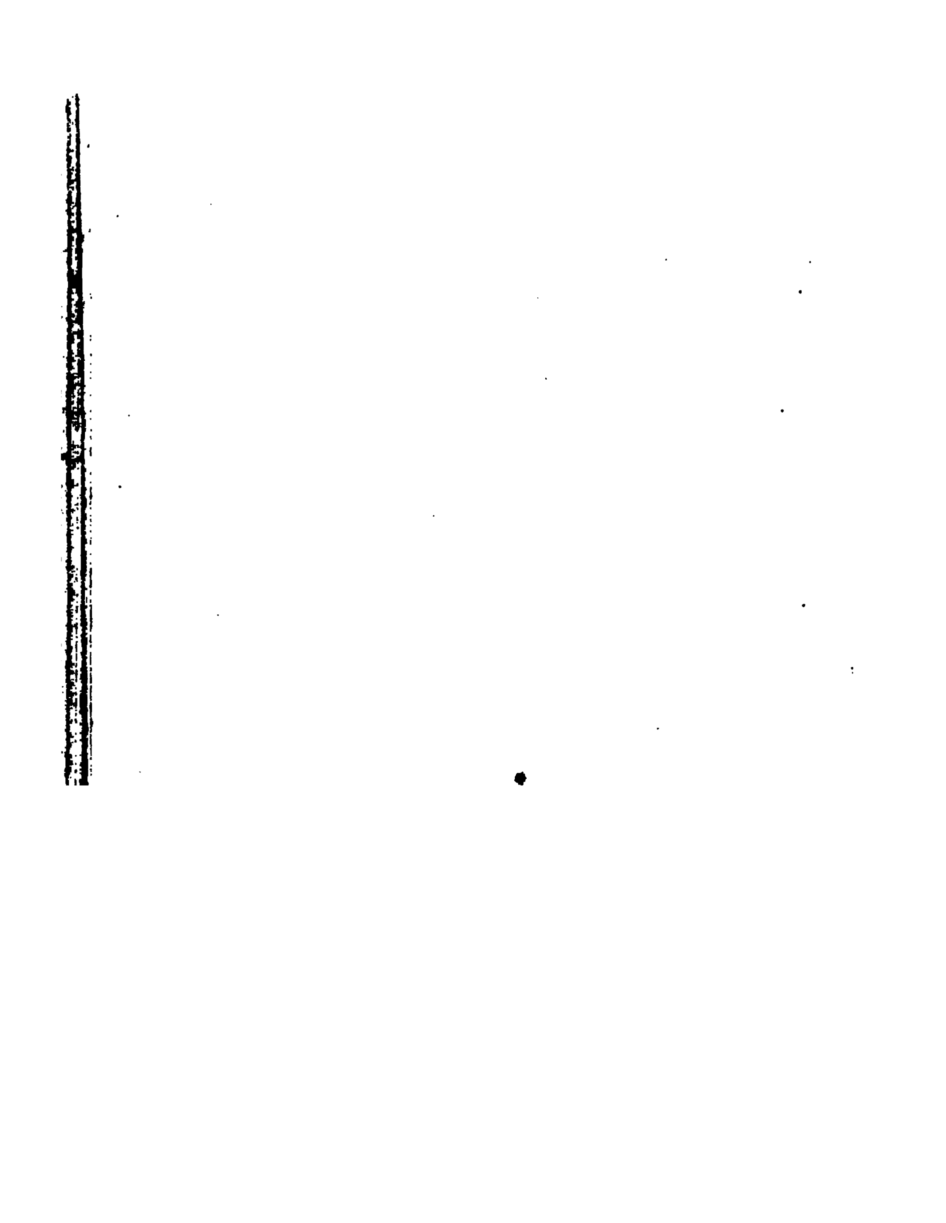
Les questions se pressent sur leurs lèvres, mais l'émotion du retour n'empêche pas de déjeuner. Après ce repas chez M. Spiridao, les pirogues restées en arrière nous rejoignent et nous partons pour Puerto Monte, où je puis échanger quelques mots de français avec Martinez. Puis nous repartons, malgré une pluie battante, pour Puerto Casado. Chemin faisant, nous rencontrons le vapeur argentin « le *Rio Gualeguay* dont les passagers nous regardent curieusement. Arrivé dans cette colonie, je tombe dans les bras de M. Daniel Larrosea qui dans la journée nous photographie en groupe. A partir de ce moment, je dépouille l'Indien pour redevenir l'homme civilisé. Mes Aksseks bien nourris, reçoivent comme présents des *gaillettes* (sorte de biscuits), des étoffes et de la poudre.

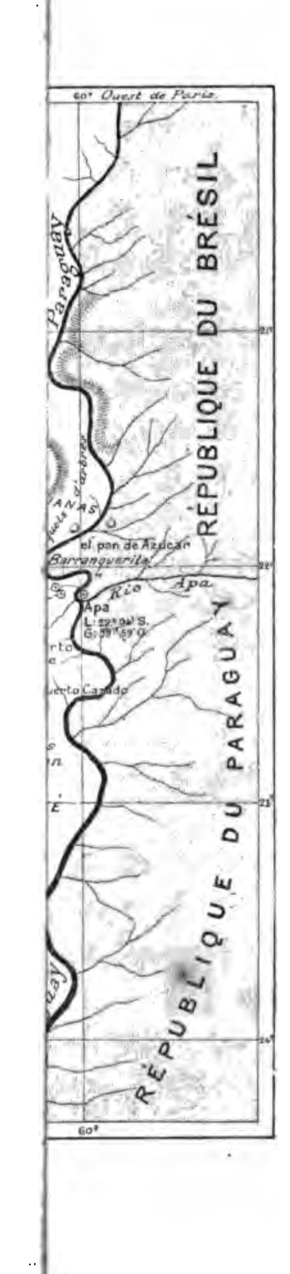
Je fais mes adieux à ces fidèles compagnons et je les regarde s'éloigner vers Barranquerita, non

sans une vague émotion, car ils me rappellent la vie sauvage aux attraits puissants et ces déserts du Chaco, où j'ai laissé un peu de moi-même, car j'y ai beaucoup souffert (1).

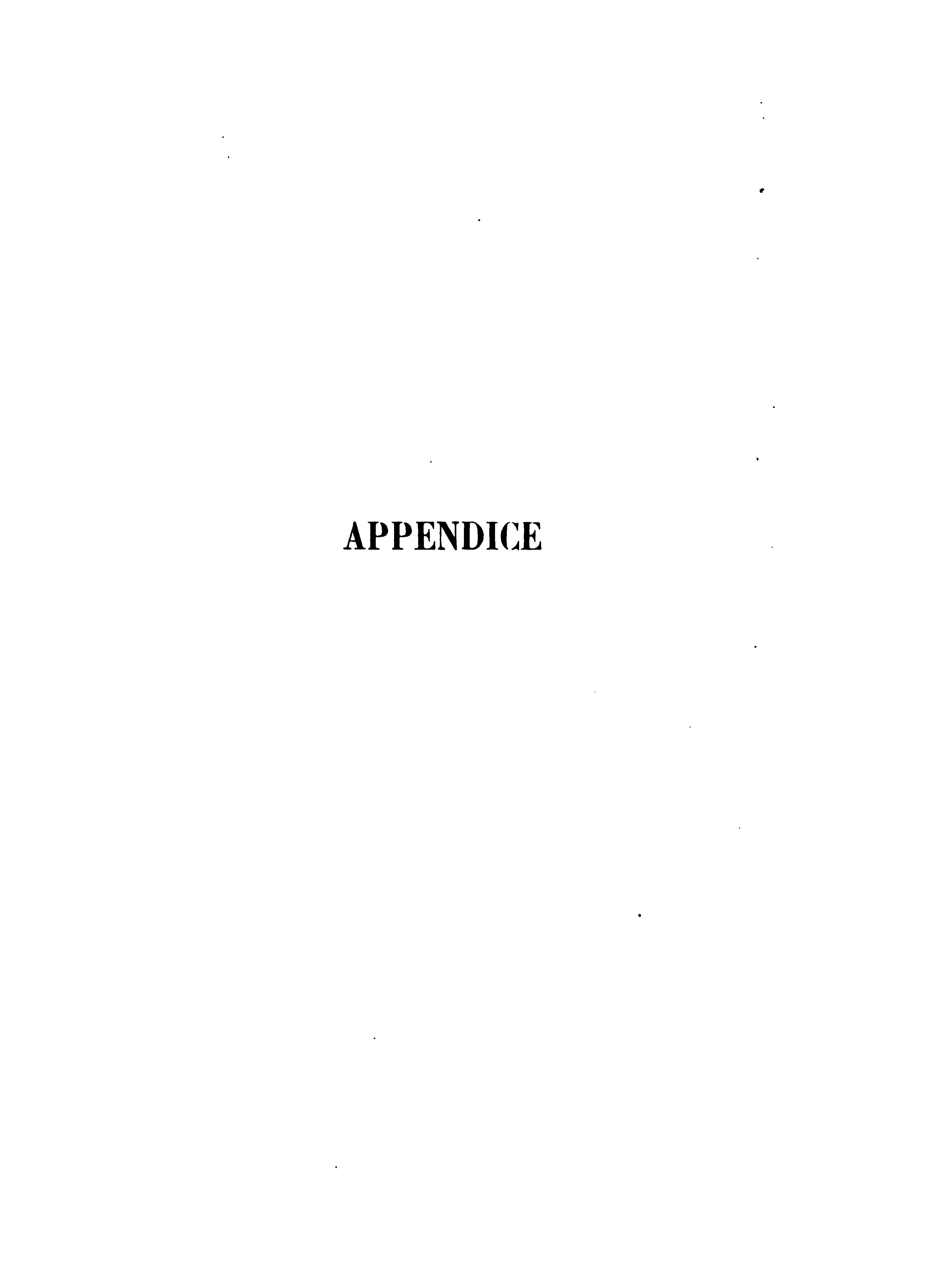
(1) Chargés comme des bêtes de somme, les Aksseks ont fait avec moi en treize jours (dont deux haltes d'un jour) et nécessairement à pied, 73 lieues marines et 2 milles nautiques; soit 211 milles nautiques en ligne droite seulement.

J. de B.





60° Ouest de Paris
Paraguay
RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL
el pan de Azúcar
Barranquerita
Rio Apa
Apa
uerto Casado
RÉPUBLIQUE DU PARAGUAY
60°



# APPENDICE

## POINTS OBSERVÉS ET ESTIMÉS

### DES DEUX VOYAGES DE M. DE BRETTES DANS LES CHACOS AUSTRAL ET SEPTENTRIONAL (EXPLORATION DE 1885; MISSION DE 1887).

**Les points précédés de la lettre O (observés), ont été déterminés astronomiquement.**
**Ceux précédés de la lettre E (estimés), sont le résultat de la réduction des diverses routes du voyage corrigées et comptées au cap du monde.**

### POINTS OBSERVÉS ET ESTIMÉS

DE L'EXPLORATION DE M. DE BRETTES DANS LE CHACO AUSTRAL EN 1885.

| Point observé ou estimé. | NOM DES LIEUX OU DATE DES CAMPEMENTS. | LATITUDE australe. | LONGITUDE en degrés. | LONGITUDE en temps. |
|---|---|---|---|---|
| | Corrientes. | 27°28'01"S. | 61°11'18"O. | 4h04m45s |
| O. | 1er campement, 10 Mars | 27.25.00.S. | 61.24.00.O. | 4.05.36 |
| E. | 11 Mars | 27.25.06.S. | 61.30.40.O. | 4.06.41 |
| E. | 12 — | 27.22.06.S. | 61.37.10.O. | 4.06.28 |
| O. | 13 — | 27.19.00.S. | 61.41.30.O. | 4.06.46 |
| E. | 14 — | 27.15.54.S. | 61.45.50.O. | 4.07.03 |
| E. | 15 — | 27.12.24.S. | 61.48.20.O. | 4.07.13 |
| E. | 16 — | 27.08.48.S. | 61.50.44.O. | 4.07.22 |
| O. | 17 — | 27.04.54.S. | 61.53.44.O. | 4.07.34 |
| E. | 18 — | 27.01.30.S. | 61.57.44.O. | 4.07.50 |
| O. | 19 — | 26.59.18.S. | 62.01.50.O. | 4.08.07 |
| E. | 20 — | 26.58.48.S. | 62.06.02.O. | 4.08.24 |
| E. | 21 — | 26.56.18.S. | 62.10.02.O. | 4.08.40 |
| E. | 22 — | 26.52.00.S. | 62.27.56.O. | 4.09.51 |
| E. | 23 — | 26.53.36.S. | 62.47.56.O. | 4.11.11 |
| O. | 24 — | 26.55.36.S. | 63.09.00.O. | 4.12.36 |
| E. | 25 — | 26.56.06.S. | 63.15.06.O. | 4.13.00 |
| E. | 26 — | 26.56.36.S. | 63.20.18.O. | 4.13.21 |
| E. | 27 — | 26.57.12.S. | 63.26.54.O. | 4.13.47 |
| O. | 28 — | 26.57.36.S. | 63.31.42.O. | 4.14.06 |
| E. | 29 — | 27.07.54.S. | 63.45.24.O. | 4.15.01 |
| E. | 30 — | 27.21.18.S. | 63.56.00.O. | 4.15.44 |
| O. | 31 — | 27.30.18.S. | 64.03.00.O. | 4.16.12 |
| E. | 1er Avril | 27.13.42.S. | 63.50.24.O. | 4.15.21 |
| E. | 2 — | 26.58.00.S. | 63.38.30.O. | 4.14.34 |
| O. | 3 — | 26.47.12.S. | 63.38.54.O. | 4.14.35 |
| E. | 4 — | 26.37.48.S. | 63.36.24.O. | 4.14.25 |
| O. | 6 — | 26.26.24.S. | 63.29.24.O. | 4.13.57 |
| E. | 7 — | 26.10.12.S. | 63.31.18.O. | 4.14.05 |
| O. | 8 — | 25.57.06.S. | 63.35.06.O. | 4.14.20 |
| E. | 9 — | 26.00.00.S. | 63.29.06.O. | 4.13.56 |
| E. | 10 — | 26.01.48.S. | 63.25.18.O. | 4.13.41 |
| E. | 11 — | 26.04.06.S. | 63.20.18.O. | 4.13.21 |
| O. | 12 — | 26.06.24.S. | 63.15.18.O. | 4.13.01 |
| E. | 13 — | 26.18.54.S. | 63.09.48.O. | 4.12.39 |

| Point observé ou estimé. | DATE des campements. | LATITUDE australe. | LONGITUDE en degrés. | LONGITUDE en temps. | |
|---|---|---|---|---|---|
| O. | 14 Avril | 26°10′ 24″S. | 63°06′42″ O. | $4^h12^m26^s$ | |
| E. | 15 — | 26.17.48.S. | 62.50.42.O. | 4.11.22. | |
| E. | 16 — | 26.25.12.S. | 62.34.42.O. | 4.10.08. | |
| O. | 17 — | 26.32.36.S. | 62.18.42.O. | 4.09.14. | |
| E. | 18 — | 26.38.36.S. | 62.16.00.O. | 4.09.04. | |
| E. | 19 — | 26.46.12.S. | 62.12.48.O. | 4.08.51. | |
| E. | 20 — | 26.58.54.S. | 61.58.42.O. | 4.07.54. | |
| E. | 21 — | 27.13.00.S. | 61.47.24.O. | 4.07.09. | |
| E. | 22 — | 27.22.42.S. | 61.32.53.O. | 4.06.11. | |
| | | *Rios et Lac. — Relèvements.* | | | |
| O. | 29 Mars | 26°58′ 06″S. | 63°37′ 54″O. | Point où M. de Brettes a découvt le lac. | |
| O. | 31 — | 27.30.18.S. | 64.03.00.O. | Position extrême Sud. | |
| O. | 8 Avril | 25.56.06.S. | 63.37.18.O. | Position extrême Nord. | |
| O. | 24 Mars | 26.55.36.S. | 63.09.00.O. | 1er rio rencontré. Direction N. 22° E. | |
| O. | 28 — | 26.57.36.S. | 63.31.42.O. | 2e rio rencontré. Direction N. 5° O. | |
| O. | 14 Avril | 26.10.24.S. | 63.06.42.O. | 3e rio rencontré. Direction N. 42° E. | |

*Déclinaison magnétique* 9° N. E.

## POINTS OBSERVÉS ET ESTIMÉS

DES DIVERS CAMPEMENTS DE M. DE BRETTES DURANT SA MISSION GÉOGRAPHIQUE DANS LE GRAND CHACO SEPTENTRIONAL EN 1887.

| Point observé ou estimé. | DATE. | LATITUDE australe. | LONGITUDE en degrés. (Méridien de Paris.) | LONGITUDE en temps. | NOMS DES LIEUX. |
|---|---|---|---|---|---|
| O. | 12 Octobre | 22.04′ 00″S. | 59.59′ 28″O. | $3^h59^m58^s$ | Apa. |
| O. | 13 — | 22.03.00.S. | 60.07.00.O. | 4.00.28 | Baranquerita. |
| E. | 13 — | 21.56.00.S. | 60.27.00.O. | 4.01.48 | Tolde Karapé. |
| O. | 14 — | 22.04.00.S. | 60.29.00.O. | 4.01.56 | Tolde Cristiano. Observation de midi. |
| E. | 14 — | 21.54.00.S. | 60.38.30.O. | 4.02.34 | T. Puku. |
| E. | 15 — | 21.43.00.S. | 61.01.00.O. | 4.04.04 | T. frère de Puku. |
| O. | 16 — | 21.54.00.S. | 60.55.00.O. | 4.03.40 | Observation. |
| E. | 16 — | 21.54.00.S. | 61.09.00.O. | 4.04.36 | T. Kira. |
| E. | 17 — | 22.01.00.S. | 61.13.00.O. | 4.04.52 | T. abandonné. |
| O. | 19 — | 21.53.00.S. | 61.24.00.O. | 4.05.36 | Désertion d'Ayala. |
| E. | 19 — | 21.41.00.S. | 61.23.00.O. | 4.05.32 | T. Banghis. |
| E. | 20 — | 21.41.00.S. | 61.25.30.O. | 4.05.42 | Blessé. |

| Point observé ou estimé. | DATE. | | LATITUDE australe. | LONGITUDE en degrés (Méridien de Paris). | LONGITUDE en temps. | NOMS DES LIEUX. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| E. | 20 | — | 21°40′00″ S. | 61°58′00″ O. | 4h07m52s | T. Néensémakas. |
| O. | 21 | — | 21.34.00.S. | 61.58.00.O. | 4.07.52 | T. Imenma. |
| O. | 25 | — | 21.21.00.S. | 62.04.00.O. | 4.08.16 | Campement Solitude. |
| E. | 26 | — | 21.22.00.S. | 62.14.00.O. | 4.08.56 | Campement de la Soif. |
| E. | 27 | — | 21.34.30.S. | 62.29.00.O. | 4.09.56 | Campemt de l'Engâah. |
| O. | 28 | — | 21.47.00.S. | 62.28.00.O. | 4.09.52 | Campement Cogoyas. |
| E. | 29 | — | 21.46.00.S. | 62.48.00.O. | 4.11.12 | Campement famine. |
| O. | 30 | — | 22.00.00.S. | 62.49.00.O. | 4.11.16 | Observation de midi. |
| E. | 30 | — | 21.46.00.S. | 63.03.00.O. | 4.12.12 | Campement Bolivie. |
| O. | 31 | — | 21.48.00.S. | 63.07.00.O. | 4.12.28 | Observation de midi. |
| E. | 31 | — | 21.50.00.S. | 63.04.00.O. | 4.12.16 | Campement Abarenda |
| E. | 1er | Novemb. | 22.03.00.S. | 63.25.00.O. | 4.13.40 | 1er campemt Akssek. |
| O. | 2 | — | 21.50.00.S. | 63.35.00.O. | 4.14.20 | 2e campement Akssek. |
| O. | 5 | — | 21.55.00.S. | 63.41.00.O. | 4.14.44 | Campemt des 4 Puits. |
| E. | 5 | — | 21.50.00.S. | 63.35.00.O. | 4.14.20 | 2e campement Akssek. |
| E. | 6 | — | 21.38.00.S. | 63.35.00.O. | 4.14.20 | Tolde des Calebasses. |
| E. | 6 | — | 21.50.00.S. | 63.35.00.O. | 4.14.20 | 2e campement Akssek. |
| E. | 7 | — | 22.03.00.S. | 63.25.00.O. | 4.13.40 | 1er campement Akssek. |
| E. | 8 | — | 21.50.00.S. | 63.04.00.O. | 4.12.16 | Abarenda. |
| E. | 8 | — | 21.53.00.S. | 62.57.00.O. | 4.11.48 | Campt de l'iguane. |
| O. | 9 | — | 21.46 00.S. | 62.44.00.O. | 4.10.56 | Observation de midi. |
| E. | 9 | — | 21.34.30.S. | 62.29.00.O. | 4.09.56 | Campt de l'engâah. |
| E. | 10 | — | 21.22.00.S. | 62.14.00.O. | 4.08.56 | Campemt de la Soif. |
| O.(1) | 10 | — | 21.21.00.S. | 62.04.00.O. | 4.08.16 | Campement Solitude. |
| E. | 12 | — | 21.40.30.S. | 61.46.30.O. | 4.07.06 | Campt du Cheval-Mort |
| E. | 12 | — | 21.46.00.S. | 61.47.00.O. | 4.07.08 | Campemt des Tortues. |
| E. | 13 | — | 21.49.30.S. | 61.33.00.O. | 4.06.12 | Campt des Tatouages. |
| E. | 14 | — | 22.01.00.S. | 61.13.00.O. | 4.04.52 | Tolde abandonné. |
| O.(2) | 14 | — | 21.54.00.S. | 61.09.00.O. | 4.04.36 | Tolde Kira. |
| E. | 16 | — | 22.20.00.S. | 60.38.30.O. | 4.02.34 | Tolde des Échanges. |
| E. | 17 | — | 22.21.30.S. | 60.27.00 O. | 4.01.48 | Tolde Sapouki. |
| E. | 18 | — | 22.12.00.S. | 60.20.00.O. | 4.01.20 | Campement Sanapana. |
| E. | 19 | — | 22.03.00.S. | 60.05.00.O. | 4.00.20 | Rio Paraguay. |

*La déclinaison magnétique* variait entre 9 et 11 degrés Nord-Est entre le 60e et le 64e degré de longitude Ouest.

(1) Observé le 25 octobre.

(2) Point observé le 16 octobre.

## POINTS CONNUS

(TIRÉS DE LA CONNAISSANCE DES TEMPS DU BUREAU DES LONGITUDES)
AYANT SERVI DE BASE AUX CALCULS DE ROUTE DE M. DE BRETTES
POINTS DÉTERMINÉS PAR DIVERSES AUTORITÉS
CORRIGÉS OU CONTROLÉS PAR L'EXPLORATEUR.

| POINTS DÉTERMINÉS. | LATITUDE sud. | LONGITUDE ouest. | LONGITUDE en temps. | AUTORITÉ. |
|---|---|---|---|---|
| Cerro de Montevideo. | 34° 53′ 03″ | 58° 35′ 30″ | 3° 54′ 22″ | Cᵉˢ des temps et divers. |
| Buenos-Aires ........ | 34.36.30 | 60.42.29 | 4.02.50 | — |
| Rosario .............. | 32.56.00 | 62.53.00 | 4.11.32 | Divers. |
| Diamante ............ | 32.04.00 | 62.58.00 | 4.11.52 | Divers. |
| Parana.............. | 31.42.47 | 62.53.10 | 4.11.33 | Mouchez. |
| Santa Fé............ | 31.39.25 | 63.03.11 | 4.12.13 | Divers. |
| La Paz............... | 30.44.00 | 61.58.00 | 4.07.52 | — |
| Esquina.............. | 29.56.00 | 61.27.00 | 4.05.48 | — |
| Goya................. | 29.08.30 | 61.36.00 | 4.06.24 | — |
| Ocampo............... | 28.39.00 | 61.43.00 | 4.06.52 | — |
| Bellavista ........... | 28.33.00 | 61.27.00 | 4.05.48 | — |
| Resistencia .......... | 27.28.00 | 61.14.00 | 4.04.56 | Divers et de Brettes. |
| Corrientes............ | 27.28.01 | 61.11.18 | 4.04.45 | Mouchez. |
| Las tres bocas ....... | 27.20.00 | 60.50.00 | 4.03.20 | Divers et de Brettes. |
| Cerrito............... | 27.18.00 | 60.56.00 | 4.03.44 | — |
| Rio de oro........... | 27.10.00 | 60.49.00 | 4.03.16 | — |
| Humaïta .............. | 27.04.10 | 60.49.56 | 4.03.20 | — |
| Vermejo .............. | 26.54.00 | 60.52.00 | 4.03.28 | — |
| Villa del Pilar........ | 26.52.00 | 60.31.00 | 4.02.04 | — |
| Rio Tebicuari ........ | 26.30.00 | 60.26.00 | 4.01.44 | — |
| Villa Francia......... | 26.18.50 | 60.32.10 | 4.02.09 | — |
| Herradura............ | 26.18.00 | 60.30.00 | 4.02.00 | — |
| Formosa .............. | 26.01.30 | 60.14.00 | 4.00.56 | — |
| Araguay-Mini......... | 25.43.00 | 60.07.00 | 4.00.28 | — |
| Villa Oliva ........... | 25.40.00 | 60.30.00 | 4.02.00 | — |
| Angostura............ | 25.32.00 | 59.52.00 | 3.59.28 | De Brettes. |
| Villetta............... | 25.25.00 | 59.55.00 | 3.59.40 | Divers et de Brettes.. |
| Lambaré.............. | 25.20.00 | 60.21.00 | 4.01.24 | — |
| Pilcomayo ........... | 25.19.00 | 60.01.00 | 4.00.04 | De Brettes. |
| Assomption.......... | 25.16.49 | 60.00.20 | 4.00.01 | Mouchez. |
| Lucques .............. | 25.15.00 | 59.51.00 | 3.59.24 | Divers et de Brettes. |
| Bregua .............. | 25.18.00 | 59.45.00 | 3.59.00 | — |
| Lac Ipa-Caraï(extr. Ouest) | 25.22.00 | 59.36.00 | 3.58.24 | — |
| Ipané................ | 25.27.44 | 57.33.06 | 3.50.12 | — |
| Limpio............... | 25.10.23 | 59.31.40 | 3.58.07 | |
| Villa occidental...... | 25.08.30 | 59.53.00 | 3.59.32 | — |
| Rosario .............. | 24.25.00 | 59.35.00 | 3.58.20 | — |
| Concepcion.......... | 23.24.00 | 59.50.00 | 3.59.20 | — |
| Rio Alquidaban ...... | 23.10.00 | 59.50.00 | 3.59.20 | |
| San Salvador......... | 22.45.00 | »».»».»» | ».»».»» | De Brettes. |
| Cerro Galvan......... | 22.10.00 | »».»».»» | ».»».»» | — |
| Pan de Azucar....... | 21.25.00 | 60.15.00 | 4.01.00 | — |
| Forte Olympo........ | 21.00.00 | 60.07.00 | 4.00.28 | Divers et de Brettes. |
| Coïmbra.............. | 19.55.00 | 60.12.00 | 4.00.48 | — |
| Bahia Negra.......... | 19.48.00 | 60.38.00 | 4.02.32 | — |
| Corumba............. | 19.00.00 | 59.55.00 | 3.59.40 | Divers. |

## *Notes sur les instruments dont s'est servi M. de Brettes durant sa mission de 1887, et sur les méthodes qu'il a employées dans ses calculs de route.*

INSTRUMENTS EMPORTÉS DURANT LA MISSION DE M. DE B. DANS LE GRAND CHACO SEPTENTRIONAL.

1. — Sextant J. Sewill, 61. South Castle St., Liverpool Maker to the Admiralty.
2. — Horizon artificiel Schnabl. Buenos-Aires.
3.4. — 2 thermomètres mercure — id.
5.6. — 2 — esprit-de-vin — id.
7. — 1 th. max^a min^a. Boucart, 35, Quai de l'Horloge.
8. — 1 théodolite portatif — id.
9.10. — 2 compas de route.
11. — 1 compas prismatique.
12. — 1 compas de déclinaison.
13. — 1 compas méridien solaire.
14. — 1 baromètre anéroïde.
15.16. — 2 mètres.
17. — 1 podomètre.
18. — Chronomètre Parkinson et Frodsham n° 3438.
19. — id. Bréguet
20. — id. Sew n° 3527.
21. — Connaissance des temps 1886.
22. — id. 1887.
23. — Anuario del observatorio de la Plata.... 1888.
24.25. — 2 plombs de sonde et leurs lignes et 40 douzaines de plaques au gélatino bromure d'argent.
26. — Un appareil photographique (n° 19624) Derogy, Paris.

27. — Tables de Caillet.
28. - id. de Labrosse.
29. — Densimètre.
30.31.32. — 3 montres. (Je n'en avais qu'une dans le Chaco, en ayant donné deux avant ma mise en route.)
33.34. — 2 compas.
35.36. — 2 rapporteurs Secretan.
6 carnets, 10 crayons, 2 gommes, papier bristol.
7.38.39. — Réglette cuivre, 2 aimants.

A mon retour en territoire civilisé, il ne me restait plus que :

1. — Sextant Sewill.
2. — Horizon Schnabl.
3. — 1 th. max[a] min[a].
4. — 1 compas méridien solaire.
5. — 1 compas prismatique désaimanté.
6. — 1 mètre.
7. — 1 chronomètre Parkinson et Frodsham, n° 3438.
8. — Connaissance des temps, 1886-87.
9. — Anuario del observatorio de la Plata 1888.
10. — Appareil photographique.
11. — Tables de Caillet.
12. — 1 montre.
13. — 1 compas.
14. — 1 rapporteur Secretan.
4 carnets de route.

## *Chronomètres.*

J'emportais 3 chronomètres et une montre de poche.

1° — 1 chronomètre Bréguet, 14[c] × 14[c] sur 6[c] de hauteur. Un choc violent en brisa le mécanisme le 18 octobre 1887, au début du voyage, et j'eus le regret de n'avoir plus que deux chronomè-

tres et une montre peu susceptible de servir à des déterminations de longitudes.

2° — 1 chronomètre Sew n° 3527, 17c × 17c sur 14c. Sa marche présentant des irrégularités constantes, je l'abandonnai, le 22 octobre, en territoire Banghi, le jour où je jetai, pour alléger ma monture, tout ce qui ne m'était pas strictement indispensable.

3° — 1 chronomètre de mer Parkinson et Frodsham n° 3438. Sa marche a été parfaite pendant toute la durée de l'expédition; j'ai pu comparer cet instrument avec ceux de la canonnière brésilienne *Conceição* en rentrant à l'Assomption du Paraguay. En tenant compte de la différence des marches diurnes et des états absolus, la différence horaire entre les deux chronomètres, après les heurts et cahots d'un long voyage, atténués cependant autant qu'il m'avait été possible, n'était que de $00^h 00^m 05^s 2.(+)$ entre celui du *Conceição* et le mien.

## *Sextant.*

Le sextant dont je me suis servi est un sextant de mer anglais, construit à Liverpool par J. Sewill, ingénieur-opticien de l'Amirauté.

Je m'en étais servi durant la traversée de France en Amérique et j'avais trouvé son erreur instrumentale égale à (—) 2′.

Observée maintes fois, pendant mon voyage et depuis mon retour, cette erreur est restée la même.

Ce sextant est un peu lourd (1 kil 400 gr.); mais cet inconvénient, auquel j'ai pu m'habituer assez vite, est largement compensé par la bonté et la solidité de l'instrument.

La monture, coupée dans une solide plaque de cuivre, a 1 centimètre d'épaisseur.

Le limbe, en argent, a 17 centimètres de rayon.

Le vernier donne les dizaines de seconde (division du limbe = 10′; division du vernier : 59).

## *Horizon artificiel.*

En arrivant à Buenos-Aires, j'ai acheté à l'opticien Schnabl un horizon artificiel en marbre, un horizon à mercure étant trop peu transportable.

Cet instrument se compose d'une plaque de marbre encastrée dans une monture en laiton, supportée par trois vis servant à « caler ». — Deux de ces vis se faussèrent pendant que je remontais le rio Parana et je pus, heureusement avant ma mise en route, me procurer un autre horizon, plus primitif peut-être, mais avec lequel j'eus la certitude de faire des observations exactes.

Soit négligence de l'observateur, soit défaut du niveau à bulle d'air, soit enfin dilatation au soleil de la monture de l'instrument, il est très rare qu'un horizon en marbre ou à glace soit parfaitement calé et présente une surface rigoureusement plane.

Un de mes compas de route ne me servait pas; j'en utilisai la boîte pour construire un horizon à goudron.

Je versai dans cette boîte le goudron liquide contenu dans un bidon en fer-blanc.

Le liquide offrait une surface absolument plane *au centre* de laquelle j'observais.

L'observation terminée, je remettai le goudron dans son récipient et fermai hermétiquement avec son couvercle la boîte de mon ancienne boussole.

Ayant eu soin de toujours observer *au centre* de l'horizon et non sur les bords pour éviter l'erreur provenant de la capillarité, j'ai obtenu d'excellents résultats durant toute ma mission et je ne crois pas qu'on puisse en route se servir d'un horizon plus simple et plus commode.

Ayant comparé une seconde fois, le 9 février 1888, le chronomètre Parkinson et Frodsham n° 3438 avec le chronomètre Nu-

gent Wels n° 306 du trois-mâts barque suédois *Manheim*, j'ai trouvé $00^h. 00^m. 09^s. 5$ (+) sur le Wels, en tenant compte bien entendu des états absolus et des marches diurnes des deux chronomètres.

La montre n'a guère servi qu'à m'indiquer l'instant de la mise en observation. Je n'ai pu rapporter du Chaco que cette montre et le chronomètre Parkinson et Frodsham n° 3438.

## *Méthodes.*

Je me suis servi, pour fixer toutes les positions géographiques de ma mission, des types de calculs les plus simples et les plus usités à la mer.

— Pour les points déterminés astronomiquement (latitude) : de hauteurs méridiennes prises au sextant (longitude) :

Du calcul de l'angle horaire (formule de Borda), après observation de mes chronomètres.

— Pour mes routes estimées :

Des calculs de navigation par estime et des calculs ordinaires de variation (méthode de Caillet).

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES DURANT L'EXPLORATION DE 1885 DANS LE CHACO AUSTRAL
(DU 11 MARS AU 23 AVRIL)

| DATE. | MINIMUM. | MAXIMUM. | MOYENNE. | HAUTEUR barométrique. | VENTS dominants. |
|---|---|---|---|---|---|
| 11 Mars | 15° | 25° | 20°00 | 761 m/m | NE. |
| 12 — | 15 | 25 | 20.00 | 762 | SE. |
| 13 — | 18 | 28 | 23.00 | 765 | SE. |
| 14 — | 14 | 24 | 19.00 | 764 | N. |
| 15 — | 13 | 23 | 18.00 | 768 | Variables |
| 16 — | 14 | 23 | 18.30 | 769 | NNE. |
| 17 — | 13 | 23 | 18.00 | 768 | NNE. |
| 18 — | 18 | 29 | 23.30 | 765 | Variables |
| 19 — | 18 | 29 | 23.30 | 765 | » |
| 20 — | 17 | 28 | 22.30 | 765 | » |
| 21 — | 16 | 27 | 21.30 | 768 | » |
| 22 — | 17 | 27 | 22.00 | 767 | » |
| 23 — | 15 | 25 | 20.00 | 768 | N. |
| 24 — | 12 | 23 | 17.30 | 768 | NE.NNE. |
| 25 — | 11 | 23 | 17.00 | 770 | NE. |
| 26 — | 11 | 22 | 16.30 | 771 | NE. |
| 27 — | 12 | 22 | 17.00 | 760 | NE. |
| 28 — | 12 | 22 | 17.00 | 770 | Variables |
| 29 — | 14 | 25 | 19.39 | 773 | » |
| 30 — | 10 | 20 | 15.00 | 775 | » |
| 31 — | 10 | 21 | 15.30 | 772 | » |
| 1er Avril | 10 | 21 | 15.50 | 761 | » |
| 2 — | 14 | 24 | 19.00 | 760 | » |
| 3 — | 11 | 22 | 16.30 | 760 | » |
| 4 — | 10 | 20 | 15.00 | 757 | » |
| 5 — | » | » | » | » | » |
| 6 — | 10 | 20 | 15.00 | 760 | SE. |
| 7 — | 10 | 20 | 15.00 | 768 | SE. |
| 8 — | 10 | 20 | 15.00 | 759 | SO. |
| 9 — | 11 | 21 | 21.00 | 768 | SO. |
| 10 — | 9 | 20 | 14.30 | 765 | Variables |
| 11 — | 12 | 23 | 17.30 | 768 | » |
| 12 — | 10 | 20 | 15.00 | 765 | » |
| 13 — | 9 | 21 | 15.00 | 769 | » |
| 14 — | 9 | 21 | 15.00 | 768 | » |
| 15 — | 11 | 22 | 16.30 | 771 | Variables |
| 16 — | 10 | 20 | 15.00 | 770 | SE. |
| 17 — | 10 | 21 | 15.30 | 770 | SE.N. |
| 18 — | 11 | 20 | 15.30 | 770 | N. |
| 19 — | 12 | 23 | 17.30 | 772 | N. |
| 20 — | 13 | 25 | 19.00 | 773 | » |
| 21 — | 11 | 22 | 16.30 | 769 | NE. |
| 22 — | 10 | 20 | 15.00 | 768 | NE. |
| 23 — | » | » | » | 766 | NE. |

Moyenne de la pression barométrique du 11 Mars au 23 Avril (44 jours) = 766 m/m.

Moyenne thermométrique maximum pour la même durée de temps = 22° cent[des].

Moyenne thermométrique minimum = 12° cent[des].

Moyenne générale de la température = 17° cent[des].

Vents dominants — variables— vents de NE et de SE.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

DES MOIS DE SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1887
ET JANVIER 1888.

---

LA PRESSION ATMOSPHÉRIQUE EST EXPRIMÉE EN MILLIMÈTRES.
LA TEMPÉRATURE (MAXIMUM, MINIMUM ET MOYENNE) EN DEGRÉS CENTIGRADES.

---

**Mois**

| DATE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | TEMPÉRATURE. | | | VENTS. | | | OBSERVAT |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | max$^m$ | min$^m$ | moyenne | 6$^h$ m | 12$^h$ | 6$^h$ s | |
| 1 | J. | 60 m/m 98 | 28° | 15° | 21° 30 | » | S | NE | |
| 2 | V. | 62 04 | 29 | 16 | 22 30 | SE | E | » | |
| 3 | S. | 63 61 | 30 | 16 | 23 00 | » | » | S | |
| 4 | D. | 63 49 | 29 | 17 | 23 00 | S | S | S | |
| 5 | L. | 66 38 | 29 | 16 | 22 30 | SE | SE | SE | |
| 6 | M. | 63 91 | 30 | 17 | 23 30 | SE | SE | SE | |
| 7 | M. | 61 68 | 31 | 16 | 23 30 | E | NE | » | |
| 8 | J. | 61 89 | 31 | 17 | 24 00 | » | » | » | |
| 9 | V. | 64 76 | 31 | 18 | 24 30 | » | E | N | |
| 10 | S. | 57 54 | 32 | 16 | 24 00 | N | S | SO | |
| 11 | D. | 62 94 | 30 | 18 | 24 00 | SE | SE | SE | |
| 12 | L. | 61 88 | 29 | 19 | 24 00 | N | N | NE | |
| 13 | M. | 66 93 | 30 | 18 | 24 00 | N | N | N | |
| 14 | M. | 64 01 | 31 | 17 | 24 00 | E | O | » | |
| 15 | J. | 62 11 | 30 | 18 | 24 00 | » | » | » | |

Moyenne de la pression atmosphérique = 761 m/m 65.

Moyenne de la température maximum = 29°.

Moyenne de la température minimum = 18°.

Moyenne générale de la température durant le mois de Septembre = 23°.

## eptembre 1887.

| TE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | | TEMPÉRATURE. | | | VENTS. | | | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | max$^m$ | min$^m$ | moyenne. | $6^h$ m | $12^h$ | $6^h$ s | |
| 6 | V. | 61 m/m | 60 | 28 | 16 | 22° 00 | » | SE | E | |
| 7 | S. | 62 | 04 | 29 | 16 | 22 30 | SE | SE | E | |
| 8 | D. | 61 | 91 | 29 | 16 | 22 30 | E | S | SE | |
| 9 | L. | 60 | 28 | 29 | 17 | 23 00 | E | NE | N | |
| 0 | M. | 56 | 92 | 29 | 18 | 23 30 | » | S | S | |
| 1 | M. | 62 | 28 | 30 | 16 | 23 00 | SE | N | S | |
| 2 | J. | 59 | 11 | 29 | 16 | 22 30 | S | S | S | |
| 3 | V. | 60 | 16 | 30 | 17 | 23 30 | SE | SE | E | |
| 4 | S. | 60 | 11 | 31 | 17 | 24 00 | » | » | S | |
| 5 | D. | 58 | 24 | 30 | 16 | 23 00 | » | » | » | |
| 6 | L. | 57 | 28 | 31 | 18 | 24 30 | » | » | » | |
| 7 | M. | 60 | 30 | 32 | 16 | 24 00 | N | S | S | |
| 8 | M. | 59 | 00 | 30 | 17 | 23 30 | S | S | S | |
| 9 | J. | 61 | 27 | 28 | 17 | 22 30 | SO | » | » | |
| 0 | V. | 65 | 95 | 28 | 17 | 22 30 | SE | » | SE | |

ents dominants : SE ; S.

**Mo**

| DATE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | TEMPÉRATURE. max^m | min^m | moyenne. | VENTS. 6^h m | 12^h | 6^h s | OBSERVATIO |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | S. | 55 m/m 14 | 29 | 16 | 22° 30 | N | » | » | |
| 2 | D. | 54 64 | 29 | 17 | 23 00 | » | N | N | |
| 3 | L. | 57 94 | 30 | 17 | 23 30 | » | NE | S | |
| 4 | M. | 61 07 | 29 | 19 | 24 00 | S | SO | SO | |
| 5 | M. | 61 21 | 30 | 17 | 23 30 | S | » | » | |
| 6 | J. | 61 41 | 30 | 19 | 24 30 | » | » | » | |
| 7 | V. | 62 93 | 32 | 19 | 25 30 | » | » | » | |
| 8 | S. | 63 25 | 32 | 20 | 26 00 | » | NE | N | |
| 9 | D. | 58 53 | 34 | 20 | 27 00 | N | N | NE | |
| 10 | L. | 55 01 | 32 | 19 | 25 30 | NE | NE | NE | |
| 11 | M. | 57 79 | 33 | 16 | 24 30 | » | » | SO | |
| 12 | M. | 53 46 | 33 | 19 | 26 00 | SE | SE | SO | |
| 13 | J. | 58 00 | 29 | 20 | 24 30 | SO | S | S | |
| 14 | V. | 58 06 | 32 | 19 | 25 30 | S | » | » | |
| 15 | S. | 60 70 | 32 | 19 | 25 30 | » | S | » | |

Moyenne de la pression atmosphérique = 760. 77.

Moyenne de la température maximum = 31°.

Moyenne de la température minimum = 19°.

Moyenne générale de la température durant le mois d'Octobre = 25°.

## ›ctobre 1887.

| JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | TEMPÉRATURE. max^m | min^m | moyenne. | VENTS. 6^h m | 12^h | 6^h s | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| D. | 58 m/m 24 | 31 | 20 | 25 30 | SO | SO | S | |
| L. | 60 41 | 28 | 19 | 23 30 | SO | S | S | |
| M. | 54 42 | 33 | 19 | 26 00 | SE | SE | SO | |
| M. | 59 40 | 26 | 18 | 22 00 | SO | SO | SO | |
| J. | 54 84 | 33 | 20 | 26 30 | SO | SO | SO | |
| V. | 59 71 | 33 | 21 | 27 00 | SE | » | » | |
| S. | 63 79 | 35 | 21 | 23 00 | » | E | SO | |
| D. | 61 53 | 32 | 20 | 26 00 | » | » | E | |
| L. | 64 79 | 31 | 20 | 25 30 | NE | NE | N | |
| M. | 59 51 | 32 | 19 | 25 30 | N | NO | N | |
| M. | 56 32 | 28 | 20 | 22 00 | NO | O | O | |
| J. | 58 03 | 31 | 18 | 24 30 | » | » | » | |
| V. | 60 04 | 31 | 20 | 25 30 | S | » | » | |
| S. | 55 72 | 34 | 19 | 27 30 | » | NE | » | |
| D. | 60 40 | 32 | 20 | 26 00 | NE | N | » | |
| L. | 58 21 | 33 | 21 | 27 00 | N | NO | NO | |

›ts dominants : SO ; S.

**Mois**

| DATE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | | TEMPÉRATURE. | | | | VENTS. | | | OBSERVAT |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | max^m | min^m | moyenne. | | 6h m | 12h | 6h s | |
| 1 | M. | 60 | 18 | 34 | 19 | 26 | 30 | NO | » | N | |
| 2 | M. | 58 | 27 | 35 | 21 | 28 | 00 | N | NE | » | |
| 3 | J. | 59 | 11 | 36 | 23 | 29 | 30 | NE | » | NO | |
| 4 | V. | 59 | 15 | 34 | 22 | 28 | 00 | S | E | E | |
| 5 | S. | 60 | 19 | 37 | 23 | 30 | 30 | SE | » | » | |
| 6 | D. | 59 | 90 | 37 | 23 | 30 | 00 | S | S | S | |
| 7 | L. | 63 | 55 | 39 | 22 | 30 | 30 | S | SO | » | |
| 8 | M. | 60 | 50 | 37 | 23 | 30 | 00 | » | SO | SO | |
| 9 | M. | 62 | 42 | 38 | 22 | 30 | 00 | O | » | » | |
| 10 | J. | 62 | 19 | 37 | 23 | 30 | 00 | » | » | » | |
| 11 | V. | 58 | 05 | 36 | 24 | 30 | 00 | » | » | » | |
| 12 | S. | 61 | 60 | 37 | 22 | 29 | 30 | » | NE | NE | |
| 13 | D. | 62 | 40 | 36 | 23 | 29 | 30 | NE | NE | » | |
| 14 | L. | 61 | 27 | 36 | 25 | 30 | 30 | » | » | NE | |
| 15 | M. | 60 | 11 | 36 | 25 | 30 | 30 | NE | » | S | |

Moyenne de la pression atmosphérique = 759 m/m 29.

Moyenne de la température maximum = 37°.

Moyenne de la température minimum = 24°.

Moyenne générale de la température durant le mois de Novembre = 30°.

## 'ovembre 1887.

| TE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | | TEMPÉRATURE. | | | | VENTS. | | | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | max<sup>m</sup> | min<sup>m</sup> | moyenne. | | 6h m | 12h | 6h s | |
| 6 | M. | 58 | 40 | 37 | 24 | 30 | 30 | S | S | » | |
| 7 | J. | 59 | 92 | 39 | 26 | 32 | 30 | NE | » | N | |
| 8 | V. | 57 | 16 | 40 | 25 | 32 | 30 | N | O | N | |
| 9 | S. | 59 | 12 | 38 | 24 | 31 | 00 | NE | E | E | |
| 0 | D. | 60 | 32 | 37 | 25 | 31 | 00 | NE | » | NE | |
| 1 | L. | 60 | 16 | 36 | 23 | 29 | 30 | O | NE | NE | |
| 2 | M. | 59 | 40 | 37 | 24 | 30 | 30 | S | SE | » | |
| 3 | M. | 57 | 95 | 37 | 24 | 30 | 30 | S | » | NE | |
| 4 | J. | 58 | 78 | 37 | 25 | 31 | 00 | NE | » | » | |
| 5 | V. | 59 | 17 | 38 | 23 | 30 | 30 | » | » | NE | |
| 6 | | 59 | 24 | 39 | 25 | 32 | 00 | | SE | SE | |
| 7 | D. | 55 | 49 | 37 | 24 | 30 | 30 | SE | SE | SE | |
| 8 | L. | 59 | 60 | 36 | 26 | 31 | 00 | S | SO | O | |
| 9 | M. | 58 | 20 | 34 | 25 | 29 | 30 | SO | SO | N | |
| 0 | M. | 57 | 16 | 37 | 24 | 30 | 30 | NE | N | NE | |

'ents dominants : NE ; S.

**Mois (**

| DATE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | | TEMPÉRATURE. | | | | VENTS. | | | OBSERVATIO |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | maxm | minm | moyenne. | | 6h m | 12h | 6h s | |
| 1 | J. | 58 °/° | 57 | 35 | 22 | 29 | 00 | N | NE | NE | |
| 2 | V. | 57 | 15 | 36 | 24 | 30 | 00 | E | SE | SE | |
| 3 | S. | 58 | 18 | 35 | 25 | 30 | 00 | N | » | NE | |
| 4 | D. | 58 | 44 | 36 | 26 | 31 | 00 | NO | » | O | |
| 5 | L. | 59 | 38 | 35 | 25 | 30 | 00 | » | O | O | |
| 6 | M. | 61 | 57 | 38 | 25 | 31 | 30 | NO | » | » | |
| 7 | M. | 61 | 63 | 35 | 26 | 30 | 30 | » | » | » | |
| 8 | J. | 62 | 29 | 37 | 25 | 31 | 00 | » | » | » | |
| 9 | V. | 57 | 30 | 36 | 24 | 30 | 00 | » | NO | NO | |
| 10 | S. | 58 | 90 | 36 | 25 | 30 | 30 | » | » | O | |
| 11 | D. | 60 | 71 | 35 | 25 | 30 | 00 | SO | SO | » | |
| 12 | L. | 60 | 44 | 36 | 24 | 30 | 00 | » | SO | » | |
| 13 | M. | 59 | 40 | 33 | 27 | 30 | 00 | NE | NE | NE | |
| 14 | M. | 58 | 15 | 36 | 26 | 31 | 00 | NE | » | NE | |
| 15 | J. | 60 | 72 | 37 | 25 | 31 | 00 | N | NO | NO | |

Moyenne de la pression atmosphérique = 759 m/m 41.

Moyenne de la température maximum = 35°.

Moyenne de la température minimum = 25°.

Moyenne générale de la température durant le mois de Décembre = 30°.

## Décembre 1887.

| DATE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | | TEMPÉRATURE. | | | | VENTS. | | | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | max$^{m}$ | min$^{m}$ | moyenne | | 6$^{h}$ m | 12$^{h}$ | 6$^{h}$ s | |
| 16 | V. | 60 | 05 | 35 | 24 | 29 | 30 | » | » | NO | |
| 17 | S. | 60 | 59 | 35 | 24 | 29 | 30 | O | » | » | |
| 18 | D. | 59 | 62 | 35 | 25 | 30 | 00 | SE | SE | NE | |
| 19 | L. | 58 | 10 | 33 | 23 | 28 | 00 | NE | N | N | |
| 20 | M. | 56 | 29 | 34 | 25 | 29 | 30 | N | N | N | |
| 21 | M. | 58 | 92 | 36 | 23 | 29 | 30 | NE | E | SE | |
| 22 | J. | 59 | 43 | 35 | 24 | 29 | 30 | » | » | » | |
| 23 | V. | 62 | 18 | 36 | 24 | 30 | 00 | » | SE | SE | |
| 24 | S. | 61 | 27 | 34 | 24 | 29 | 00 | N | S | S | |
| 25 | D. | 60 | 60 | 36 | 25 | 30 | 30 | S | NE | NE | |
| 26 | L. | 60 | 34 | 37 | 26 | 31 | 30 | NE | N | N | |
| 27 | M. | 59 | 28 | 36 | 25 | 30 | 30 | N | NE | E | |
| 28 | M. | 58 | 19 | 36 | 27 | 31 | 30 | SE | SE | S | |
| 29 | J. | 57 | 70 | 35 | 26 | 30 | 30 | SE | SE | S | |
| 30 | V. | 57 | 95 | 35 | 24 | 29 | 30 | S | NE | E | |
| 31 | S. | 58 | 11 | 36 | 24 | 30 | 00 | E | E | NE | |

Vents dominants : NE et SE.

**Mois**

| DATE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | | TEMPÉRATURE. max^m | min^m | moyenne | | VENTS. 6^h m | 12^h | 6^h s | OBSERVATIO |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | D. | 57 | 90 | 36 | 25 | 30 | 30 | NE | N | E | |
| 2 | L.. | 58 | 52 | 37 | 25 | 31 | 00 | S | S | E | |
| 3 | M. | 59 | 14 | 37 | 27 | 32 | 00 | SE | SE | N | |
| 4 | M. | 60 | | 38 | 26 | 32 | 00 | N | NE | SE | |
| 5 | J. | 60 | | 38 | 28 | 33 | 00 | N | NO | » | |
| 6 | V. | 61 | 12 | 39 | 25 | 32 | 00 | » | » | N | |
| 7 | S. | 58 | 59 | 37 | 26 | 31 | 30 | » | S | SE | |
| 8 | D. | 59 | 20 | 38 | 25 | 31 | 30 | S | SO | SO | |
| 9 | L. | 59 | 64 | 36 | 27 | 31 | 30 | SO | SO | » | |
| 10 | M. | 58 | 11 | 38 | 26 | 32 | 00 | » | O | SO | |
| 11 | M. | 59 | 19 | 39 | 27 | 33 | 00 | N | NO | N | |
| 12 | J. | 57 | 70 | 38 | 27 | 32 | 30 | N | N | NO | |
| 13 | V. | 57 | 65 | 38 | 28 | 33 | 00 | O | NO | N | |
| 14 | S. | 57 | 60 | 38 | 28 | 33 | 00 | NE | NE | NE | |
| 15 | D. | 57 | 10 | 38 | 28 | 33 | 00 | » | NE | » | |

Moyenne de la pression atmosphérique = 758 m/m 70.

Moyenne de la température maximum = 38°.

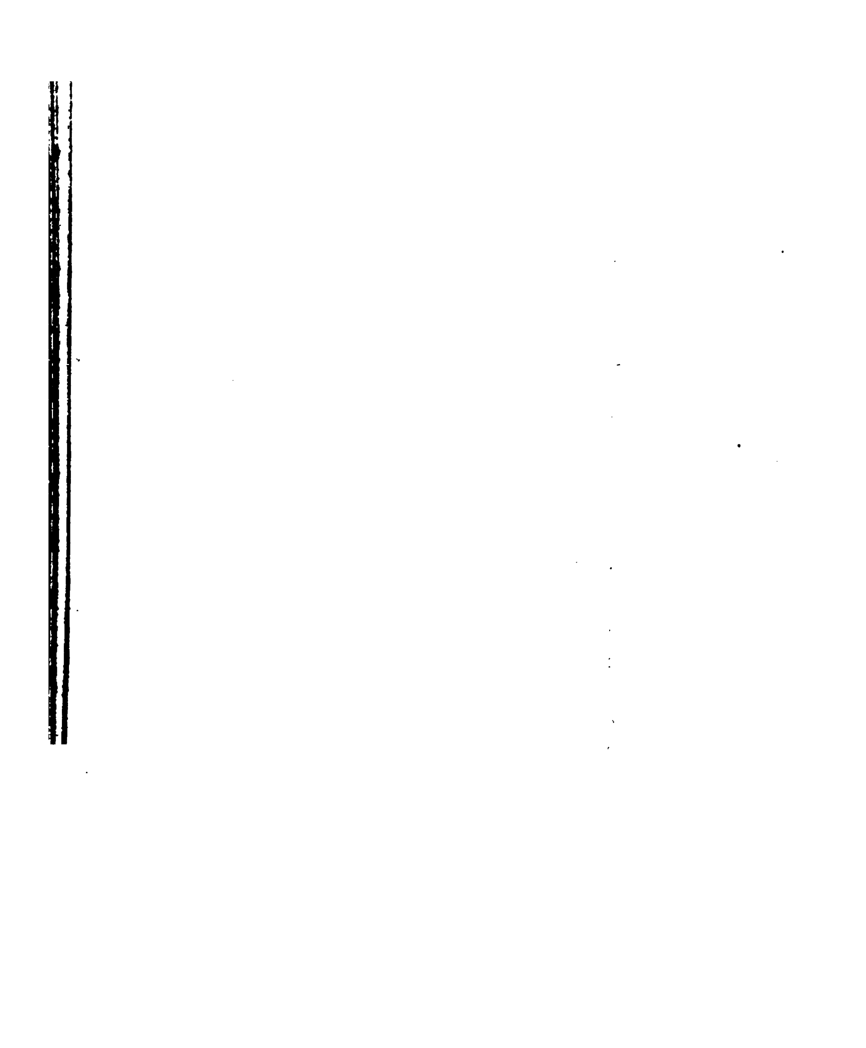
Moyenne de la température minimum = 26°.

Moyenne générale de la température durant le mois de Janvier = 32°.

## Janvier 1888.

| DATE. | JOUR. | PRESSION ATMOSPHÉRIQUE 700 m/m + | | TEMPÉRATURE. | | | | VENTS. | | | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | max$^{m}$ | min$^{m}$ | moyenne | | 6$^{h}$ m | 12$^{h}$ | 6$^{h}$ s | |
| 16 | L. | 59 | 06 | 40 | 27 | 33 | 30 | » | » | » | |
| 17 | M. | 58 | 19 | 37 | 26 | 31 | 30 | » | N | » | |
| 18 | M. | 56 | 48 | 37 | 26 | 31 | 30 | » | » | » | |
| 19 | J. | 57 | 90 | 37 | 25 | 31 | 00 | N | NE | N | |
| 20 | V. | 59 | 98 | 38 | 26 | 32 | 00 | N | S | SE | |
| 21 | S. | 56 | 65 | 40 | 28 | 34 | 00 | SE | SE | NE | |
| 22 | D. | 63 | 43 | 39 | 27 | 33 | 00 | NE | N | NE | |
| 23 | L. | 57 | 11 | 40 | 25 | 32 | 30 | N | » | N | |
| 24 | M. | 57 | 72 | 37 | 27 | 32 | 00 | NE | NO | E | |
| 25 | M. | 58 | 45 | 39 | 27 | 33 | 00 | E | » | E | |
| 26 | J. | 62 | 27 | 38 | 27 | 32 | 30 | NE | NE | » | |
| 27 | V. | 59 | 80 | 39 | 27 | 33 | 00 | » | » | » | |
| 28 | S. | 57 | 00 | 37 | 26 | 31 | 30 | N | » | NE | |
| 29 | D. | 59 | 70 | 38 | 28 | 33 | 00 | NE | S | » | |
| 30 | L. | 55 | 23 | 39 | 28 | 33 | 30 | SO | SO | » | |
| 31 | M. | 58 | 84 | 38 | 26 | 32 | 00 | » | SO | SO | |

Vents dominants : N. NE.



## RÉCAPITULATION GÉNÉRALE

DES MOYENNES THERMOMÉTRIQUES ET BAROMÉTRIQUES DES MOIS DE SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1887 ET JANVIER 1888.

| MOIS. | PRESSION BAROMÉTRIQUE. | | MAXIMUM. | MINIMUM. | MOYENNE. |
|---|---|---|---|---|---|
| Septembre............... | 761 m/m | 65 | 29° | 18° | 23° |
| Octobre.................. | 760 | 77 | 31 | 19 | 25 |
| Novembre............... | 759 | 29 | 37 | 24 | 30 |
| Décembre................ | 759 | 41 | 35 | 25 | 30 |
| Janvier.................. | 758 | 70 | 38 | 26 | 32 |
| Moyenne des cinq mois — | 759 | 96 | 34 | 22 | 28 |

## PETIT VOCABULAIRE DES DIALECTES INDIENS

| FRANÇAIS | ESPAGNOL | GUARANI | TOBA | CHAMACOCO | GUANA |
|---|---|---|---|---|---|
| Homme. | Hombre | Coïmbaé. | Jaleh. | » | Kilvaouo. |
| Femme. | Mujer. | Cuña. | Lamoouah. | » | Itaoua. |
| Garçon. | Mozo. | Mita. | Jalkolek. | » | » |
| Fille. | Moza. | Mita-cuña. | Négotolek. | » | » |
| Tête. | Cabeza. | Iñaka. | Lacaïk. | Omaké. | » |
| Cheveux. | Cabellos. | » | Laouï. | Ko. | Aguépaé. |
| Front. | Frente. | » | » | Moossa. | Anomaépé. |
| Sourcils. | Cejas. | Détorouïta. | Kalaouï. | Pétassa. | Nokssa. |
| Yeux. | Ojos. | Déressa. | Laiteh. | Ri. | Anonamo. |
| Nez. | Nariz | Napingua. | L'mik. | Pogaépé. | » |
| Narines. | Ventanas de la nariz | » | » | » | Piako. |
| Joues. | Mejillos. | » | Lanok. | » | Lélek. |
| Barbe. | Barba. | » | » | Pabalé. | Lekpaé. |
| Moustache. | Bigotes. | » | Schipalaouï. | » | Rénélépaé. |
| Bouche. | Boca. | Deyourou. | Alap. | Rénéleh. | Mamo. |
| Langue. | Lengua. | » | » | Ozaénik. | Moréek. |
| Lèvres. | Labios. | » | » | Paõ. | Mopiek. |
| Dents. | Dientes. | » | Laoueh. | Ossépodé. | Adapé. |
| Oreilles. | Orejas. | » | Kételah. | Palni. | Bérami (*ou*) Térami. |
| Trous des oreilles. | » | » | » | Irak. | Soussak. |
| Menton. | Barba. | » | Laka. | Nakta. | Alataou. |
| Trou de la lèvre inférieure (1). | » | » | » | Pédissak. | So. |
| Cou. | Pescuezo. | » | Lacoetchki. | Patéir. | Anéek. |
| Épaules. | Espaldas. | » | Laliek. | Pée. | Aréréadnek. |
| Tetons. | Tetillos del hombre | » | » | Pi. | » |
| Mamelles. | Pechos de la mujer | » | Nanié. | Pénen. | » |
| Poitrine. | Pecho. | » | Lestogué. | » | K'no. |
| Ventre. | Barriga. | » | Pétah. | Péga. | Maének. |
| Nombril. | Ombligo. | » | Tapih. | Pedjiago. | Naktek. |
| Bras. | Brazo. | » | Apikeh. | Pogada. | Ménamé. |
| Poils des aisselles. | Pelos del sobaco. | » | » | Poédin. | Rapaeh. |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Mains. | Manos. | Dépo. | Leratah. | Ozémé. | Apaaguemek. |
| Doigts. | Dedos. | » | Latah. | ozmada. | Paranaénénaek. |
| Ongles des doigts. | Uñas. | » | » | Pémadjieur. | Asséménaok. |
| Ongles des pieds. | Id. de los pies. | » | » | Préjieur. | Assaossenok. |
| Jambes. | Piernas. | Nérétouma. | Talchta. | » | Aossa. |
| Cuisses. | Muslos. | » | Alstna. | Péder. | Assaembeh. |
| Genoux. | Rodillos. | » | » | Péeta. | Assanénala. |
| Mollets. | Panterrillas. | » | Liatchi. | Péet. | Baã. |
| Pieds. | Pies. | Dépouï. | Nératah. | Oznéta. | Assalao. |
| Ciel. | Cielo. | Ara. | Pighem. | » | Nanek. |
| Soleil. | Sol. | Kouaraï. | Nalah. | Leït. | Ekneb. |
| Lune. | Luna. | » | Kagrouih. | Chagoulou. | Pilsten. |
| Étoiles. | Estrellas. | » | Ouakan. | Podébi. | » |
| Pluie. | Lluvia. | Ocù. | » | » | » |
| Le temps. | Tiempo. | » | Nomzah. | » | » |
| Terre. | Tierra. | » | Aloah. | Niémit. | Klepop. |
| Rivière. | Rio. | Hy. | Atchéoughé. | Onooda. | Ouatsom. |
| Chemin. | Camino. | Topé. | » | Let. | Aleïta. |
| Les bois. | Los bosques. | » | Tsérauté. | » | Téouess. |
| Jour. | Dia. | » | Naah. | » | Ekneb. |
| Nuit. | Noche. | » | » | » | Alénit. |
| Tonnerre. | Trueno. | Osounou. | » | » | Tororotok. |
| Arbre. | Arbol. | » | Lok. | Poleontogo. | Oss. |
| Pierre de hache. | Piedro de hacha. | » | » | Nojego. | » |
| Tabac. | Tabaco. | » | Aski. | » | Kena. |
| Pipe. | Pipa. | Cachimbo. | Chidarenalki. | Mouïak. | Klepop. |
| Cuir. | Cuero. | » | Nata. | Enapoukités. | Mada. |
| Cuir de vache. | Cuero de vaca. | » | Orek. | Ouada. | » |
| Expédition. | Expedicion. | » | Ialerpih. | Ianez. | » |
| Fusil. | Escopeta. | » | Ogonokteh. | Ponao. | » |
| Sabre. | Sable. | » | Kouïabuek. | » | » |
| Arc. | Arco. | » | Souïk. | Sassoa. | Pelspass. |
| Arc à boules. | Arco de bolas. | » | Sossek. | Kataourassa. | » |
| Flèches. | Flechas. | » | Souïno. | Mérété. | Ianga. |
| Collier. | Collar. | » | » | Pobo. | Bialeh. |
| Hache. | Hacha. | » | » | » | Taoua. |
| Ceinture. | Fajo. | » | » | Douguaéjo. | » |
| Couteau. | Cuchillo. | Kisseh. | Ielouek. | » | Pletaou. |

(1) Les Chamacocos et les Guanas ont coutume de se percer la lèvre inférieure.

| FRANÇAIS | ESPAGNOL | GUARANI | TOBA | CHAMACOCO | GUANA |
|---|---|---|---|---|---|
| Cheval. | Caballo. | Cavayou. | Kaïo. | Cabiou. | Opanak. |
| Jument. | Yegua. | » | » | » | » |
| Oiseau. | Pajaro. | Bura. | » | » | Tou. |
| Chien. | Perro. | Iagua. | Poï. | Chemen. | Chemen |
| Serpent. | Serpiente. | M'boï. | Nadérémok. | Ousseta. | Lapo. |
| Tigre. | Tigre. | Yaguarete. | Kidiok. | Soss. | Enéténeh. |
| Chat-tigre. | » | » | Kopaïk. | Oguenangui. | Kamlaoué. |
| Cabiais. | Carpincho. | » | Alikiraï. | Pimbé. | Monének. |
| Singe. | Mono. | Caï. | Ouïem. | Tassassek. | Embaé. |
| Loup rouge. | Puma. | » | Saourik. | Ouma. | Dougoudaï. |
| Coati. | Coati. | » | Cochengoh. | Couétou. | Lénapiak. |
| Porc. | Cerdo. | Kouré. | Couss. | » | Talaneta. |
| Cerf. | Ciervo. | Guazu. | Tsigiranigou. | Ossénéssé. | Bass. |
| Caïman. | Caiman. | Jakaré. | Daïlok. | Bobo. | Timi. |
| Moustiques. | Mosquitos. | » | Aïet. | Opéna. | Ono. |
| Piques. | Piques. | » | Kaekssak. | » | Empek. |
| Autruche. | Avestruz. | Nãndou. | Manik. | Pana. | » |
| Perdrix. | Perdriz. | » | Latchmi. | » | » |
| Perroquet. | Papagayo. | Loro. | Lachninek. | Agui. | Téréa. |
| Froid. | Frio. | Roy. | Atoum. | Pamõm. | Otéoken. |
| Chaud. | Caliente. | Akou. | » | Sukka. | Kénakaek. |
| Beau. | Hermoso. | Ipora. | » | Oah. | |
| Bon. | Bueno. | » | » | Ménenn. | Taasse |
| Mauvais. | Malo | » | Kaouem. | Omané. | Taasseok. |
| Fou. | Loco. | Ibuïro. | » | » | Bouï. |
| Rouge. | Rojo. | » | Togoudouradaï. | Natom. | Anélékembé. |
| Noir. | Negro. | » | Laédreh. | Pédatom. | Rakembé. |
| Blanc. | Blanco. | » | Pagraï. | Sassatom. | » |
| Jaune. | Amarillo. | » | Coubih. | Nératom. | » |
| Vert. | Verde. | » | Adalah. | Apatom. | » |
| Petit. | Chico. | » | Pok. | S'la. | Tassoun. |
| Grand. | Grande. | Guazu — Pucu. | Kalotah. | Toléko. | Sossepek. |
| Gras. | Gordo. | Kira. | Létõou. | Sanamoé. | » |
| Oui. | Sí. | Eh. | Létah. | Euh. | Hum (guttural). |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Vite. | Lijero. | Boï. | Necta. | » | Tesseouï. |
| Ici. | Aqui. | Apé. | Ala. | Assin. | Po. |
| Rien. | Nada. | Ahanirl. | Kaïka. | » | Kaoué. |
| Près. | Cerca. | » | Kaïokta. | » | Angatéïpok. |
| Loin. | Lejo. | » | Kaïagou. | Ateïa. | Taépé. |
| Là-bas. | Alla. | Amo. | Soma. | » | » |
| Aujourd'hui. | Hoy. | » | » | Haï. | Ta-ekneb. |
| Beaucoup. | Mucho. | Éta. | Toukik. | » | Ensaamié. |
| Avec. | Con. | .... Vé (1). | » | » | Néok. |
| Au-dessus. | Encima. | Ibaté. | » | » | Satnek. |
| | | | | | |
| Manger. | Comer. | » | Anok. | Taõ. | Entoma. |
| Boire. | Beber. | Aoussé. | Anioumghi. | Togoï. | Imen entoma (2). |
| Dire. | Decir. | Omonguéta. | Ouestaka. | assoüo. | Astintéonek. |
| Parler. | Hablar. | Añée. | Sassiedrãnn. | Omodé. | Akentenek. |
| Fumer. | Fumar. | » | Assiek. | Tégud. | Répoané. |
| Marcher. | Marchar. | » | Otché. | Teomo. | Nentéatma. |
| Dormir. | Dormir. | » | Aneloek. | » | Paamaenguaek. |
| Ronfler. | Roncar. | » | » | » | » |
| Réveiller. | Dispertar. | » | » | sissiléo. | Atneleta. |
| Vouloir. | Querer. | Ipota. | Adé. | Obta. | Onaenn. |
| Échanger. | Cambiar. | » | Sieurénah. | S'naïko. | Sota. |
| Respirer. | Respirar. | » | » | Peé. | » |
| Faire | Hacer. | Aïapota. | Alon. | » | Da. |
| Repousser. | Rechazar. | Amouana. | » | » | » |
| Tuer. | Matar. | » | Ialaouat. | » | Natnek. |
| Assommer. | Aplastar. | » | » | Tougoda. | » |
| Mourir. | Morir. | Commano. | Ilehou. | Touk. | Tesselek. |
| Aimer. | Querer. | Aïpota. | Sokopitoh. | Ialaou. | » |
| Crier. | Gritar. | » | » | Témotémo. | Ghénapaetkieh. |
| Pleuvoir. | Llover. | » | Aouot. | Sanio. | Amiménének. |
| Voir. | Ver. | » | Oué. | Pobi. | Tentanouamo. |
| Aller. | Ir. | » | Ossoma. | Assãt. | Aguatack. |

(1) Comme terminaison (avec moi : *che-vé*).

(2) Imen-entoma : manger de l'eau.

## *Rapport à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes.*

Monsieur le Ministre,

Le 26 juillet 1886, je débarquais à Buenos-Aires accompagné d'un Ingénieur, M. de Boiviers.

Grâce à l'objet de ma mission et par l'intermédiaire de Monsieur le Ministre de France, j'obtenais immédiatement du Gouvernement Argentin un ordre d'escorte de 25 cavaliers. Je devais trouver cette escorte à Formosa, poste militaire du Chaco central. A mon arrivée, je présentai donc l'ordre émanant du Ministère de la Guerre au Gouverneur, le général Fotheringham.

Le général répondit n'avoir point de chevaux disponibles et aptes à tenir la campagne.

M. de Boiviers, d'après mes instructions, retourna à Buenos-Aires tenter de nouvelles démarches auprès du Gouvernement. Il obtint un nouvel ordre de 50 hommes et de 50 chevaux, car, au dire du Gouverneur, la première escorte était insuffisante. Cette fois surgirent de nouveaux prétextes : mauvaise saison, petit nombre de soldats dont disposait le poste de Formosa, etc., etc.

Il était aisé de comprendre que notre séjour serait ainsi indéfiniment prolongé.

Le 10 novembre 1886, j'informai M. le Ministre de France de ma détermination d'aller attendre à Corrientes une solution plus favorable. Sur ces entrefaites, une société bolivienne, le « *Centro Boliviano,* » patronnée par son Gouvernement, se proposait d'organiser une expédition pour atteindre la Bolivie en remontant le rio Pilcomayo ; le commandement de cette expédition

me fut offert. J'acceptai volontiers bien que l'on ne dut partir que deux mois plus tard.

Je fis l'acquisition à Corrientes d'un yacht : le *Crevaux*, et, durant mon voyage de la République Argentine au Paraguay, j'eus l'occasion de faire des observations hydrographiques et de déterminer de nombreuses positions astronomiques.

Le 1er décembre nous atteignions l'Assomption au moment où le choléra venait de se déclarer. Le port aussitôt fermé ne se rouvrait que trois mois plus tard. Les circonstances, du reste, étaient en tous points défavorables, car les habitants enveloppaient d'une même méfiance tous les explorateurs depuis les.... légèretés d'un sujet belge, se disant chargé d'une mission par la *Société de Géographie de Paris*.

Le fléau passé et les communications rétablies, j'apprenais que le *Centro Boliviano* renonçait cette année à tout projet d'exploration (27 février).

Entre temps, nous avions été assez heureux pour continuer et terminer à 27 ans d'intervalle les sondages et relèvements du lac Ypa-Carai : œuvre commencée par les ingénieurs anglais Burel et Valpy et que la guerre de 1864 avait interrompue.

J'avais pendant ce temps adressé deux lettres à M. le Ministre de France en le priant de vouloir bien réclamer du Gouvernement Paraguayen l'appui moral qui m'était si nécessaire. Probablement à cause de l'irrégularité des courriers, mes lettres restèrent sans réponse.

Je pris alors la décision de faire un voyage à Buenos-Aires. A mon arrivée (7 mars), j'eus l'honneur de voir M. Rouvier, qui parut étonné des désagréments successifs qui avaient rempli cette longue période (26 juillet 86 — 14 mars 87). — Malgré tous mes efforts, il m'avait été impossible d'organiser une expédition. — A ma demande, M. Rouvier adressa une lettre à M. le Ministre des Affaires étrangères du Paraguay, en lui demandant pour moi tout l'appui possible.

Ce voyage à Buenos-Aires me fut profitable, et je me crus

enfin sur le point d'atteindre mon but. Un particulier de Buenos-Aires mit gracieusement à ma disposition un petit vapeur : l'*Aérolithe* et quatre volontaires s'offrirent à me suivre.

Quelques réparations nécessaires à la machine devant prendre plus de temps que nous ne le pensions d'abord, ces quatre personnes m'abandonnèrent (8 août), et je me vis obligé de renoncer à cette dernière tentative.

L'ingénieur de Boiviers, découragé, me quittait aussi (10 août ).

Je me trouvai seul.

Le Gouvernement du Paraguay, dans toutes ces circonstances critiques, a largement manifesté l'intérêt qu'il prenait à ma mission. Les membres du Pouvoir exécutif (M. le Ministre des Affaires étrangères en particulier), ont accédé à tous mes désirs dans la mesure du possible et des passages officiels à bord des vapeurs dans mes différents voyages à Buenos-Aires m'ont été gracieusement offerts par le Gouvernement.

Cet exposé succinct peut donner une idée, Monsieur le Ministre, des continuels déboires auxquels j'ai été en butte depuis mon second voyage dans l'Amérique du Sud.

Malgré tous ces contre temps, mon but constant a été de mener à bien la mission que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

Au moment où j'écris ces lignes, je fais mes derniers préparatifs pour me rendre en Bolivie, seul, à travers le Chaco.

Cette dernière résolution n'est pas aussi téméraire qu'on pourrait le supposer : les tribus Sanapanas, Angaïté, Guanas, Lenguas et Chamacocos (qui vivent du 60e au 66e degré de longitude O. par 22° de latitude S.), sont beaucoup moins vindicatives que les Tobas.

Par l'intermédiaire d'un compatriote M. Mendiondou, j'ai eu l'heureux avantage d'être présenté à M. J. Monte, consul de Bolivie, de nationalité espagnole. Ces messieurs jouissent au Paraguay d'une haute position sociale et commerciale.

Une grande exploitation de bois, sur les bords du Chaco, a donné à M. Monte auprès des indigènes une notable influence dont il veut bien me faire profiter; j'ai donc la confiance d'arriver ainsi en Bolivie. A cet effet, j'ai déjà acquis la sympathie de quelques chefs de tribus qui se sont offert à m'indiquer les passages les plus praticables à travers cette zone inexplorée. Je suis également porteur de lettres de M. le Consul de Bolivie pour les premières autorités que je rencontrerai au bout de mon voyage.

Je n'ai pu avant cette époque, Monsieur le Ministre, vous envoyer une communication qui eut un caractère défini. — J'ai tout lieu de supposer que cette deuxième phase me permettra d'atteindre plus facilement mon but, puisque je n'ai plus à compter sur aucun élément dépendant d'autres volontés.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

JOSEPH DE BRETTES.

Assomption (Paraguay) le 17 Septembre 1887.

---

*S^r Gobernador del Chaco*
*D. Ignacio Fotheringham.*

Formosa.

Tengo el agrado de dirijirme à Vd. autorisandole para efectuar a compra de cincuenta caballos que pondra à disposicion del S^r de Brettes que va a realizar una espedicion en el norte del Chaco.

Saludo à Vd. con mi distinguida consideracion.

Carlos PELLEGRINI.

TRADUCTION.

*Monsieur le Gouverneur du Chaco*
*Mr Ignace Fotheringham.*

Formosa.

J'ai le plaisir de vous écrire pour vous autoriser à l'achat de cinquante chevaux que vous mettrez à la disposition de M. de Brettes qui va partir en expédition dans le nord du Chaco.

Je vous salue avec ma considération distinguée.

Charles PELLEGRINI,
Ministre de la guerre (1).

---

## PROPOSITION DU « CENTRO BOLIVIANO ».

M. JARONILLO ORTIZ, BUENOS-AIRES
*rue Callao*, 163.

Buenos Aires, octobre 18, 1886.

*A M. le comte de Brettes.*

Monsieur,

Comme suite à la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec votre distingué compagnon M. de Boiviers, j'ai le plaisir de vous communiquer ce qui suit :

1° Le *Centro Boliviano* a résolu d'entreprendre l'exploration fluviale et scientifique du rio Pilcomayo, pour établir avec précision jusqu'à quelle hauteur il est navigable, au point de vue economico-commercial.

(1) Actuellement président de la République argentine.

2° L'expédition par terre que vous organisez pourrait partir en même temps pour marcher de conserve avec la nôtre et se protéger mutuellement.

3° Si M. le comte de Brettes préfère remonter le Pilcomayo, le « Centro boliviano » lui confiera la direction technique de la navigation après s'être concerté dans ce cas sur les conditions préliminaires.

Par ce même courrier, je rends compte de cette communication au gouvernement supérieur de Bolivie après l'avoir fait télégraphiquement.

En attendant une réponse, je vous prie d'agréer ma respectueuse considération et je suis votre dévoué serviteur :

J. Ortiz.

Cachet du
*Centro boliviano*
Buenos-Aires.

Eduardo Etcheshazi.

---

## *Télégramme reçu à Corrientes,* 22 *novembre* 1886.

J'ai repondu le 5 à votre télégramme en vous disant que la saison préférable pour explorer le Rio serait février ou mai. Nous partirons d'ici (Buenos-Aires) à la fin de janvier.

Je maintiens la proposition que je vous ai faite.

M. J. Ortiz.

L'expédition projetée par le *Centro Boliviano* n'eut pas lieu pour des raisons pécuniaires.

*Lettre adressée au Ministre de France.*
(*Buenos-Aires*).

Corrientes, 10 novembre 86.

Monsieur le Ministre,

Avant de vous remercier de toutes les démarches que vous avez bien voulu faire en vue de mon expédition, j'attendais que les résultats fussent au souhait de vos efforts et des miens. — Il n'en est pas malheureusement ainsi : le second ordre que vous avez obtenu du docteur Pellegrini, relatif à l'achat de chevaux a été remis au général Fotheringham et cette fois encore, je me suis heurté à une opposition systématique. Le général me communiqua officieusement, du reste, la réponse qu'il se proposait de faire au gouvernement argentin; son argumentation repose sur ces trois points : 1° qu'il n'a pas les fonds nécessaires pour l'achat des chevaux; 2° que la saison est trop avancée et qu'il serait bon de remettre l'expédition au printemps prochain; 3° que 50 hommes sont insuffisants et qu'il faudrait en porter le chiffre à 80, etc., etc.

— Mon rôle consisterait donc à attendre, mais tout au contraire cette série de difficultés ne saurait briser ma ferme volonté d'arriver au but que je poursuis, soit avec mes propres ressources, soit avec l'aide d'une expédition bolivienne qui est en voie de formation et qui m'a proposé de l'accompagner. Je gagnerai de la sorte le territoire bolivien, et de là, je m'arrangerais pour traverser par terre le Chaco comme j'avais compté le faire en partant de Formosa. Aussi bien, Monsieur le Ministre, tout en vous remerciant encore de votre chaleureux appui, j'aurai l'honneur de vous communiquer au fur et à mesure tous les incidents de l'exploration à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes hommages respectueux.

J. DE BRETTES.

## *A M. Mallat de Bassilan (Paris).*

Assomption du Paraguay, 22 mai 1887.

Mon cher ami,

Pour me justifier d'avance de l'accusation de parti pris contre les agences d'émigration, je t'adresse une lettre qu'on me communique. Elle est datée de *Las Toscas,* colonie des bords du rio Parana, c'est-à-dire en territoire civilisé.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de l'accompagner de commentaires : les faits ont leur éloquence, et si tu encours le ressentiment des marchands de chair humaine, tu auras peut-être la consolation de penser que la publication de cette lettre pourra leur arracher quelques victimes.

A toi de cœur.

J. DE BRETTES

---

## *Lettre du Régisseur de la Colonie de San Antonio de las Toscas*

Adressée au « *Courrier de la Plata* » principal journal français de Buenos-Aires.

Las Toscas, 29 mars 1887.

Monsieur,

J'ai lu dans des journaux venus de Buenos-Aires des dépêches provenant de Reconquista, Bella Vista et Corrientes, toutes complètement inexactes. Je vous écris plus bas le détail exact de ce qui s'est passé au sujet du soulèvement des Indiens Mocovis à San Antonio — qui touche à Las Toscas.

Le lundi 7 courant, nous avons été réveillés au petit jour par

des décharges de remingtons. Les Indiens, au nombre d'environ 180, formant la colonie indigène de San Antonio, venaient de se révolter tenant le major Piédra et le *dégollant* (1) ensuite, leur fureur ne s'est pas bornée là, ils ont rencontré un colon et son enfant, ils les ont également tués à coups de lance et les ont également *dégollés;* ils en ont blessé plusieurs autres, presque tous morts depuis. Ils sont partis non pas en fuyant, mais au son du clairon, enlevant une centaine de remingtons et environ 5,000 cartouches. — Tout le village est resté dans la terreur, nous n'avons pas en tout dix armes de guerre; j'ai dû pour ma part m'armer d'un Lefaucheux. Il était dans ces conditions impossible de les suivre.

Le soir, il nous est arrivé d'une colonie voisine, La Florencia, 15 soldats, et nous avons dû nous retrancher de crainte d'une attaque, les Indiens s'étant arrêtés près de Las Toscas, où ils avaient *carneado* (2).

Le mardi, nous avons eu un renfort de troupes, 30 hommes de la colonie Ocampo et 25 de Bella Vista. — Ces soldats sont partis en deux groupes à la poursuite des Indiens. — Le mercredi, nouveau renfort, 60 hommes de Corrientes sous les ordres d'un colonel; faute de chevaux, ils sont restés inactifs à San Antonio.

Le même jour, les 25 soldats venus de Bella Vista et qui étaient partis à la recherche des Indiens revenaient, la plupart à pied, toujours faute de chevaux.

A 9 heures et demie, on vint nous prévenir que l'*obrage* (3) Tomassone avait été pillé par les Indiens; on parlait de morts, de disparus; etc... Je suis allé avec M. Tomassone m'assurer de la chose qui était malheureusement trop vraie et nous avons dû envoyer un nouvel avis afin de recevoir du renfort. Le messager fut poursuivi par un Indien et, grâce à son cheval,

(1) Coupant la gorge.
(2) Tué des animaux.
(3) L'établissement, la factorerie.

l'avis put arriver à destination. Le lendemain matin, une troupe composée de quelques colons et des mêmes soldats, venus la veille, vint à l'*obrage*, et immédiatement nous nous mîmes à suivre la lisière des bois pour arriver à l'endroit saccagé par les Indiens. Vers 10 heures, nous fîmes la première découverte: le cadavre d'une petite fille clouée à terre à coups de lance, et par surcroît de cruauté la tête fendue d'un coup de hache. Les Indiens avaient pillé les ranchas des *obrageros* (1), après avoir assailli ceux-ci à coups de remingtons. Heureusement, malgré un grand nombre de décharges à bout portant, ils n'ont fait que blesser un enfant, mort depuis. — Nous avons suivi la piste jusqu'à ce que, après beaucoup de circuits, nous ayons pu nous trouver sur une piste définitive d'environ 25 Indiens. Ayant à soigner d'autres intérêts que les miens, j'ai dû rentrer avec d'autres colons, laissant les soldats cette fois bien montés avec les chevaux offerts par les colons, faire leur devoir.

Leur chef, M. Nunez, chef politique de Bella Vista, déploya, je dois lui rendre cette justice, une énergie et un sang-froid dignes de tout éloge.

Nous rentrâmes au poste de l'*obrage*, où nous attendait une autre mauvaise nouvelle : les chevaux de MM. Merello de Bella Vista, au nombre d'environ 40, avaient été volés par les Indiens.

De retour à la nuit à Las Toscas, un autre *obrage* de M. Tomassone avait été pillé de fond en comble, mais cette fois, sans aucun blessé.

Le lendemain revenait la troupe dont j'avais fait partie et qui avait rencontré les Indiens, mais la nuit au bord de la forêt. Ceux-ci étaient bien montés. Ils se sont sauvés à la première décharge, et l'on suppose par les traces de sang leur avoir fait subir quelques pertes; mais comme ils ont l'habitude d'emporter leurs morts. et leurs blessés, on ne peut avoir aucune certitude.

(1) Des travailleurs, des colons.

